

Bibliothèque numérique

medic@

Leschassier, Jacques. Du droit de nature

Paris, Claude Morel, 1601.

Cote : 41974



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?41974>

41974

D V DROIT DE NATVRE.

Institutionis Paris. oratorii D. Jern

Par *IAQVES LESCHASSIER*
Aduocat en la Cour de
Parlement.

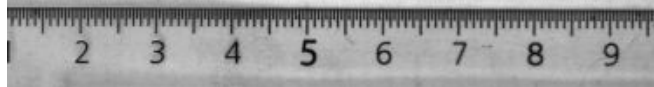


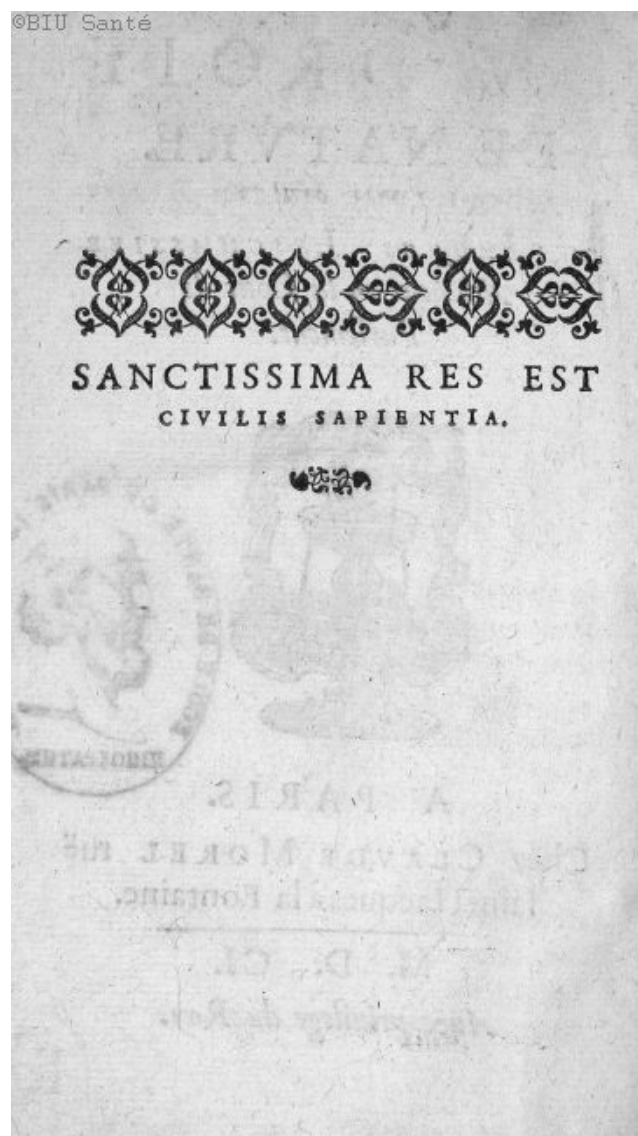
A PARIS.

Chez *CLAVDE MOREL* rue
sainct Jacques à la Fontaine.

M. D. CI.

Avec priuilege du Roy.







D V D R O I T D E
N A T U R E E N G E N E R A L .

M O N dessein est de reco-
gnoistre & rechercher si le
droit est en la nature & non
pas indifferent, ou en l'opi-
nion de chacun, plus que
l'on ne l'estime a present, & plus qu'il ne
semble qu'il ayt esté communément es-
timé en tous les siècles passez. La scien-
ce ciuile est deriuee de la sapience, com-
me les autres sciences philosophiques,
que Aristote appelle en plusieurs lieux
τὰς κατὰ φιλοσοφίας ὁμηρίας. Elle fait part de
celle qui traite les affaires humaines qu'il
appelle *φιλοσοφία τὴν περὶ τὰ ἀνθρώπινα*. Il faut
donc qu'elle aye ses presuppositions cō-
me toute autre partie de la philosophie,
car nous n'apprenons, par discours de
science, ce que nous ne sçauons pas qu'en

A ij

le deriuant & deduisant des choses que
ia nous sçauōs, qui sont les principes, hy-
potheses ou presuppositiōs & fondemēs
sur lesquels chacune science doit estre
bastie. Mais qu'elles presuppositiōs sont
necessaires pour dresser vne science, le
mesme autheur nous le doit apprendre,
sans lequel les hommes qui ont vescu
depuis luy n'ont peu rien auancer au fait
des sciences, d'autant qu'il a obseruē de
quelles pieces & fondemens elles doi-
uent toutes estre composees, tant celles
qu'il sçauoit, que celles qu'il ne sçauoit
pas, qui restoyent a descouurir & obser-
uer, ainsi que il recognoist qu'il y en a-
uoit de son temps qui estoient encores
cachees & incongneuēs ou non auan-
cees à leur perfection, comme estoit a-
lors la science ciuile, en laquelle les Ro-
mains ont de biē loin surpassē les Grecs,
de qui neantmoins & eux & tous les au-
tres peuples ont appris ce qu'ils sçauent
I. Analit. poster. en toutes sciences. Il dit qu'il faut trois
sortes de hypotheses ou presuppositions
pour dresser vne science. Premièrement
chacune science presuppose & ne prou-
ue pas que son subiect, a l'entour duquel

§
 elle s'occupe, est de fait en nature, comme l'arithmétique presuppose qu'il y a des nombres : la géométrie qu'il y a des magnitudes, des lignes, des superficies, des corps solides : la philosophie naturelle qu'il y a des corps naturels, à sçavoir les corps simples, les imparfaits, les minéraux, les plantes, les animaux. Si ces choses qui seruent de subiect à chacune science, n'estoyent poinct, on ne pourroit rien sçavoir qui leur appartenist, & les sciences ne pourroient estre. Ceste presupposition est appelée par luy τὸ γένος ὑποκείμενον, auquel l'observateur & inventeur d'une science presuppose la signification du mot dont la chose est appelée, & outre que la chose signifiée est cela qui est exposé à ses sens, ὃ ἐστὶν ἐν πᾶσι τοῖς. La seconde presupposition concerne les propriétés qui d'elles mesmes appartiennent au subiect de la science, τὰ πρὸς τὰ κατὰ αὐτὰ συμβεχθέντα τῷ γένει ὑποκειμένῳ comme au nombre la parité ou imparité, le tetragone ou le cube, aux magnitudes quelles dicelles sont commensurables, s'entre-courent ou s'entre-touchent, aux corps naturels toutes les espe-

A iij

ces de mutations par generation, corruption, accroissement, diminution, changemens en qualité, mouuement de lieu en autre. Mais de ceste seconde chose, vne science ne presuppose pas l'estre, comme elle fait de la premiere : ains seulement elle presuppose la signification du mot dont elle est appelée, comme en l'arithmetique ce que signifient ces mots parité ou imparité, tetragone ou cube : en la geometrie, estre commensurable, s'entre-couper, s'entre-toucher : en la science naturelle, ce que l'on entend par ces mots, generation, corruption, & autres dont les changemens naturels sont appelez. Si ceux qui commencent a apprendre d'autrui ou a obseruer d'eux mesmes ces sciences, cognoissoient non seulement la signification de ces mots, mais aussi l'estre de la chose signifiée, & qu'elle appartenist au subiect propre de leur science, assauoir la parité à ce nombre cy, l'imparité à celuy la, celuy cy estre tetragone, celuy là cube, telles magnitudes pouuoir estre mesurees par vne mesme mesure que l'on proposeroit, telles s'entrecouper & telles s'entretou-

cher, tel corps naturel estre engendré de telles choses & se refoudre en elles mesmes, croistre ou diminuer en ceste façon, & ainsi des autres : cest amour naturel de la verité, & ceste honneste curiosité, qui conduit les hommes à la recherche des sciences, auroit ia attainct son contentement, & leur science seroit ia toute acquise & parfaicte. La troisieme espece des presuppositions necessaires a chacune science est de ces preceptes communs qu'Aristote appelle *πρὸς ἀρχὰς ἀπορίας* comme, que de toute chose, dont on puisse parler, l'affirmatiō ou la negation est veritable, que le tout est plus grand que l'une de ses parties, que de choses egales, qui tirera choses egales, ce qui restera sera egal, que les choses contraires opposees l'une à l'autre se manifestent & font cognoistre l'une l'autre, & autres telles generales propositions, que la dialectique ou naturelle, ou obseruee, outil commun des autres sciences, presente & fournit à l'esprit des hommes. Ainsi chacune science doit presupposer trois choses, l'estre de son subiect, la signification du nom dont les proprietiez qu'elle

y recherche sont appellees , & les communes notions:& sur ces trois presuppositions elle descouvre & puis elle enseigne les proprietéz du subiect, à l'entour duquel elle s'occupe, par les communes notions, *μελὲς ὅ, ἐν αὐτῷ, ἐν ᾧ ὡς* dit Aristote.

En la cognoissance du droit, puisque Aristote l'appelle philosophie des choses humaines, il faut recognoistre & decouvrir ces mesmes presuppositions. Sō propre subject, ou *τὸ γένος ἡ ἀνθρώπων*, qu'elle presuppose estre de faict, ce sont les cononctions, communautéz ou societéz, & communications humaines. Aristote, *τὸ δίκαιον ἐν κοινωνίᾳ ἐστὶ*. Car il n'y a point de société entre les hommes, fussent des pirates ou volleurs, qui n'aye quelque droit, ou apparence de droit qui la maintient, & ne peut estre de droit qu'en société humaine : desorte que ces deux mots, le droit, & la société humaine, ont pareille & mesme estendue. Entre plusieurs sortes de ces societéz ou communications humaines, il y en a desquelles nous ne pouuons que nous ne recognoissions qu'elles ont vn estre de faict entre les hommes, pource qu'elles sont
sensibles

fenfibles & expofees à nos yeux, & par la nous pouuons eftre conduis à la cognoiffance des autres. Elles font toutes deriuees d'une premiere conionction, qui eft entre Dieu & les hommes. Et cefte focieté eft la reigle de toutes les humaines, qui font de differentes fortes. Celle du mary & de la femme, & les autres domestiques: hors la maifon, celles qui en font deriuees, affauoir les conionctions de fang & d'alliance: les autres priuees qui naiffent ou de la poffeffion d'heritages voifins, ou de la communication par tant de conuentions & contrâts officieus, cōme le preft, le depoft, ou de reciproque cōmodité aux contractans, comme la vendition, l'efchâge: les focietez publiques, foyent egalles entre ceux qui ont leur habitatiō ou poffeffiōs en mefme lieu, cōioins en mefme obeiffance, en mefmes feruices & devoirs envers leur public, cōmūs en magiftrats, en loix, en fouuerains, foyēt inegalles entre les fuperieurs & inferieurs, les commandans & obeiffans: & en celles qui font entre les commandans, tant de degrez & differences de pouuoirs, & entre les

B

obeissans, tant de degrez & differences de suiection : celles qui embrassent plusieurs Royaumes ou souuerainetés par traités & confederations : & si les hommes n'ont rien qui les vnisse plus estroitement, la generalle communauté d'entre eux tous, comme suiects de Dieu leur commun Roy, enfans d'un mesme pere, de laquelle communauté les Royaumes & autres souuerainetés sont les membres suiects aux Roys & souuerains les enfans aînés de Dieu & les pasteurs des hommes. Comme par diuers degrez de tant de choses & especes differentes que la nature a procréées & qu'elle maintient embrassées & contenues les vnes dans les autres, s'est dressé le temple de l'vniuers en l'honneur du seigneur souuerain de la nature : ainsi par semblables degrez des sociétés naturelles, dont les vnes embrassent & contiennent les autres, se dresse le temple de la société humaine en l'honneur du seigneur souuerain des hommes. Sainct Paul appelle le premier ordre *κείνην τὴν κόσμον* : sainct Pierre appelle le second *κείνην τὴν ἀνθρωπότητα*. L'un & l'autre doit auoir vn reglement, que

AdRom.

Ep. 1.

son souverain luy a donné pour la conduite de son tout & de chacune de ses parties : enquoy nous trouverons consister la seconde precognoissance ou presupposition de la science civile.

La nature a vne fin en tout ce qu'elle fait : la fortune n'en a point. La société naturelle est vn tout, qui a pour ses parties les societez inferieures ou personnes singulieres, dõt elle est cõposée, cõme le mariage, le mary & la femme. Si le tout est par nature, les parties le sont aussi. La société toute, comme tout autre ouurage de la nature, à vne fonction certaine, qui est la fin, pour laquelle la nature luy a donné son estre. Les parties aussi de la société ont chacune la leur propre, qui les lie & embrasse, ou, comme dit Senecque, *iure & officio coherent* : lequel ordre & reglement de devoirs & fonctions naturelles de ces parties assemble & puis conserue la société. L'une des definitions attribuees à Platon, *πῶς συμμετρίᾳ κοινωνίας* : c'est ce qu'Aristote appelle *τὸ ἔργον ἰδιον, οἰκίον, ἀρμόζον, ἀνάλογον, ὑρέπον, καλόν*, le droit deuir & office de chacun en la communication & société qu'il a avec autrui :

B ij

ce qui est la propriété que la science ciuile recherche en chacun de ceux dont ces différentes especes de communications & sociétés humaines sont composées. Si donc il faut que ceste science aye selon la reigle d'Aristote ceste espece de seconde presupposition, que toutes les autres, assauoir la signification des noms dont ces propriétés sont appelées : il faut presupposer la signification de ces mots, τὸ ἔργον ποιεῖν, καλὸν ἐκάστου κοινῶς, le deuoir & la fonction honneste & conuenable par nature de tous ceux qui ont quelque communication ou société naturelle entre eux. Ce mot de deuoir semble aux hommes si aisé a entendre, qu'ils en dedaigneroyent l'explication. Toutesfois comme vn architecte ne fonde pas vn bastiment sur le sable ou autre terre facile a mouuoir : ainsi ne faut il appuier le principe d'une science sur yne imagination confuse & incertaine. Le deuoir de l'homme est ce qu'il doit faire ou fuir en la conduite de sa vie. Mais tous deuoirs ne sont pas drois compris en la science ciuile. *Latior est officij quam iuris regula*, dit Senecque. Aussi y

a il des devoirs que les legiflateurs laif-
 sent à la liberté des hommes , qui les
 rend differents par les vertus & les vices
 des mœurs : d'autres y a que les legisla-
 teurs rédēt neceffaires par leurs precep-
 tes, dōt il eft icy queftiō. Ils font de deux
 fortes, les vns fōt τὰ καλὰ, les autres τὰ πο-
 ρὰ. Que ces mots τὰ καλὰ ἢ τὰ πορὰ, τὰ ἀρετὰν ⁵ Tor.
 ἢ τὰ ἀπορετὰς signifiet mefme chofe, c'eft l'o-
 pinion d'Aristote qui les prent general-
 lement, mais les acommodant a l'vfage,
 bien qu'ils foient fort proches, fi fem-
 ble il y auoir quelque difference. L'ufa-
 ge nous apprend qu'il y a des chofes fi
 deshonneftes, qu'il les faut fuyr & ia-
 mais ne les faire, que les Iurifconfultes
 appellent *turpia natura*, comme quand ils
 difent, *probra quædam natura turpia sunt,*
quædam ciuilitèr & quafi more ciuitatis, ut
puta furtum, adulterium natura turpe est.

D'autres y a que nous deuons le plus
 fouuent ou ordinairement faire, mais
 qui ne font pas telles, que nous ne puif-
 fions & deuions quelquefois faire le
 contraire. Pour prendre exemple en la
 focietè du mariage, l'adultere eft de cel-
 les, que le Iurifconfulte appelle *turpia*

natura. Mais que les conioins par mariage soyent separez, ou en biens, ou en domicile, que la femme soit libre de l'autorité de son mary & non suiecté à sa puissance, ce sont bien choses qui peuvent estre sans turpitude : aussi dit le Iurisconsulte que la diuersité de domicile entre conioins par mariage s'est veüe à Rome en des personnes honnestes & consulaires : mais elles ne sont pas conuenables ny bien seantes selon nature. Doncques en ceste separation, il y a vne messeance, *non admodum* : en l'adultere, de la turpitude, *non admodum* : & comme ces deux choses different, turpitude & messeance, ainsi differeront les deux especes d'honesteté qui leur seront opposees.

Le premier de ces deux deuoirs a en soy plus de nécessité, & comme il est plus clair à nos yeux, aussi est il gardé par tous les peuples qui vivent avec quelque honesteté, & est celuy que communément l'on cognoist pour droit de nature. Le second en a beaucoup moins, n'est pas si notoire aux homes, & neantmoins il ne laisse pas d'estre general & commun, non special ni singulier, bien

qu'il y soit derogé par quelques particulieres especes, selon la nature de la chose suiecte capable de ceste inconstance & mutation. Des choses singulieres ou particulieres se forment en nostre esprit les generales. Les hommes en leurs propos ordinaires n'entendent pas parler des generales en mesme façon, ains tantost generalemēt, tantost simplemēt (fil m'est permis en cela d'vser de ce mot). Aristote, ὅτι τὸ καθόλου ἀποφαίνει πρὸς τὸ καθόλου ἢ μὴ. *De inter.*

Generalement, c'est avec vne note ou marque vniuerselle exprimee ou entendue en leurs propos, comme en ceste proposition, que les lignes du centre à la circonference d'un cercle rond sont toutes egalles & en toutes les propositions des mathematiques. En celles là, si se trouue vne espece ou chose singuliere en quoy elles soiēt faulses, elles sont tenues pour absoluēment faulses. Les hommes entendent aussi parler des choses generales non pas generalement ou avec marque vniuerselle exprimee ou entendue en leurs parolles, ains simplement *ἁπλῶς*, & telles façons de parler d'une chose generale ne laissent pas d'e-

estre vrayes, encore que la mesme chose puisse estre autrement, estant dite avec vne determination de lieu, de temps, de personnes ou de quelque autre particularité. Ainsi se doiuent entendre les propos ordinaires que tiennent les hommes sur les affaires humaines, mesmes en la science ciuile. Car vne chose generale sera vrayment iuste, dite ou entendue simplement, dont le contraire sera encores iuste *πῶς, πῶς, πῶς, πῶς, πῶς*, ou à telle personne, à tel peuple, en tel lieu, en tel temps, en tel cas & avec quelque circonstance, *πῶς*

Aristotel.
lib. 2.
Top.
ἀπλῶς ὅτι, ὁ ἀμεινός προσπιθιμένος, ἔρεϊς ὅτι καλὸν ὅτι, ἢ τὸ εἶναι πῶς. ὅτι τὸ πῶς πατέρεα δύει, ἢ ἔρεϊς καλὸν ὅτι, ἀλλὰ πῶς καλὸν ὅτι. ἢ καὶ ἀπλῶς καλὸν. ἀλλὰ τὸ τῶς ὅτις πῶς ἔρεϊς καλὸν μὴδὲν προσπιθιμένος ἀπλῶς τὸ καλὸν ὅτι. ὥστε ὁ ἀμεινός προσπιθιμένος, δοκεῖ ὅτι καλὸν ἢ ἀγρόν ἢ ἀλλο πῶς πῶς, ἀπλῶς ρηθῆσθαι.

Que les enfans immolent leurs peres, les Tribales maintenoyent que ce leur estoit chose honneste: non seulement à parler simplement c'est vne abomination, mais encor à parler vniuersellemēt. Qu'une femme doit estre suiue à l'autorité de son mary, c'est vne chose generale, qui, ainsi simplement dite sans marque

marque vniuerselle, est veritable : & toutesfois il se peut trouuer telle couple de personnes, auxquelles il sera plus iuste & meilleur qu'il soit autrement : ce qui n'empesche pas la verité de ceste façon de parler, tout ainsi qu'il ne laisse pas d'estre vray qu'un Ethiopien est noir, a parler simplement, encores qu'il soit blanc par les dens. Ce qui se cognoist en parlant de toutes autres qualitez naturelles. Car il y a des choses saines, malsaines, plaisantes, mal agreables, bonnes, mauuaises, douces, ameres, chaudes, froides, a parler simplement, & d'autres qui le sont à telles ou telles personnes. Il y a donc grand difference entre ces troys façons de propos ou propositions : la premiere qui se dit κατὰ φύσιν : la seconde, ἀπὸ τοῦ ἀνθρώπου : la troisieme, κατὰ νόμον : ou bien vniuerselles, simples, determinees par quelque circonstance : elles sont, pour la differēte estendue qu'elles ont, voisines & subalternes entre elles, la seconde à la premiere, la troisieme à la seconde. A faute de distinguer choses si proches dont la difference est comme recelee & cachee dans des parolles qui semblent

C

De So-
phist. c.
leuch.

quelquefois signifier même chose, l'on tombe, aux deus communs & aux sciences, en beaucoup de surprises & fallaces qui nous font prendre l'une d'elles pour une autre sa voisine. Aristote, *ἐν τῷ περὶ τῆς ἀπλῶς ἐν τῷ ἀπλῶς μὲν ἢ ἀπλῶς, ὡς τὸν ἑνὸς ἀπλῶς μὲν τὸ ἑνὸς, ἢ τὸ ἀπλῶς, ἢ τὸ πῶς, ἢ τὸ νῦν, καὶ πολλὰ συγχωρεῖται.* En ce lieu τὸ καὶ πολλὰ est clairement distingué de τὸ ἀπλῶς, & celui cy de τὸ πῶς, dōt les especes ou exēples sont τὸ πῶς, τὸ νῦν, & toutes autres adiectiōs & determinations de circonstances : ce qu'il appelle en autre lieu καὶ ἀντιστοιχίαν, qu'il oppose aussi a τὸ ἀπλῶς. Le lieu dit ὡς τὸν ἑνὸς μὲν καὶ ἀντιστοιχίαν, ἀπλῶς λέγει μὲν καὶ ἀντιστοιχίαν, ὅτι ἀντιστοιχίαν ἢ ὁμοιότητα, ἀπλῶς δὲ ὄχι.

Pour exprimer ceste difference de choses generalles en termes dont se servent les Jurisconsultes, il faudroit dire : Aux vnes *generi per speciem non derogatur* : aux autres, comme *in toto fere iure, generi per speciem derogatur*. J'ay dit qu'il y a des choses que nous devons faire ou fuir le plus souvent & non tousiours, & que elles sont generalles non particulieres ni singulieres, ores que les propos, qui en sont tenus, doiuent estre simplement enten-

us non generally. La suite de ce discours me oblige, pour le fondement de la seconde presuppotion de la science ciuile, de monstrier que tels drois & deuoirs sont vrayement & particulièrement de la nature & non des hommes, & qu'ils meritent que vne science les observe, recueille & face estat de les enseigner aux hommes.

Qui se voudroit contenter en cela de l'autorité d'Aristote, qui est la plus grande au fait des sciences, il suffiroit de dire, que ce qu'il appelle en vn lieu ἀπὸ φύσιν, ce qui est bon simplement & non à quelques personnes, il le dit en vn autre lieu κατὰ φύσιν, ce qui est bon par nature : comme ce qu'il appelle en quelques lieux ἀπὸ φύσιν, ce qui est cogueu simplement, il l'appelle en d'autres κατὰ φύσιν, ce qui est cogueu par nature. Mais pour rendre quelque raison de ceste façon de parler, ie diray que la science naturelle est des choses que la nature fait & produit d'elle mesme, la science des choses humaines est de celles que l'homme fait volontairement. Entre celles qu'elle fait, il y en a qu'elle a assuietties

C ii

a quelque regle & ordre qui est vrayement & particulierement sien, lesquelles sont de deux sortes, les vnes qu'elle fait necessairement & en vne immuable façon, comme les mouuemens & conuersions celestes, les autres qu'elle fait non necessairement, mais le plus souuent en mesme façon, comme beaucoup des choses naturelles inferieures ou elementaires. Ces deux reglemens de la nature different en ce que le premier est constant & certain, le second decline de la constance du premier. Celles qu'elle fait indifferemment aussi souuent en vne façon qu'en l'autre, ne sont subiectes à aucun reglement ni ordonnance siene, encores moins celles qu'elle fait raremēt, ains la fortune est maistresse de ces deux sortes d'euenemens. Non que ceste cōditiō d'estre faites par la nature indifferemment aussi souuēt en vne façon qu'en vne autre ou raremēt, ne leur soit en certaine façon naturelle, puisque la nature les fait, cōme les mōstres, qu'elle fait contre son ordre & sa coustume. Mais cōme le Roy d'un grād estat gouverne ses affaires plus dignes, plus impor-

tantes & qui luy font plus cheres par luy
mesmes, & les autres par ses seruiteurs:
ainsi des choses que la nature fait ou ne-
cessairemēt ou le plus souuēt, elle, enayāt
vn plus grand soin, les a reseruees à sa
conduite, assuiectissant l'euenement d'i-
celles à l'ordre & à la regle qu'elle y gar-
de. Des deux autres, que elle faiēt ou in-
differemment aussi souuent en vne fa-
çon qu'en l'autre ou rarement, les ayant
comme en mespris, elle en a commis &
abandonné les euenemens à la fortune,
qui en cela la sert & l'en descharge. *Lib. I. Rhet.*
Aristote *ἡ φύσις αἰεὶ αὖτε αἰεὶ ὡσαύτως, ἢ ὅς ὥς ἐπὶ τοῦ πολλοῦ*: ce qui luy est vne maxime frequen-
te, & vn des principaux fondemens de
sa doctrine naturelle. La premiere espece
de ces quatre est par son langage *ἢ ἀναγκάσει*. *Lib. I. Analyt.*
La seconde *ἢ ὥς ἔπος μάλλον πεφυκότων ἢ ἐλαττωτέρων*. Les deux dernieres *τῶν ἀτεκτων καὶ ἀεὶ ἐστὶν*. *prio.*

L'affectiō de la nature enuers les deux
premieres, & le mespris des deux der-
nieres est euident, en ce que elle rend
plus excellentes & parfaites celles la, a
qui elle donne certain ordre & regle, &
les autres plus imparfaictes, qu'elle laisse

destituees d'ordre & de regle : comme en la famille le chef monstre qu'il a plus chers ses enfans que ses esclaves, en ce qu'il assuiettist ses enfans à vne estroite discipline, pour cultiuer leur esprit & regler leurs mœurs, & abandonne en cela ses esclaves à la conduite de la fortune & de leur propre fantaisie.

De l'ordre & reglement necessaire ou ordinaire, qui se garde aux deux premieres, l'on en fait des observations, & des observations, des sciences. Aristote *ἡ ἀρετή ἢ τῆς αἰσθητικῆς ἢ τῆς θεωρητικῆς*. Des autres on ne peut rien observer que la domination sans regle & incertaine de la fortune, dont il ne se peut faire de science. Des observations des choses necessaires sont composees les sciences plus exactes, qu'Aristote appelle *ἀκριβείας*.

Des autres qui aduiennent le plus souvent sont dressees les plus simples, qu'il appelle *ἀπλότητας*. Et toutesfois les vnes & les autres parfaites en leur espece. Car les choses qui sont enseignees aux sciences, ne peuvent estre sceuës que telles qu'elles sont, & qui les sçait ainsi, les sçait parfaitement : qui les sçait autrement,

les sçait mal. Qui se contenteroit en la cognoissance des choses necessaires, de propositions qui fussent non generally, mais simplement veritables, & qui en la cognoissance de celles qui aduiennent non tousiours, mais le plus souuent, desireroit des propositions veritables, non pas simplement, mais generally, feroit vne pareille faute. Car l'un & l'autre procederoit d'une pareille ignorance de la nature des choses que chacune de ces sciences enseigneroit.

Il y a pareille raison & proportion entre les choses que les hommes font volontairement, que entre celles que la nature fait. Entre celles que les hommes font, il y en a que la nature estime & affectionne comme vraiment siennes: les autres qu'elle a en mespris. Elle montre celles que elle estime, en ce qu'elle veut & souhaite que les hommes les fassent non à leur fantasie, mais en certaine façon, c'est à dire, qu'ils choisissent ce-cy & qu'ils fuyent cela ou tousiours ou le plus souuent. Le desir de la nature est appelé par Papinian, *voluntate natura*, & par les autres iuriscultes aussi, comme

quand ils disent que *voto natura parentes omnia sua liberis parant*. D'autres choses y a, où la nature n'a poinct de particulier desir que les hommes les facent plustost en vne façon qu'en vne autre, qu'elle delaisse à leur opinion, à la discretion des legistateurs, qui en les determinant suiuent ou se proposent telle fin qu'il leur plaist : tout ainsi comme la même nature, entre celles qu'elle fait, abandonne celles qu'elle n'estime pas tant, à la licence & temerité de la fortune. Ceste conference des choses que la nature & les hommes font, nous rend quatre sortes de droits. Le premier est ce qui est tousiours iuste. Le second ce qui l'est plus souuent; & ces deux la ont autant la nature pour leur proche & particuliere mere, comme les choses qu'elle fait ou tousiours ou le plus souuent. Le troisiéme, ce qui est iuste aussi souuent en certaine façon comme en vne façon contraire, qui est ce droit que l'on peut appeller indifferent. Le quatriéme, ce qui est iuste rarement, qui est opposé à l'un de ceux qui sont par nature, assauoir à ce qui est iuste le plus souuent, different en

rent en cela du troisieme, auquel toutes les deux parties sont egallement indifferentes. Comme lon fait difference des Princes, ainsi peut on de ces droits, selon la grandeur & l'estendue de leur pouuoir. L'estendue du premier est plus grand que du second, du second que du troisieme, & celuy cy que du quatrieme. Du second qui est le plus souuent iuste, les Iurifconsultes disent, *generalis est ista determinatio, generaliter definitur*, & autres termes seblables, qui se doiuent entendre avec la condition naturelle de la chose suiecte, en laquelle *generi per speciem derogatur*. Il est ce *τὸ βῆν τὸ πλεῖστον* de Theophraste disciple d'Aristote, ou ce *τὸ ὡς βῆν τὸ πολὺ* d'Aristote, dont les Iurifconsultes disent que les loix se font ordinairement. De ce qui est indifferent, c'est à dire, qui est aussi souuent iuste en certaine façon qu'en vne façon contraire, ils disent, *nihil in vniuersum neque generaliter definiri potest*: & de ce qui est iuste rarement, qu'il ne s'en fait point de loy. Ce que la nature veut estre fait tousiours par les hommes, est ia recongneu pour son droit. Ce qu'elle veut estre fait

D

par eux le plus souuent, doit estre aussi tenu pour tel, puis qu'elle a estably en cela, comme en ce qu'elle fait le plus souuent, vn certain ordre & reglement qui est vrayement sien, *πείριστος ὅς τις ἢ ἀπὸ ἢ ὡς ὅτι πλεον* : comme au contraire, il ne peut estre estre d'ordre en aucune chose, qui ne prouienne de la nature : *ἢ φύσις ἀπ' αὐτῆς παρὰ φύσιν*. Et ces choses qui ont cest ordre, sont particulièrement attribuees à la nature : *ἀπὸ τῆς φύσεως ἢ παρὰ φύσιν*. *εὐδὲν ἄλλακτον ὅς τις φύσις ἢ φύσιν*. Si ce qu'elle veut que les hommes facent le plus souuent, est vn ordre de nature, c'est donc vne ordonnance ou loy de nature : *νόμος παρὰ τῆς φύσεως*. A laquelle loy ce qui est contraire, ne peut estre honnestes & iuste selon vn autre principe du mesme auteur: *εὐδὲν ὅς τις φύσιν, καλόν*. Quand les hommes appliquent à leur vsage cest ordre de choses le plus souuent iustes, ils en font vne loy generale, prenant ce qui est le plus souuent iuste, pour ce qui l'est tousiours : d'autant qu'une loy doit estre vne & simple, le plus qu'il est possible : ce qui ne se peut faire, si l'vtilité du moindre nombre, ne cede à l'vtilité

du plus grand. En ceste façon, dit Tite Liue, presque toute loy est incommode aux particuliers, vtile au public. Tel droit pour cela ne laisse pas d'estre naturel. Car si ce que la nature fait le plus souuēt, est son ordre & sa coustume : ce qu'elle veut estre fait le plus souuent par les hommes, est son droit coustumier. Non que les hommes le fassent coustumierement, mais pour ce qu'elle desire & souhaite coustumierement qu'ils le fassent ainsi. Je dis qu'elle desire & souhaite, d'autant que souuent elle veut faire, & que les hommes fassent vne chose, & il s'en fait vn autre.

Elle veut le bien, l'ordre, la beauté : elle fait quelquefois le mal, la confusiō, la laideur. Aux choses que la nature a faites, il y a plus de mal que de bien, de confusion que d'ordre, de laideur que de beauté. Quelqu'un peut estre pourroit trouuer estrange ceste opinion, si ie parlois par mon obseruation. Aristote

πάντα τοῖς ἀγαθοῖς ἐφείκετο ἐν τῇ φύσει, ὥς ἔμοιρον τὰ καλὰ καὶ τὸ καλόν, ἀλλ' ἀνέξια καὶ τὸ ἀγρόν, καὶ πλείω τὰ κακὰ ὥν' ἀγαθῶν, καὶ πλεονάζοντα τὰ καλῶν. c'est ceste

*Lib. I.
Metaph.*

defectueuse condition, qui, par le ref-

D ij

Ep. 1. ad moignage de saint Paul, fait soupirer &
Rem. trauailler l'vniuers, *παντα κλεις σιωπῆς ἢ συζη-*
ταίης· τῇ γὰρ ματαιότητι ἡ ψυχὴ ἐστίν. Combien ces
 defaux se trouuent ils aux actions des
 hommes ou aux choses humaines, plus
 que aux naturelles, puis que c'est l'hom-
 me, dit saint Paul, qui a assuietti l'vni-
 uers à ce mal. Doncques comme en ce
 que la nature fait, son veu & leuenemēt
 de la chose sont discordans: ainsi en ce
 que l'homme fait, le veu de la nature
 & l'action de l'homme. Or tout ainsi
 que les auteurs de la science naturelle
 obseruent ce que la nature a fait confor-
 me à son veu, & ce qu'elle a fait con-
 traire a iceluy: Ainsi les auteurs de la
 science humaine ou ciuile obseruent ce
 que les hommes font selon l'intention
 de la nature, & ce qu'ils font contre le
 desir d'icelle. Car soit qu'ils fassent l'un
 & l'autre naturellement, si est qu'ils font
 l'un par l'instinct de la nature saine & en-
 tiere, & l'autre par l'instinct d'une natu-
 re malade & deprauee. Aristote: *φανί-*
ται ἐν ἀνθρώποις ὡς καὶ ἐν τοῖς ζῴϊσι τὸν λόγον πρὸς τὸ φυσικόν, ὃ μαχεται τὴν
ἐν ἀνθρώποις τῷ λόγῳ. πολλὰ δὲ φθίβει καὶ λύματ' ἐστὶν ἀν-
θρώπων. Tout art, mesme le droit ou la

ſcience d'iceluy , imite l'une , & reforme l'autre , auançant le bien , retrenchant le mal. Partant les inuenteurs & auteurs de ceſte ſcience, qui obſeruent l'un & l'autre, doiuent faire eſtat & s'arreſter non aux actions des hommes , mais a leurs devoirs , non a ce qu'ils font le plus ſouuent ou ordinairement , mais a ce qu'ils doiuent le plus ſouuent ou ordinairement faire. Car il ne faut pas prendre pour droit l'obſervation de ce qui ſe fait , ſoit en vn lieu authoriſé , ſoit par tout l'univers : pour ce que ſ'il ſe fait par tout choſe contraire au devoir , elle procederoit d'une deprauation naturelle & generale, comme la ſageſſe humaine a recogneu la race des hommes generalmente deprauée en ſa nature en diuerſes façons. Or ce qui eſt bon, ſain, iuſte, agreable ou autrement tel, ou tel, *διεφθαρμένοις* aux depraez , ſoit par vne deprauation generale, ſoit par vne particuliere, n'eſt pas tel ſimplement & par nature , ains il eſt ſeulement avec adiection ou determination , aſſauoir aux hommes tels ou affectez en telle, ou telle façon, *τύπῳ , καὶ ὕψος διὰ κεκμηνοῖς, θύον, δι-*

D iij

φάρμακός, ὃς ἢ τοῖσι εἴσι. Ainsi ni la pratique
d'un lieu d'autorité, comme le iurif-
consulte dit de Rome, ni la pratique ou
ordonnance de la multitude, ne fait le
droit simple, naturel & commun, ains
l'observation & recognoissance des sa-
ges: d'où vient que quelques droits na-
turels & recogneus par les sages, peu-
uent estre paradoxes ou contraires aux
loix & opinions de la multitude. Aristote:
οἱ νόμοις διέτακται πολλῶν, οἱ δὲ σοφοὶ κατὰ φύσιν καὶ
κατὰ ἀλήθειαν λέγουσι.

De so-
phist.
elench.

La nature sert aux hommes de guide
& de cōduite pour faire ceste distinction
de leurs devoirs & des actiōs ausquelles
ils sōt enclins cōtre leur deuoir. Car ayāt
produit les choses avec ces defaults, avec
ceste imperfectiō & encor avec quelque
deprauation: son veu & son dessein est
qu'elles soient acheuees & conduites à
leur perfection par le secours de leur
propre & particuliere vertu. J'ay dit que
chacune chose naturelle a vne certaine
& propre fonction, deuoir ou action,
qui luy est ordonnée par la nature. Or
ce n'est pas chose indifferente a la natu-
re, en quelle façon ces fonctions se fa-

cent : ains il y a en chacune fonction,
certaine maniere de la bien faire selon
le veu de la nature, & d'autres manieres
de la mal faire contre son veu. Aristote:
 ὅλως ὡς ἐστὶν ἔργον τι, καὶ ἀρετὴς, ἐν τῷ ἔργῳ δοκεῖ τὸ
 ἀγαθὸν εἶναι καὶ τὸ εἶναι. Car ces choses naturel-
 les, non seulement ont leur propre fun-
 ction, mais encor leur propre vertu, qui
 les acheue & les conduit a la plus haute
 perfection a laquelle elles puissent par-
 uenir par l'ordre de la nature. Le Pytha-
 gorien Hippodamus Thurius, *πρὸς εὐδαίμονα*
πῶς δ' ἰδρ' ἀρετὰς τὰς ἐκάστων φύσεις, καὶ ἀκρίτους καὶ τελειότας
ἔχει. Aristote apres tous les Pythagoriens, *lib. 4. Metaph.*
ἐκάστων τὸ τε τέλειον, καὶ ἡ ὑπόστασις πᾶσι τῶν τελείων, ὅτι κα-
τὰ τὸ εἶδος τῆς οὐκείας ἀρετῆς μηδὲν ἐλλείπει μέρους τῷ
κατὰ φύσιν μεγέθους. Leur deuoir & leur vertu
 sont choses proches. Car il ne faut que
 adiouster à leur fonction la circonstan-
 ce de la bien faire, pour trouuer quelle
 est leur vertu : comme la fonction d'un
 œil est de voir, sa particuliere vertu est
 de bien voir : La fonction propre de l'o-
 reille est d'ouir, sa propre vertu est aussi
 de bien ouir, & en cela consiste la per-
 fection de l'œil & de l'oreille. Aristote:
τὸ δὲ αὐτὸ φαμέν ἔργον τῷ τῷ δὲ καὶ τῷ δὲ σπουδαίον, ὡς αὖτε

κιδαιεῖν ἢ αὐτοδαίω κιδαιεῖν, ἢ ἀπλῶς τῷ ὅτι πάν-
 των, ἀποσιγημάτων τῆς κατ' ἀρετὴν ὑπερεχθῆς παρὰ τὸ
 εἶναι. κιδαιεῖν μὲν γὰρ τὸ κιδαιεῖν, αὐτοδαίον δὲ τὸ εἶναι
 καὶ ἀπλῶς. ἔκαστος γὰρ εἶναι, καὶ πῶς εἰκάζει ἀρετὴν ὁπο-
 ποῖται. L'homme, comme toute autre
 chose, est né imparfait, dit le Pythagor-
 rien Euriphamus. ἢ γὰρ ἀντοπλήν ὅτι ὁ ἀνθρω-
 πος, ἀλλ' ἀπλῶς. Il a aussi la vertu qu'il le por-
 te a la perfection. Mais des vertus hu-
 maines, les vnes sont generales & com-
 munes a tous, que les Philosophes trai-
 tent, & auxquelles les legiflateurs de Cā-
 die & de Lacedemone se disoyēt nour-
 rir leurs peuples par vne discipline pu-
 blique. Les autres vertus sont sociales
 ou particulieres a chacune societé, qui
 sont le propre sujet des iurifconsultes.
 En la societé du mary & de la femme, du
 Roy & du sujet, & en la communica-
 tion qui est entre le vendeur & l'ache-
 teur, entre celuy qui preste & celuy qui
 emprunte, & en toute autre communau-
 té ou communication naturelle, on peut
 observer differens devoirs & aussi diffe-
 rentes vertus en chacun de ceux, dont
 elles sont composees. Aristote parlant
 d'eux mesmes : ὅτι καὶ τῶν ἀρετῶν καὶ τὸ εἶναι.
 Et

Et la propre vertu , qui les peut monter
 & auancer a leur perfection , ne sera au-
 tre a chacun , que de bien faire sa propre
 action sociale, cōme vn bon & parfaict
 pere & vn bon & parfait fils est celuy
 qui fait bien les fonctions d'vn pere &
 d'vn fils , & en general quiconque fait
 part d'vne societé ou communication
 naturelle se rend parfait en sa qualité
 sociale , non en communiquant en
 quelque façon que ce soit avec celuy qui
 fait l'autre part de la societé, ains en cō-
 municuant avec luy en la meilleure fa-
 çon & la plus conforme a la regle qui luy
 est prescrite & conseillée par la vertu
 propre & particuliere a sa qualité. Hip-
 podamus: ὁ γὰρ ἄνθρωπος κοινωνίας μέγας ἐστὶ καὶ
 σὺν τύπῳ ὁλόκληρος γίνεται κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, σὺν τῷ
 μὴ μόνον κοινωνεῖν, ἀλλὰ καὶ καλῶς κοινωνεῖν. S'il est
 ainsi, tant de façons de viure differentes,
 qui se peuuent garder entre ceux qui
 sont ainsi conioins , ne peuuent estre in-
 differentes a la nature, dautant que son
 veu est , que chacun suiue en sa vie avec
 autrui la suggestion de la vertu, & quelle
 soit aussi suiue par les legislators qui
 ont a prescrire aux hommes leur forme

E

de viure en leurs societez, qui n'est autre chose que leur droit. Aristote: *τὸ δὲ πῶς συμμιχθέντων ἀπὸ τοῦ τοιαύτου, ἡ δὲ ἐν τῇ φύσει τῇ φύσει, ἢ πῶς δύνανται.*

Ces vertus sociales sont communes selon le vœu de la nature au Grec & au Scythe, au Romain & à l'Étiopien, à celui de l'Europe, & à celui de l'Amérique. Et comme leur droit est un ordre & un règlement général de la nature en la société humaine, aussi est-il la première source & la dernière fin de tous les autres. Il est leur première source & origine, d'autant que c'est une des premières loix de la nature, *ut patriæ pareamus*, à nos Roys, & à nos souverains : ce qui donne autorité à tous les droits civils, & oblige les sujets à l'obéissance. Il est aussi leur dernière fin, d'autant qu'il doit estre le but auquel ils doivent tous aspirer, comme à leur perfection. Car encore que quelques choses soyent bonnes simplement & par nature, autres à nous, nous pouvons bien & devons pour nostre usage faire election de celles qui nous sont bonnes : mais nous devons souhaiter & tâcher de parvenir à

ce point que celles qui sont bonnes simplement & par nature, nous soyent aussi les meilleures. Entre les sciences, les vnes se contentent d'une simple & nuë cognoissance ou contemplation: les autres outre la cognoissance, tendent encôres a l'action. De la cognoissance la fin est de discerner le vray d'auec le faux, la fin de l'action est faire le bien, fuir le mal. Cela mesmes donc, que le vray & le faux est aux vnes, cela mesmes est le bien & le mal aux autres. Nous paruenons par degrez, a la cognoissance du vray & du faux, commençans par les choses qui nous sont plus manifestes & montans a celles qui nous le sont moins en nostre premiere rudesse: doncques commençans par les choses singulieres & montans aux vniuerselles. Car les singulieres sont plus proches de nous & de nos sens & nous sont plus cogneuës du commencement par leurs accidens extérieurs & sensibles: les vniuerselles sont plus esloignées des sens humains, mais plus cogneues par leurs causes & par leur nature ou substance, a ceux qui ont plus grand discours de raison & vne

E ij

lib. 4. plus exquisite cognoissance. Aristote: *τῶν
Top. αὐτοῖς ἄλλοτε ἅμα μάλλον γνώσιμα· ἐξ ἀρχῆς μὲν γὰρ
τὰ αἰσθητὰ· ἀκριβετέροις δὲ νομομένοις, ἀνάπαλιν.*

Mais le but & la perfection de ce pro-
grez de nos sens a nostre raison, des cho-
ses singulieres aux vniuerselles, est d'at-
teindre a ceste disposition de nostre es-
prit, que les choses vniuerselles nous
soient les plus manifestes, comme elles
le sont par leur nature. Ainsi est-il aux
sciences qui ont pour fin l'action. Nous
suiuons & choisissons les choses qui nous
sont bonnes, comme les necessaires &
vtils, & fuyons leurs contraires, ores
que celles qui nous sont bonnes ne le
soient pas tousiours par nature, & que
les bonnes par nature nous soient quel-
que-fois mauuaises: mais ce doit estre
auec ce but que nous puissions paruenir
a telle disposition de nos affaires, que
nous montions & auacions de nostre
necessité ou vtilité particuliere a l'hon-

Arist. l. 2. nesteté generale & naturelle: (*τὸ μὲν γὰρ
Rhet. συμφέρον, αὐτὰς ἀγαθὰν ὄντι, τὸ δὲ καλὸν, ἄπλως*) &
que les choses qui sont bonnes & mau-
uaises par nature, nous soient aussi telles:
de sorte qu'en nostre conduite nous

n'ayons a faire autre election que celle-
la mesme de la nature. Car elisant, si no-
stre condition le peut porter, les droits
qui sont honnestes simplement & par
nature, nous elisons ceux qui sont plus
excellens, τὸ δίκαιον τὸ κατὰ φύσιν ἐκείνου ὅτι τὸ κατὰ
νόμον, dit Aristote, qui est encor autheur

& obseruateur de ceste doctrine. τὸ πρῶτον
ἔστι, ὡς περ ἐν ταῖς πολεμίσταις, τὸ ποιῆσαι ἐκ τῆς ἀκατα-
στάσεως τὰ ὅλως ἀγαθὰ, ἐκείνη ἀγαθὰ ἕκαστος ἐκ τῆς
αὐτῆς γνώμης τέρων, τὰ τῇ φύσει γνώμῃ, αὐτῆς γνώμῃ.

De tout temps les sages ont entreueue
l'excellence & la beauté de ce droit, &
l'ayāt recogneue, l'ont curieusement re-
cherchée. Qui voudroit inuiter Homere
a ce propos, comme on fait a beaucoup
d'autres, on pourroit se seruir de ce que
parlant du sceptre que tiennent les Rois
iuges de leurs peuples, il dit qu'ils prei-
gnent de Iuppiter les droits par lesquels
ils les iugent, δικαιοσύνην ὅτι δέμας Περὶ Διὸς
εἰρύεται. Mais sans en faire accroire aux
anciens, ce droit est vrayement l'Euo-
nomie, que Hesiodé dit estre fille de
Dieu, & que apres luy le legislateur So-
lon recommande en ses vers, & apres
luy, les Pythagoriens les premiers phi-

E iij

lib. 7.
Metaph.

losophes politiques ont tant estimée, & apres eux toutes les sectes des philosophes, & que leurs disciples les iurisconsultes ont d'age en age cultiuée, iusques à ce que avec la fin des bonnes lettres & de l'Empire en Occident, ceste professiō tant humaine s'est perdue & esteinte dās la barbarie : laquelle cognoissance on peut reprendre & continuer suyuant l'exēple des Iurisconsultes anciēs, qui nous en ont tracé le chemin ou dans leurs parolles ou dans leur intention.

Doncques la suite de tant de sages hommes qui ont receu & recueilli la doctrine les vns des autres, l'ont accreue & augmentée, nous apprend ceste seconde presupposition de la science ciuile, assauoir, que le deuoir des hommes n'est autre chose, que ce que la nature veut & souhaite que chacun suyuant les pas de sa propre vertu sociale, comme d'une seure & fidelle guide, face ou euite tousiours ou le plus souuent en la société ou communication naturelle qu'il a avec autrui, en ces articles dont les legistateurs ont accoustumé de faire des preceptes ou reglemens necessaires, ores

que par imperfection, ignorance, erreur ou deprauation generale ou particuliere, les hommes facent le contraire, lequel droit est le commencement & la fin des autres. Or il ne peut estre que en tant de societez & communications humaines dont la nature est mere, elle qui comme dit Aristote, est cause de l'ordre qui est en toutes choses, n'aye vn veu & vn souhait que les hommes se comportent les vns enuers les autres, ou communément ou le plus souuent, plustost en vne certaine façon qu'en la façon contraire: ce qui est son ordre, son reglement & son droit, ores qu'il ne soit pratiqué ou reconnu entre les droits qui sont en vsage. Il est donc necessaire, que en ces choses ou nous voyõs chacun peuple auoir son article de droit coustumier ou escrit, & ne s'en pouuoit passer, en celles la mesmes ou la plus grand part d'icelles, la nature aye aussi son droit coustumier. Et encores que ce droit la & les autres soiẽt bien souuent compris dans les ordõnances des hommes: toutesfois il y a vne sçience qui doit distinguer ceux que les hommes font d'auec ceux que la nature

fait, & dont les hommes ne sont que les
obseruateurs: laquelle distinction ne peut
estre que tres-vtile au manient des
affaires, dautant que la cognoissance du
droit naturel est premiere par nature
que de tous les autres, puis qu'il est vn
par tout & commun a tous peuples com-
me la nature, & que a faulte de droit
special il doit estre gardé par tout, perpe-
tuel & immuable de la part de la nature
comme elle, le chef des autres droits qui
ont moins d'estenduë & qui se departēt,
destournent & declinent de luy, & non
luy des autres: lesquels entre eux, sont
encor differens en perfection, selon que
plus ou moins ils sont proches ou esloi-
gnez de celuy-la: enquoy cōsiste le vray
ordre, que peuuent tenir ceux qui con-
ferent les droits. Il est aussi le premier &
principal instrument de la conduite &
direction des autres, puis qu'ils partent
de luy & y retournent. Ioint que en plu-
sieurs cas, il est impossible de iuger les
affaires par les droits, sans iuger les droits
mesmes. La cognoissance d'iceluy, qui
est vne vraye science, est aussi plus no-
ble & plus liberale que celle des droits
particuliers

particuliers, laquelle pour leurs varietez & differences, est plustost vne histoire que vne science. Cicéron. *De iure natura per nos ipsi cogitare ac dicere debemus*, *de iure Pop. Rom. quæ sunt relicta & tradita*. lib. 2. de leg. Et aussi que pour la cognoissance de ce droit, il faut se rendre seulement observateur de la volonté de Dieu, que les Stoiciens, qui ont instrué aux bonnes lettres les iurisconsultes en leur ieunesse, & les iurisconsultes mesmes entendent sous le nom de nature: & en la cognoissance des droits particuliers il faut s'asservir à la suffisance & à la fantaisie des législateurs, qui est quelquefois fort inepte.

Si ce veu de la nature ne semble faire part du droit naturel dont parlent les iurisconsultes en la diuision generale qu'ils font du droit, ce n'est que a faute de recognoistre ceste diuision en sa source. Les iurisconsultes l'ont empruntée d'Aristote qui prent, apres les poëtes, pour exemple du droit de nature celuy qui est recogneu pour tel & gardé par tout, auquel il ne restraint pas le droit entier de la nature, ains il monstre par l'exemple

F

de celuy qui est cogneu , qu'il y en a vn autre qui peut ne l'estre pas: & sur mesme sujet il dit qu'il y a par tout le monde des droits humains differens, & vn seul neât-moins par tout naturel ou selon nature, qui est le meilleur: comme l'ordre public est different par tout, selon les loix humaines, combien que par tout il y en ayt vn seul selon nature, qui est le meilleur, τὰ μὴ φυσικά, ἀλλ' ἀνθρώπινα δίκαια, ὅσα καὶ πανταχῶς, ἐπὶ ὅσῃ πλησίον, ἀλλὰ μὲν μόνον πανταχῶς καὶ φύσιν, ἢ ἀείσιν. Ainsi faut-il dire apres luy: les droits de succession entre parens ou les droits d'entre le mary & la femme, sont differens par tout, qui sont les droits humains semblables en cela aux pois & aux mesures, & gardés par les peuples: mais il y en a, sur ces mesmes choses, vn seul par tout qui est selon nature, assavoir le meilleur & plus parfait, qui peut n'estre pas gardé, comme n'estant authorisé par les hommes, ni peut estre cogneu d'aucun. Quand les iurisconsultes disent du droit de nature, *quo gentes omnes utuntur, quod apud omnes gentes peræque custoditur*, ils ne parlét que de ceste partie qui est plus manifeste a tous: Car ils nous diront

maintenant qu'ils sont eux mesmes tous les iours en queste du surplus. On n'ex-cuse en personne l'ignorance de ce droit non tout entier, ny en toutes choses, ains seulement *ubi delictum versatur*, dit *Paulus. l. i. ff. de iur. & facti ignor.* car quand aureste, c'est la profession des meilleurs iurifconsultes de le recognoistre & des-couurir. Or en tout ce que les iurifcon-sultes disent en general du droit, mes-mes en ces diuisions du droit naturel & ciuil, escrit & non escrit, ils ne sont que traducteurs des parolles d'Aristote. De luy-mesme donc, à leur imitation, on peut prendre les principes de ceste scien-ce, comme chacun fait des autres. Il dict apres Sophocle, que le droit naturel est *τὸ ἀπὸ δίκης*, comme le droit ou coustume d'enterrer les morts : Et Paulus apres luy, *quod semper equum & bonum est*. Qui lui eust présenté vn autre droit qui n'eust pas porté vn si constant & general deuoir aux actions humaines, ains qui eust decli-né de la constance & estenduë de celuy-la : il eust dit que ce droit eust esté *ἐκ αἰῶν, ἀλλὰ ὡς ἐπὶ τὸ πλεονέκτην, ἀλλὰ ἀπλῶς δίκης*. Et Paulus apres luy eust dit, *quod sapius equum*

F ij

et bonum est, si sous le droit qui est tous-
iours iuste, il ne comprend celuy qui l'est
le plus souuent. En la mesme source, ou
les iuriscultes ont puisé ce 'principe,
que ce droit la est de nature qui est tous-
iours iuste, nous apres eux pouuons puy-
ser l'autre qui luy est si proche voisin, que
ce droit est aussi de nature, qui est iuste
le plus souuent ou en plus de cas, entre
plus de personnes. Et puis au fait de la
nature il est biē raisonnable d'ouir Aristo-
te qui est recogneu en l'vniuers pour son
plus fidelle interprete. Ainsi comme A-
ristote l'eust pensé & respondu, les iuris-
cultes l'ont trouué par experience
dans le manient des affaires. Car vne
partie du droit de nature estant cogneuē
de tous, ils ont estimé le surplus d'iceluy
appartenir à leur estude & recognoissan-
ce particuliere: & de celuy-la ils ont laissé
plusieurs preceptes, assauoir, quelques
vns qui s'exposent plustost a nostre ob-
seruation, couchez dās leurs escrits, com-
me les droits de succession fondés en rai-
son naturelle, tant de moyens qu'ils re-
citent d'acquérir la propriété & seigneu-
rie de chacune chose selon la mesme rai-

fon, d'autres qu'ils descouurent avec plus de temps & d'usage, par lesquels ils disent qu'ils reformat les droicts ciuils & les rendent meilleurs. Et pendant que ces droits ne sont encor obseruez & descouuers par l'estude, la paresse des hommes s'excuse sur la nature des choses, reputant celles-la indifferentes, dont ils ignorent la difference: d'autant que ce n'est qu'à vne ingenieuse & longue obseruation, que il appartient de recognoistre la difference & distinction des choses semblables & approchantes l'une de l'autre, & des semblables & esloignees, la similitude & conionction. Mesmes il y a tant de diuersité & d'erreur en ceste espece des choses honnestes & iustes, qu'il semble, dit Aristote, qu'elles ne soyent pas telles par nature, ains seulement par l'opinion & volonté des hommes. Mais ceste diuersité des legistateurs monstre, dit Platon, qu'ils ne sont pas d'accord de ce qu'ils cherchent, assauoir, la veritable & naturelle loy, que il appelle pour ceste raison *τὸ ὀρθὸν εἰσέροησις*, ou l'inuention & obseruation de ce qui est vrayment & par nature. Quand Vlpian dit que la loy

dis-

In Mi-
noe.

F iij

de nature est telle que celui qui est né hors vn loyal mariage, suit la condition de sa mere, si vne loy speciale n'en dispose autrement, il entend, par la loy de nature, ce qui est equitable simplement: par la speciale, ce qui est equitable avec determination. Ce droit naturel est bien manifeste en ceux qui sont *vulgo quasi*, & qui n'ayans aucun pere certain ne peuvent auoir autre condition que celle de leur mere. Mais aux enfans de celles qui se communiquent, dit le iurisculte, avec election, *quæ meretricum nomine non censentur*, & partant aux bastars auoüez & recongneuz d'un pere certain, ceste loy naturelle, que observe Vlpian, n'est point si manifeste, que qui voudroit la debatre par raisons, n'en trouuast assez pour esbranler le iugement des hommes communs. Ce droit donc est de la seconde espee des droits naturels, puisque le contraire estant ordonné par vne loy particuliere, ne contient point en soy de manifeste turpitude. Que vne chose vendue & deliuree à l'acheteur, auquel le vendeur ne fait point credit du pris, ne luy soit point acquise, & qu'il n'en soit

point maistre & seigneur , iusques a ce qu'il aye payé le prix , c'est vne disposition portée par les loix des douze tables: Et toutes-fois les iuriscultes , ayans ce soin suiuant leur profession , de remarquer la difference des droits & de leurs especes , disent que ceste decision est de droit & raison naturelle, & que la loy des douze tables ne nous en fait que l'observation. s. *vendite. Inst. de rer. diui.* Il peut estre beaucoup d'hommes experimenter en ceste profession , qui ne se souuenans pas de ce lieu du iurisculte, & enquis si ce droit seroit de nature ou non , hesiteroyent, douteroyent: d'autres qui prédroiēt opinion cōtraire a celle du iurisculte: d'autres encor qui pour se deliurer de ceste peine, auroyent recours a l'excuse commune de nostre irresolution , l'indifference de telles choses. Cet exemple seruira pour infinis autres. Pomponius en parle en general, quand il represente le deuoir de tous les Iuriscultes, non seulement de ceux , à qui les Empereurs auoyent donné l'autorité de respondre du droit, des responses desquels les iuges ne se pouoyent depar-

tir , mais encor pour tous ceux qui font
& qui feront ceste profession par toute
la terre. *Constare non potest ius , nisi sit ali-*
quis iuris peritus , per quem possit quotidie in
melius produci. Cet *equius, melius, ou, æquum*
& *bonum* , ἡ ἀρετὴ ἀείων , sonne aux oreil-
les de tous, le droit de la nature. Tribon-
nian aussi si excellent iuriconsulte fait
dire à son Empereur, ce que Platon dict
de tous législateurs , qu'il ne fait autre
chose , par tant de nouveautez qu'il in-
troduit, que de chercher le droit de la
nature. Qu'il ayt abusé de son pouuoir
en cela , comme la posterité l'en a voulu
blasmer, n'importe pas en ce sujet: il suf-
fit seulement, que apres tous ses prede-
cesseurs & avec eux il ait recogneu le but
& le deuoir de sa profession. C'est donc
à la science civile à descouvrir ce droit: à
la puissance civile à l'autoriser , autant
que la condition & vtilité des peuples s'y
peut accommoder.

Ceste recherche ne fait point de pre-
judice aux droits particuliers, que cha-
cun de leurs sujets doit honorer & non
pas en affoiblir l'autorité. Car c'est les
honorer que de les cultiuer & auancer
en mieux,

en mieux, comme celuy fait honneur à la terre de sa naissance, qui par sa culture luy fait rendre tout ce que par nature elle peut produire de meilleur. C'est entendre vraymēt le droit de son pays, que de le cognoistre, non pas simplement cōme vn fait ou vne histoire de chose indifferente de soy, & qui ne vault qu'autant qu'elle est aduenue fortuitement plustost en ceste façon cy, qu'en celle-la, mais de sçauoir de combien il est proche ou esloigné de la nature, & quel rang il tient entre les droits qui plus ou moins s'en destournent pour diuerses causes & en diuerses façons, quelle est la cause qui l'en a destourné, si elle dure encore en sa vigueur, ou si le temps la point changée. Qui en a vne telle intelligence, sçait aussi la droite façon de l'interpreter, l'estendre ou restreindre, le reformer & auancer vers la perfection, à laquelle tend ou doit tendre tout bon legillateur, mesmes le iuge interprete du droit, autant que sa suffisance & cognoissance le peut porter. On ne doute point que plusieurs droits particuliers ne soyent fondez sur raisons de ytilité particuliere à chacun

G

peuple: mais aussi qui y prendra garde en
trouvera beaucoup que la fortune, la
mélange des affaires humaines assem-
blées diuërsément & confonduës de
temps en temps les vnes sur les autres, la
nonchalance, l'incuriosité, l'imprudèn-
ce des hommes a faits, que puis apres l'on
veult defendre & excuser par des faulx
& affectees raisons d'vtilité particuliere.
Tout ainsi que la corruption & pourri-
ture ou les mauuaises qualitez de la ter-
re, de l'eau, de l'air, engendrent d'elles
mesmes des animaux imparfaits qui sem-
blent estre l'excrement de l'vniuers: ainsi
l'ignorance, l'erreur, la rudesse, la brutalité
des peuples engendre des droits que
la droite raison doit puis apres corriger
& reformer. Le pain est necessaire à la
vie corporelle des peuples, aussi est le
droit à la vie ciuile. En leur rudesse &
ignorance premiere ils font leur pain de
gland & du gru des arbres sauuages: puis
ayant appris de faire produire à la terre
le froment, ils en font leur nourriture
& laissent aux bestes la glandee, encores
que ce qu'ils laissent, leur soit donné par
la nature sans peine, & que ce qu'ils choi-

fissent leur soit vendu au pris d'un grand
labeur. De mesmes la vie humaine ne se
pouuant passer de quelques reglemens
certains aux affaires ciuiles, il est moins
mauuais aux peuples d'auoir quelque
droit asseuré, ores que rude & grossier,
en ces articles qui sont par necessité cõ-
pris dans les cahiers de leurs loix, statuts
ou coustumiers, que de n'en auoir du
tout point. Mais ce doit estre avec ceste
intention, qu'estans avec le temps mieux
apris, comme ils polissent les autres ars
seruans à la vie humaine, ils reforment
aussi & cultiuent leurs droits & les ren-
dent meilleurs, bien que ce soit avec un
progrez plus lent qu'ils ne cultiuent les
arts qui ont pour fin la seule vtilité des
hommes, qui leur est plus chere que la
iustice & honnesteté. C'est bien un pre-
cepte politique de ne faire point de chã-
gement au gouuernement d'une multi-
tude : ains de luy laisser tousiours deuant
les yeux les mesmes couleurs, mesmes
formes, mesmes façons de viure, & les
mesmes objets à ses sens, dedans lesquels
elle s'est veüe naistre & nourrir. mais puis
que comme vne riuiera va d'elle mesme

G ij

à val sans cesser ou se lasser : ainsi les langues, les droits, les coustumes souffrent vn lent, continuel & insensible changement d'elles mesmes : c'est l'office d'un bon législateur, à tout le moins de conduire & adresser ceste nécessité de mutation qui est aux affaires humaines, en telle sorte, qu'elle se face plustost en mieux, que en pis. Ce pendant tels droits destournez de la nature sans raison d'utilité particuliere qui soit suffisante, ne laissent pas d'estre iustes, *πῶς*, en quelque façon, & non à parler simplement, indéterminément & absolument : c'est à dire, ils sont tenus & reputés pour iustes avec telle vertu que les peuples y doiuent obeyr, pour ce qu'il est nécessaire qu'il y ayt des hommes, les iugemens desquels, soyent législateurs ou iuges, soient tenus pour verité & iustice, ores que ils ne le soyent pas. Aristote, *πάντα τὰ νόμιμα ὅσι πᾶς δίκαια*. L'autorité de les reformer & la *functio iuris in melius quotidie producendi*, ainsi que Pomponius l'appelle, est iugée de luy nécessaire en tout estat bien ordonné, nécessaire à tous droits ciuils, & le propre deuoir du bon iuriconsulte. Entre les

Romains ceux qui ayans leur suffisance & leur vertu authorisee de ce pouuoir, ont apporté a leur droit quelque article recommandable de telle reformation, ont plus donné à leur memoire conseruee au-iourd'huy dans les monumens de longue duree, les escrits des iuriscōsultes, que plusieurs de leurs Capitaines n'ont dōné à la leur par les victoires qu'ils ont cheremēt gaignees. Encores auourd'huy, cōme les architectes & sculpteurs trouuent dans les ruines des bastimens Romains des pieces d'ouurages si excellens, qu'elles leur seruent de modelle & de patron de la perfection de leur art, qu'ils s'efforcent par grande industrie d'imiter: ainsi dans les pieces & fragmēs des liures des iuriscōsultes Romains rassemblez sous le nom de Iustinian, l'on peut choisir les preceptes & reglemens de la nature, qu'ils ont semez en diuers lieux, selon les occasions que leur en presentoit l'interpretation du droit qui leur estoit propre & dont ils faisoient particuliere profession. Aussi à l'Empire Romain appartient iustement ceste dignité, ceste excellence, & ce iuste reproche de

G iij.

barbarie en ceste part sur les autres Estats, que pendant qu'il a esté gouuerné en re- publique populaire, les premieres & plus grandes maisons ont fait ceste professiō, & se la sont particulieremēt reseruee, cō- me l'vne des plus honorables de leur Estat: & puis estant tombé sous le gou- uernement d'un seul, les Empereurs, dōt la memoire est plus sainte & plus recom- mandable à la posterité, ont honoré ceux qui estoient plus experts en ceste profes- sion, des premieres dignitez de leur Em- pire, de leur conseil, de leur amitié. Dont ceste remuneration est demeurée a cest Empire, que apres vn si long temps ses sieges occupez par autres, ses conquestes conquises sur luy, ses trophées, ses basti- mens & ses superbes ouurages enseuelis dessous la terre, il vit & regne en sa me- moire, legislateur vniuersel en ses obser- uations du droit naturel & commun, des nations plus polies & mieux disposees a la vertu, viura & regnera encor, tant que Dieu ne punira point le genre humain de l'extermination entiere des bonnes lettres. Partant ceste recherche & co- gnoissance du droit de nature est sainte,

liberale, proufitable & commode au gère humain, compatible avec l'honneur & la reuerence que chacun doit aux loix de son pays, sans qu'elle leur face aucun mauuais prejudice: ains plustost elle les sert, & les ameine, en les interpretant ou reformant, à la perfection qu'elles sont estimees desirer, quand on dit d'elles, *Ipsæ etiam leges cupiunt, vt iure regantur.*

J'ay dit des deux premieres presuppositiōs ou precognoissances de ceste science, de l'excellence du droit de nature, & que les iurisconsultes se sont estudiez à le trouuer, & que ceste recherche ne fait tort, ains sert aux autres droits. Reste à parler de la tierce presupposition par laquelle on puisse descouurir le deuoir de chacun en vne communicatiō ou societé: car sans la cognoissance de celle-cy, les deux autres seroyent inutiles. Il y a difference entre les sciences selon qu'il est requis plus ou moins d'appareil en l'esprit des hommes, pour estre capables de les apprendre. De celles qui requierent moins d'appareil, plus de personnes & plustost sōt capables, des autres: moins de personnes & plus tard. Quelques de-

grez y ont esté cogneuz par les Pythagoriciens, comme ils ont monsté par l'ordre qu'ils ont tenu a les enseigner, les premieres les mathematiques, apres la science naturelle, puis la ciuile ou politique. C'est des mathematiques principallemét que Aristote entend parler, quand il dict que la tierce présupposition, par laquelle on descouure les proprieté du sujet d'une science, sont les cōmunes notions, que la dialectique naturelle ou obseruée enseigne : d'autant que cest art estoit dressé par luy & ses predecesseurs sur l'obseruation principallemét des mathematiques, cōme il paroist par les termes & les exemples qu'il en emprunte. Aussi sont ces communes notions intelligibles, sans autre experience & par la seule cognoissance de leurs termes, aux enfans ausquels pour ceste raison on enseignoit les mathematiques en l'ancienne Grece. Ces propositions, qui sont principes communs a toutes sciences, ne sont pas suffisantes pour nous les enseigner, ains il faut encor de particuliers principes a chacune science, *οιωντας ἀπ' αὐτῶν*, qui ne peuuent estre appris que par l'experience,

perience, *τὰς ἀρχὰς*, dit-il, *τὰς ἀπὸ ἐκείνης*, *ἐμπειρίας ὅτι ἀληθῆς ἔστιν.* A quoy s'accorde la *lib. i. Analyt. poster.* doctrine qu'il enseigne en tant de lieux que ces premieres propositions, principes particuliers de chacune science, ne peuuent estre prouuees par demonstration ou raison superieure contenue en la mesme science: pour ce que si cela se pouuoit, elles ne seroyent pas *ἀμεινότεραι*, principes ou premieres propositions de leur science: dont il reste qu'elles soyent apprises des hommes par induction, qui est vn amas & vn recueil de plusieurs semblables experiences, dont on compose vne proposition vniuerselle. Autre est la science, autre l'experience de mesmes choses. Et l'histoire est premiere quant a nous, que la science, pour ce que toute science commence en nostre entendement par le sens & l'experience, ou nostre, ou de ceux qui ont esté deuant nous & qui nous en ont escrit l'histoire. C'est pourquoy cest age premier de la ieunesse, qui est capable des mathematiques, ne l'est pas de la science naturelle: d'autant que les principes particuliers de ceste science, dont le sujet est considéré con-

H

joint a la matiere & non séparé par l'intellect, comme le sujet des mathématiques, ne se peuvent cognoistre sans experience, qui ne peut estre aux enfans, lesquels peuvent bien prononcer ces principes sans les croire, & sans auoir cognoissance qu'il soit ainsi comme ils le disent. Aristote : μαθηματικὸς μὲν πᾶσι γίνονται ἀνθρώποις δὲ ἡ φυσικὸς, β'. L'experience & l'histoire des choses humaines, vient apres celle des naturelles: car plustost les hommes ont l'experience du froid & du chaud, du blanc & du noir, du pesant & du leger que de ce qui est bon ou mauuais aux affaires humaines. L'experience d'icelles apprend aux hommes les ars de la vie humaine, celle de la marine fait les pilotes, celle de la guerre les Capitaines, celle des affaires ciuiles, les fait bien iuriscōsultes du droit particulier du pays ou ils pratiquent: mais elle ne les fait pas iuriscōsultes du droit, qui est appellé droit simplement & sans determination, qui sert a la conduite des autres droits. Et cela les rend encor iuriscōsultes moins parfaits de leur propre droit, pour ce que sc̄achans moins le but de la perfection

de la nature , a laquelle ils doiuent tendre , autant que la raison particuliere du pays le peut permettre , leur interpretation en est d'autant plus fortuite , soustenüe en ceste fortune par vne seule raison qu'il vault mieux aux affaires auoir vne regle quelque qu'elle soit , que de n'en auoir point. Il faut donc ioindre à l'experience des affaires ciuiles, vn autre secours non commun à tous les experimentez, pour apprendre le droit de nature.

Pour le recognoistre mieux , l'homme politic doit premierement auoir particuliere cognoissance de l'ame humaine, cōme le medecin a du corps. Que si ceste cognoissance est commune , elle sera vn fondemēt plus assure de ce qui sera basti dessus. Il y a deux parties , ou facultez en l'ame de l'homme , la superieure ou intellectuelle , qui est l'entendement , le siege du discours , des ars , des sciences & mesmes de ce discours qui nous apprend la liaison qui est entre plusieurs preceptes appartenans a mesme sujet, l'ordre & la suite par laquelle ils sont deriués & engendrez les vns des autres. La seconde partie est inferieure, ou mo.

H ij

rale, le siege des passions, des meurs bon-
 nes & mauuaises, & le sentimēt interieur
 des choses honnestes ou des-honestes.
 Chacune de ces deux parties a sa propre
 vertu, ἀρετὴ τῆς διανοίας, ἀρετὴ τῆς ἰσχύος. Et la
 vertu de la seconde partie de l'ame, qui
 est la vertu des meurs est encore subdivi-
 sée en deux, la premiere qui est la semen-
 ce & le commencement de la seconde, &
 la seconde la-naturelle qui est acheuee &
 parfaite par vne longue habitude & ac-
 coustumance à bien faire : ἀρετὴ, dit
 Aristote, ἢ φυσικὴ ἢ νομικὴ. Il y a difference
 entre les hommes, selon qu'ils sont parti-
 cipans de ces vertus. Quand a la partie
 inferieure, la premiere vertu d'icelle, qui
 est la naturelle, se trouue au commun des
 hommes non encor suffoquée. La secon-
 de n'est trouuee que aux hommes rares
 & parfaits, comme encor ceux-la sont
 plus rares qui ont vne heroïque vertu,
 qui n'est plus vne humaine vertu, mais
 vn bien plus diuin. Et au contraire ceux
 la sont rares qui ont du tout estaint les
 estincelles de vertu, que la nature nous
 donne dès nostre naissance, & plus rares
 encor ceux qui sont du tout decheuz en

ferité & en sauuagine, qui n'est plus vn vice humain, mais vne deprauation plus brutale. Quand a la partie superieure, elle est encore separée de l'inferieure, en ce que l'on voit beaucoup d'hommes vertueux en leurs meurs avec bien peu ou point de vertu ou discours d'entendement : d'autres au contraire de grand esprit, sans vertu des meurs, voire qui ont estaint & suffoqué ceste vertu naturelle, qui se cōserue au commun des hommes. J'ai recité ceste distinction des parties de l'ame, de leurs vertus, & des hommes qui les ont, pour ce qu'elle sert a descouvrir les preceptes de ceste science qui sont les iugemens generaux de ce qui est iuste & honneste aux societez humaines. Aristote : *δίκη τὸ δίκαιον καὶ ἀδίκον κρίσις*. Ils doiuent estre de deux sortes, cōme les preceptes des autres sciences, les vns doiuent estre les premiers ou principes : les autres, les seconds ou troisièmes, deriues des premiers. Car les premiers doiuent estre *ἀνώματα*, clers & apparens, & tirer creance des hommes par leur propre lumiere. *ἔστιν ἀληθὴν καὶ φανερόν, πρὸς μὴ δὲ ἐπιφανές, ἀλλὰ δι' αὐτῶν ἔχοντα πλεονέκτων*. Les seconds sont *ἐπεσώματα*, apparés

I. Top.

H iij

& creuz par la lumiere que les premiers leur communiquent.

Pour commencer par les premiers, il est besoin pour auoir quelque certitude en vne si grande varieté des opinions des hommes que le genre humain se trouue cōuenir & accorder de certaines personnes qui soiēt tenues iuges & arbitres veritables de ces principes par vne lumiere qui leur soit vne regle & mesure asseuree de telles choses. Car comme pour mesurer deux choses differentes, & faire comparaison de leurs dimensions, il faut demeurer d'accord d'une troisieme, qui soit la mesure & la regle commune des deux : ainsi faut-il au iugement des choses iustes & iniustes. Protagoras auoit dit que l'hōme est la mesure de toutes choses, ἀπάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπον εἶναι, & vouloit que les choses fussent a la verité, telles qu'elles sembloient aux hommes, ce que plusieurs disent des droits. Platon a limité ceste mesure aux hommes sages, & Aristote en la science morale & politique à l'homme vertueux, ἀπουδαίος ὁ ἐκαστοῖς τ' ἀληθὲς ὄρεσθαι, ὡς περ καὶ τὸ μέτρον ὄντων ὢν. Ailleurs, εἶσθε μέτρον ἑκάστῳ ἀρετὴ καὶ ἀπουδαίος εἶναι.

ἐστὶν ἕκαστου μέτρον ἀρετῆς, καὶ ὁ ἀγαθός, ὃ πῦρ.
 Et aux fondemens de ceste science ils'ar-
 restent tousiours a ceste derniere preuue &
 tesmoignage: l'homme de bien iuge ainsi,
 dit-il, il iuge comme nous le disons, εἴπερ
 καλῶς περὶ αὐτοῦ κείνη ὁ ἀποδοχὴς κείνη δὲ ὡς εἴπο-
 υμεν· dautant que le discours humain ne
 peut passer en ce sujet plus outre: & si la
 vertu n'est regle ou mesure deces choses,
 elles n'en ont du tout point. La verité &
 assurance de ceste regle se manifeste en
 ce que les gens de bien & vertueux sont
 d'accord en leurs iugemens & entre eux &
 chacun d'eux avec soy mesme, comme
 tous les autres se trouuent discordans en
 ces mesmes facons, pour ce qu'il n'y a
 qu'une espeece de bien, & plusieurs de
 mal. Aristote: τὸ μὲν κακὸν πολλοὶ εἰσὶν, τὸ δὲ ἀγα-
 θὸν μονοειδές. Chacun a, dit-il, selon ses
 meurs, son habitude & accoustumance,
 son propre plaisir, sa propre honnesteté,
 son propre bien: mais l'homme de bien
 a pour son bien, son plaisir, son honne-
 steté ce qui est vrayement bon, plaisant
 & honneste. τὸ κατ' ἀλήθειαν ἀγαθόν, τὸ ἀπο-
 δοχὴν ἀγαθόν ἐστὶ, φάσμα δὲ τὸ τυχόν· τὸ ἀποδοχὴν καὶ
 τὸ ἐπιτελεῖ τὰ καλὰ καὶ ἔμμελα καὶ ἡδέα ἐστὶ τὰ πᾶσι

ὅτι φύσις καὶ ἀπλῶς ὥσπερ εἰκα πάντα ποιῶντα ἔσται.

De mesmes dit-il, que les choses saines
aux hommes sains sont vrayment telles
& par nature, & aux malades les autres.

lib. Top. ὥσπερ καὶ ἐπὶ τῶν σωμάτων πῶς μὲν τοῖς ὑγιαίνουσιν ὅτι καὶ ἀληθῆς ποιῶντα ὅτι πῶς δ' ἐπὶ νόσους

ἔσται. A l'imitation de ceste regle d'Aristote sur le iugement des choses iustes &

iniustes Galen a dit depuis, que la main
de l'homme sain est la regle iuste de tou-

te temperature ou intemperature qui se
cognoist par le toucher. Ceste regle est

appelée par les iuriscultes, le iuge-
ment & l'arbitrage de l'homme de bien,

qui est autāt estimateur de ce qui est sim-
plement & communement iuste, que de

ce qui l'est aux cas particuliers, dont il ne
se peut faire de loy ou reglemēt general,

ausquels cas les iuriscultes emploient
pour regle cet arbitrage. C'est aussi ce-

luy que saint Paul appelle δικαίωμα τοῦ θεοῦ,
le droit diuin qui est recogneu tel par A^o

ristote, quand il appelle la cognoissance
d'iceluy, ἐννοεῖται τῶν καλῶν καὶ δίκαιον. Platon en-

cor l'entend ainsi, quand interpretant
ce que Hesiode dit que Minos auoit en

sa main le sceptre de Iuppiter, il dit que
ce sceptre

ce sceptre

ce sceptre est les enseignemens & preceptes que Dieu donne à l'homme de bien qui iuge les autres : τοῦ Θεοῦ ἐκκλήσιον, Θεοῦ πατρίδα. Doncques l'homme de bien est enseigné de Dieu, & est son interprete envers les autres hommes : Dieu est son législateur, & il est vne loy non écrite pour tous les autres.

Si ce fondement est veritable, autant que les hommes seront participans de la vertu, autant seront ils iuges & arbitres asseurés, & leur iugement, la regle & la mesure des droits naturels. L'ordre le plus aisé pour apprendre, veut que nous cōmençons par les choses qui nous sont les plus cogneües pour paruenir aux autres. Le commun des hommes qui nous est tres-cogneu, & dont le genre humain est presque tout composé, a vne vertu naturelle, que peu de gens ont suffoquée. Il faut voir iusques où la vertu nous peut conduire en ceste cognoissance, & si lors qu'elle nous laissera, elle nous mettra point en la conduite d'autres, qui nous meneront plus loin. L'effect de ceste vertu naturelle est double en l'esprit des hommes communs. Le premier est de leur

I

apprendre ces droits naturels qui sont cogneus aux femmes , & aux payfans, & dont l'ignorance , dit Aristote , merite plus d'estre punie , que enseignee , comme , que il y a quelque diuinité qu'il faut honorer , qu'il faut seruir a ceux qui nous ont engendres. Pour la decision de tels droits , le geñe humain ne conuiēt point de iuges , ains il s'en croit luy-mesmes. Le second effect de la vertu naturelle & cōmune a tous , est de nous monstrier , comme au doigt , les hōmes qui sont rares en vertu , par vne accoustumance qu'ils ont prise à bien faire , vers lesquels elle nous meine pour apprendre d'eux , comme de bons precepteurs , ou iuges conuenus par le commun des hommes , les iugemēs premiers des choses iustes , que le commun des hommes n'apperçoit pas de soy mesme. Car ces deux vertus , la naturelle & la morale , sont sœurs engendrees & enseignees d'un mesme pere : mais l'une est encor en son enfance , l'autre est en son age parfait. Et ceste proximité leur donne vne sympathie & inclination d'amitié , qui fait qu'elles se recognoissent aysement l'une l'autre , en quelque part

qu'elles se trouuent. La plus aagée reco-
gnoist la ieune comme sa semence & son
origine : la ieune, la plus aagée, comme sa
fin & sa perfection. Pour ceste proximité
& familiere cognoissance, qui est entre
elles, les hommes communs qui n'ont
chez eux que l'enfance de la vertu, si tost
qu'ils la rencontrent en autrui, toute for-
mée & acheuée, autant qu'elle peut estre
aux hommes, aussi tost ils recognoissent
& approuuent la bien-seance & l'honne-
steté dont ils n'eussent sçeu s'aduiser, re-
présentée en la vie de l'homme de bien :
tout ainsi qu'une beauté corporelle
qu'ils n'auroient iamais veüe, & dont ils
n'eussent sçeu se figurer les lineamens,
attireroit leurs yeux, pour se faire regar-
der & estimer : le iugement, qui est l'œil
de l'esprit, ayant naturellement a gré
l'object du bien, comme l'œil du corps,
l'object de la beauté. Qui approcheroit
une mesche d'un feu vif, la feroit embra-
ser : de mesmes les estincelles de la vertu
naturelle, reçoient par l'object d'une
vertu parfaite, une disposition & mou-
uement qui les fait approuuer la perfe-
ction qui leur default & que elles ressen-

I ij

rent en ceste vertu presente. Et ceste approbation de la vie de l'homme de bien, est vne recognoissance & confession secrette, qu'il est vn bon arbitre & iuge veritable des devoirs des hommes.

Mais dautant que toutes vertus sociales n'ont pas egale lumiere & apparence entre les hommes : ceste difference de clarté, qui est moindre aux vnes, que aux autres, nous peut tromper, & nous faire estimer que les hommes vertueux sont obscurs & malaisez a recognoistre, ou que les hommes cōmuns se trouueroyēt aussi peu accordans de ces iuges, comme à iuger d'eux mesmes les preceptes & cōseils de la vertu : qui est vne tromperie dont il faut deliurer l'esprit des hommes. Il y a differēce entre les estoiles selō leurs differētes grādeurs. Ce qui est de leur cōmune nature, & qui se cognoist enidēment aux plus grandes, ne laisse pas d'estre aux plus petites, encores qu'il y soit moins apparent, & qu'elles mesmes, pour leur apparente petitesse, puissent malaisément estre choisies de nos yeux, dans l'estenduë du ciel. Les vertus sociales sont estoiles en la communauté des hommes,

differentes de grandeur & de lumiere. Ceste vertu publique & politique, qui pouruoit a la conseruation generale des hommes est aisémēt choisie & reconnuë entre les autres meurs des personnes publiques. Ores que entre les personnes corrompuës elle soit desestimee, si est-ce qu'elle est ainsi traitee, pour vertu quelle est & qu'elle est reconnue, mais contraire aux aduantages iniustes, que les personnes deprauees poursuient. Et ores que entre les peuples yures d'erreur & de fureur elle soit condamnee & punie cōme criminelle, si est-ce que si tost que ceste yuresse qui les aueugloit, est dissipée, elle est reconnue pour vertu qu'elle est, & au besoin des peuples recherchee & reuersee. Car ceux qui mettoient leur aduantage en l'iniustice, la trouuans estre leur ruine commune, ils recherchèt d'un commun accord ces hommes vertueux que parauant ils persecutoient, les font leurs arbitres & legislateurs. Mais aux siecles plus rudes, les barbares n'ayans autre mal que leur premiere ignorance, deferent des honneurs diuins a ces hōmes la, par la main desquels Dieu verse sur les

communautés politiques, les plus grands bien-faits. Ceux la sont la regle & la mesure des devoirs des Rois & Princes souverains, & sôt les Prophetes qui leur apprendront ce que Dieu desire d'eux au gouvernement de leurs peuples. La propriété de la vertu, qui est de iuger des devoirs des hommes & les regler, est apparente en ceste vertu publique. Les autres vertus de moindre grandeur, lumiere & apparence ne laissent pas d'auoir ceste propriété, ores qu'elle y soit moins manifeste. Elles sont moins apparentes, pour ce qu'elles sont bonnes a des societez ou communautez de moindre estendue, & qu'elles sont cogneuës par moins de personnes: les vnes enfermées dans des places & compagnies de marchands ou negotiateurs, autres dans l'estendue d'une parenté ou alliance, autres sous le roict d'un pauvre & petit mesnage. Elles y ont neâtmoins chacune en leur pourpris leur lumiere propre, qui les fait recognoistre d'avec les autres meurs, qui se pratiquent en ces societez. Et plus aysément ces estoiles sont recogneuës de nous, qu'elles sont aussi proches de nos

yeux que les estoiles du ciel en sont esloignées. Mais pour estre moins esclairantes, elles ne laissent pas d'estre recognuës pour vertus & mesprisées pour telles par ceux qui ayments mieux tirer aduantage du vice & de l'iniustice, estiment que ce soit sottise que de les pratiquer. Car ils monstrent qu'ils les tiennent pour vertus, ores qu'ils ne les pratiquent pas, en ce que ils desirent bien que telle façon de viure qu'ils recognoissent aux gens de bien, se pratique par les autres en leur endroit: mais en leurs propres deportemens, ils desirent d'estre tenus & reputez tels enuers les autres & non pas l'estre. Puis qu'elles sont recognuës pour vertus, elles ont aussi ceste propriété d'estre tenuës pour iuges & arbitres, & pour regles & mesures asseurees des devoirs des hommes.

Doncques l'opinion & le sentiment interieur non de chacun, mais de celuy que chacun & le commun des hommes confessa & recognoistra pour vn bon & vertueux pere, iugera des devoirs du pere: de celuy qui sera tenu de tous, pour vn bon & vertueux fils, des devoirs du

filz : & le iugement, que chacun tenu & iugé bon & vertueux en sa propre qualité sociale, fera sur les deuoirs d'icellé, sera réputé celuy mesmes de la nature. En ce sens dit Papinian, *natura simul & parentium commune votum*, parlant de la société du pere & du filz: ce qu'il faut estendre & dire apres luy le semblable en chacune autre société, & en general, *natura simul & boni viri, in quacunq; generis humani societate, votum*. C'est en telles personnes que ce qui se dit des hommes est veritable, qu'ils ont en eux mesmes vn interieur sentiment de ce qui est iuste ou iniuste, comme tous les animaux ont du plaisir & de la douleur. Le iuge d'un procès sur vn fait de maçonnerie ou d'un autre art, cherche le iugement qu'il doit rendre dans l'aduis & l'experience de ceux qui sont nourris & versez en cet art. Ainsi le bon legislateur ou iuriconsulte doit chercher les premiers iugemens des droits naturels, dans les cœurs de telles personnes : pour ce qu'ils sont les tables ou la nature les ayant escrites, ils en ont non seulement conserué l'impression saine par vne accoustumance a bien faire, mais

re, mais encor ils ont affoibli la racine du mal, avec laquelle nous naissons, nourri & cultiué la plante de la vertu commune aux cœurs de tous, que les autres ont mesprisée & abandonnée. Laquelle habitude leur a fortifié & asseuré le iugement, pour leur faire voir la difference des choses iustes & iniustes a leur qualité sociale, que le commun des hommes n'apperçoit pas par la seule lumiere de sa naturelle vertu, qui a la foiblesse de iugement qui est aux enfans, puis qu'elle n'est qu'en son enfance. Cela est commun a la vertu avec tous les arts qui font produire aux hommes, outre la cognoissance qu'elles leur donnent, quelque action ou quelque ouurage selon leurs preceptes. Il est aisé & ne faut pas estre beaucoup sçauant ou expert pour faire vn mauuais ouurage: il est malaisé, & fault du sçauoir & de l'experience pour en faire vn bon. Le bon ouurier, & qui sçait faire vn bon ouurage, est seul iuge de la difference d'un bon ouurage & d'un mauuais, & quel est le bon, quel est le mauuais, non aussi le mauuais ouurier: dautant que chacun est iuge de ce dont

K

il a cognoissance. Aristote : *ἕκαστος δὲ γνώ-
σκει, ποῦτος ὅτιν ἀγαθὸς κρίτης.* Il ne faut aux
hommes vertueux autre estude pour ce-
ste cognoissance, que leur vertu propre.
Socrates disoit que les vertus estoient des
sciences & les vertueux sçauans. Aristote,
qui l'en a repris, dit luy mesme que elles
sont semblables aux sciences, & les ver-
tueux aux sçauans : pour ce que ils voyent
& cognoissent aux preceptes & actions
de l'honesteté, ce que les autres n'y voient
& n'y cognoissent pas, *ὁ ἀποδοῦς ὁρῶμεν
οὐκ᾽ ἐν τῷ πρόπῳ. δύναται διαρῆσαι.* Encores
que ces hommes vertueux soyent en pe-
tit nombre, leur aduis quand il seroit cō-
traire à tous autres, ne laisse pas d'estre
l'aduis de la nature : & ce qui leur est plus
manifeste, ne laisse pas d'estre plus mani-
feste de foy, simplement & par nature,
ores qu'il ne le soit pas a tous. Aristote,
lib. 4. *ἴσως δὲ καὶ τὸ ἀπλῶς γινώσκον, ὃ τὸ πᾶσι γινώσκον,
Top. ἀλλὰ τὸ πῶς ἐν διακειμένοις πλεονέχει.* Il entend
parler des sciences contēplatiues, quand
il dit que ce qui est manifeste à ceux qui
ont l'entendement bien composé, est tel
de foy & par nature. S'il eust parlé de la
science des deuoirs des hommes, il eust

dit que cela est veritable & plus manifeste à la nature, qui semble tel, *πῶς τοῦ διακειμένου πρὸς ἡδὴ*, à ceux qui ont les meurs bien composées: tout ainsi que parlant, non de l'observateur, mais de l'auditeur de ceste science, il dit qu'il doit estre tel, pour en avoir de soy mesme les principes ou les recevoir d'un autre, *διὸ δὲ πῶς ἡγεσθῆναι καλῶς πρὸς καλῶν καὶ δικαίων καὶ ὡλῶς ἢ πολιτικῶν ἀκυστόδμον ἰκανῶς· ὁ γὰρ πῶς ἢ ἔχῃ ἢ λάβῃ πρὸς ἀρχὰς ἐξείδωκε*. Ainsi a il ia dit que les choses sont saines par nature qui se trouvent saines aux sains: mais avec ceste difference entre la santé du corps & de l'ame, que celle du corps est ordinaire aux hommes: au contraire le mal ou maladie de l'ame est commune aux hommes en plusieurs choses, & vniuerselle en quelques vnes, encor que les hommes communs pour leur stupidité naturelle, ne la ressentent & recognoissent pas. Ces iugemens, qui naissent de l'experience des hommes vertueux, ne sont point si incertains, que Aristote ne les compare à la plus exacte certitude des necessaires demonstrations. *ὥστε δὲ πρὸς τὸν ἡμῶν καὶ πρεσβυτέρων ἢ φρονίμων ταῖς ἀναποδείκτους φάσκει*

K ij

ἀρετῆς, ἐχ' ἡρώων οὐκ ἀποδείξειαν· ἀλλὰ γὰρ τὸ ἔχειν οὐκ
τῆς ἐμπειρίας ὄμμα, ὁρῶσι τὰς ἀρετὰς. Quand il
dit que les hommes prudens & experi-
mentez voyent comme de leurs yeux les
premieres propositions & iugemens des
choses iustes ou iniustes, il entend les ver-
tueux: car il monstre elegamment, que la
prudence ne peut estre sans la vertu des
meurs.

Partant les premiers aduis ou iugemens
generaux des choses iustes & iniustes en
chacune societé sont enseignez imme-
diatement aux hommes par la vertu so-
ciale, les vns par la vertu naturelle au
commun des hommes, les autres par la
vertu parfaite aux vertueux qui en sont
iuges & arbitres recognus & conuenus
par le commun des hommes: Et toutes
ces deux sortes de iugemens sont les pre-
miers droits vrayment naturels. Car la
nature est doublemēt consideree, en son
imperfection ou en sa perfection. Auant
que les hommes particuliers soient mon-
tez a sa perfection, ils veulent & approu-
uent en quelques cas, par leur igno-
rance, erreur ou deprauation, les choses
mauuaises, ou qui n'ont que vne apparen-

ce de bien, ou qui ne sont pas au degré de perfection, auquel la nature aspire comme à sa fin: ce que font aussi les législateurs au choix des droits que ils prescriuent à leurs sujets. Mais ce choix & ceste approbation se fait contre le vœu de la nature: comme la volonté est conforme à la nature, qui choisit ce qui est le meilleur par nature & qu'elle se propose pour sa fin. Aristote: τὸ τέλος τῆς φύσεως, τὸ ἀπλοῦς αἰεῖσιν. ὥστε φύσιν δὲ καὶ δεῖν σκοπεῖν ἐκ ἀπ' αὐτῆς, ὃ τὸ ἀγαθόν, ἀλλὰ τὸ φαινόμενον ἀγαθόν. ὁμοίως δὲ καὶ ὁ βέλτης, φύσει μὲν τὸ ἀγαθὸν ὅτι, ὥστε φύσιν δὲ τὸ κακόν. καὶ βέλτης φύσιν μὲν τὸ ἀγαθόν, ὥστε φύσιν δὲ καὶ δεῖν σκοπεῖν καὶ ἀπ' αὐτῆς, τὸ κακόν. Selon ceste nature imparfaite en laquelle nous naissons, vne espee du droit de nature est celuy qui est cogneu de tous. Selon la nature parfaite & acheuee, vne autre espee du droit de nature, est celuy qui est cogneu des hommes vertueux, chacun en leur propre societé. Le premier est celuy que definit le iuriconsulte, *quod ratio naturalis*, ou, selon les termes d'Aristote, *quod virtus naturalis omnes homines docuit*. Le second doit estre defini ainsi, *quod ratio virtutis more perfecta non omnes*

K iij

homines, sed bonos viros in quavis societate docuit. Le premier est νόμος φυσικός ἀδίδακτος, la loy de nature non enseignée, mais née avec nous : le second νόμος φυσικός διδασκτός καὶ λόγῳ τῆς πλείας φύσεως, la loy de nature qui nous est apprise par la raison de la nature parfaite. Ces premiers iugemens des choses iustes & iniustes, ne peuuent estre prouues par autres propositions qui les precedent en lumiere, non plus que les principes des mathematiques, ains la seule hypothese, ou precognoissance de la vertu, les manifeste aux vertueux par sa lumiere, cōme aux autres le vice les cache par ses tenebres. Arist. ἡ ἀρετὴ καὶ μοχθηρία πρὸ ἀρχῆς ἢ μὲν φθείρει, ἢ δὲ σώζει· ὅθεν δὲ ταῖς ποσειδεῖσι τὸ ὕψικα, ἀρχὴ· ὡσαύτως ὅθεν τῆς μαθηματικῆς αἱ ὑποθέσεις : ὅτι δὲ ὁμοῦ ὁ λόγος διδασκαλικὸς ἢ μὴ ἀρχῶν· ὅτι ἐνταῦθα, ἀλλ' ἀρετὴ ἢ φυσικὴ ἢ ἐκ τῆς τῆς ὁρθοδόξεως πρὸ ἀρχῆς. Aussi sont ils principes de nos actions qui doiuent tendre à ces devoirs, cōme à leur but : & sont encor principes des secondes ou troisièmes propositions ou iugemens des choses iustes ou iniustes, qui en sont tirees & deriuees, & ausquelles elles dōnent preuue & lumiere. Plusieurs neantmoins se peuuent trou-

uer qui à ces principes suggerés par la vertu, contrediront de parolles, estans contredits en eux mesmes par leur sentimēt interieur: ce qui sera encor commun a ce sujet avec toutes les plus necessaires demonstrations qui ne laissent pas d'estre exposees a ce mal. ὅτι τὸ πρὸς τὸν ἔξω λόγον ἢ ἀποδείξεις, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἐν τῇ ψυχῇ ἐπὶ ὧν συλλογισμὸς. αὐτὸ τὸ βῆν ἐν τῇ πρὸς τὸν ἔξω λόγον, ἀλλὰ πρὸς τὸν ἔσω λόγον ἢ αὐτὸ. Les vrais Iuriscōsultes n'en iugent pas ainsi. Car ils disent ordinairement dās leurs escrits, la raison de la foy, de la pieté, de la pudeur, de la chasteté, nous suade ou conseille telle chose. Que vn mary doit porter les charges de son mariage, nourrir sa femme & l'entretenir, comme sa compagne, & ne la tenir pour son esclave, à la façon des barbares: c'est en la société du mariage vn iugemēt general de la vertu d'un mary. Si la vertu naturelle ne l'apprend a tous, pour le moins la vertu parfaite l'apprend aux gēs de bien & vertueux en ceste qualité: & apres qu'il est ainsi iugé par l'homme vertueux, les hommes communs y acquiescent par l'instinct de leur vertu naturelle, qui leur est alors vne mesche ou estincel-

οἰσμοί

le allumee par le flambeau de la vertu parfaite. Qui demanderoit autre preuue ou demonstration de ce iugement general, que la lumiere de ceste vertu ne feroit que monstrier le defaut de son iugement. Car le droit est vne raison, & la raison, le vœu ou la volonté de la nature est, que chacun regle ses actions propres, & les legislators, celles de leurs sujets par la vertu. Doncques le droit de nature n'est autre chose que vne raison de la vertu.

Ceste definition est conforme à l'interprétation des iurifconsultes. L'ay dit que aux choses naturelles & humaines le veu de la nature & l'euenement sont souuent differens. Qui suivra l'euenement, trouuera vn droit de nature: qui suivra le veu de la nature, en trouuera vn autre. Le premier est ce droit que les iurifconsultes ont obserué en ce qu'ils ont trouué commun aux hommes avec les choses inanimees, avec les plantes, avec les animaux, ou qui est commun a tous les hommes entr'eux, que neantmoins ils entendent deuoir estre restraint par la raison de la vertu, selon le veu de la nature, comme

comme ils nous en ont mōstré les exemples.

C'est vn ordre , & vne loy naturelle de toutes choses mesmes inanimees, que le plus grand poids emporte le moindre, & le fort le foible, qui est aux choses humaines le droit de la guerre ou force souveraine , soit que la iustice ou iniustice l'ayt formée. Aristote: ἡ συμμαχία ἢ μὲν ἐστὶ πρὸς τὸν χρόνον, ὥσπερ αὖ ἐστὶ κατὰ φύσιν ἐλευσίη. Les bons Feciaux & les sages arbitres du droit de la guerre limiteront par la raison de la vertu ce premier droit, a la force ou guerre iuste , & en excluront l'iniuste: & leur iugement sera veritable, pour le regard de celuy qui fait la force. Toutes-fois de la part des peuples, la nature, qui à donné vn instinct aux hommes, comme aux autres animaux de leur conseruation, les oblige à obeyr a la force, hors mis en ces cas, ou Dieu & la vertu nous commande de mourir plustost que de flechir. Ceste raison naturelle de leur conseruation, transfere les Estats de main en autre, & suade la loy d'oubliance aux guerres ciuiles: & la raison supernaturelle tant de l'assurance que nous

L

deuons auoir, que la prouidēce de Dieu gouuerne les affaires humaines, que du tesmoignage des saintes lettres, nous apprend que toute puissance viēt de Dieu, & que nul ne l'obtient, par quelque moyen que ce soit, ores que iniuste selon la iustice qui nous est cogneuē, que celuy à qui Dieu la donne en sa iustice manifeste à luy, secrete à nous, qui ne la sçaurions sonder, & qui la deuons adorer. Il y a vne loy de nature que les iuriscultes conçoient pour les hommes en ces termes: *Partus sequitur Ventrem*, & pour les plantes en ceux-cy: *Sata solo cedunt*. C'est dōc vn mesme droit commun aux hommes & aux plantes: mais la raison de la vertu, qui cognoist l'honnesteté des mariages qui sont particuliers aux hommes, limite entr'eux ce droit, aux conionctions il legitimes qui sont semblables aux brutales & à la conionction des plantes avec la terre, leur mere commune. Si c'est vne loy de nature, dit le iurisculte, que qui naist hors vn loyal mariage, suiue la condition de sa mere: c'est aussi vne loy de nature, que qui n'aist d'un loyal mariage, suiue la condition du

pere, le chef du mariage. Les enfans estoient appellés *SC. Orphitiano* a la succession de la mere, sans distinction de legitimes ou illegitimes. En cela, dit le iuriscōsulte, le Senat suiuoit la raison du sang, qui est vne raisō de nature, mais brutale, qui communique aux des-hōnestes con-iunctions l'honneur des mariages pour les rendre indifferens & en faire delaisser l'vsage. La raison & la lumiere de la vertu manifeste en cela vne mesleance de ce droit en toutes personnes: mais plus apparente & proche de la turpitude aux dames illustres, quand on leur voit des bastars qui leur succedent avec leurs enfans legitimes: ce que Iustinian a defendu par la raison de la chasteté, à laquelle vertu, son iuriscōsulte luy fait dire qu'il consacre ceste loy: mais en la consacrant il la rend a celle, dont il l'auoit receüe & qui la luy auoit apprise, ainsi que il confesse en ces termes, *cum in mulieribus ingenuis & illustribus, quibus castitatis observatio precipuum debitum est, nominari spurius satis iniuriosum satisque acerbum iudicamus.* Ceste raison est generale, & est aussi veritable aux personnes basses que aux

L ij

grandes, encores qu'elle y soit moins apparente. Partant ce droit, que l'on observe commun entre les hommes & les choses inanimees, les plâtes, les animaux est bien vn droit de nature, autant qu'il n'est point repugnant a la vertu particuliere aux hommes, de laquelle la lumiere est suffisante pour restreindre ce droit, & rendre notoires, ou aux hommes communs ou aux vertueux & experimentez aux affaires ciuiles, tous les autres premiers iugemens de ce qui est honeste & iuste selon la nature. La contradiction des esprits contentieux, ne les peut plus obscurcir: car par la succession des siècles les hommes sages premierement les poëtes Gnomiques, puis les Pythagoriens & autres Philosophes, apres les iuriconsultes Romains en ont fait les obseruations tant iugees, esprouuees & diuulguees, que si tost que ces regles seront prononcees par ceux qui se voudront rendre obseruateurs des articles du droit de nature, le sentiment general des hommes qui ont quelque vfage de raison sy accordera. Cela soit dit des premiers droits de nature, que la vertu naturelle ensei-

gne aux hommes communs, ou la parfaite aux vertueux, par laquelle les iuriscultes nous apprennent de restreindre ce droit là, qui ne suit que l'euenement des choses naturelles ou humaines, séparé du vœu de la nature.

Les seconds qui sont deriués des premiers, ne sont pas clers d'une lumière qui leur soit immédiatement donnée par la vertu, ains de la lumière que les premiers leur communiquent, comme les peres communiquent leur estre & leur vie à leurs enfans. Le iurisculte dit que à faute de droit escrit ou coustumier, il faut garder ce droit, *quod est proximum & consequens* à celui là. Ainsi à la suite des preceptes premiers & principaux de la vertu, il en naist d'autres qui leur sont *proxima & consequentia*, & qui nous sont enseignés, non tant par la vertu, que par la dialectique naturelle ou obseruée, qui monstre la façon de tirer ces consequences. J'ay dit qu'il y a en l'ame deux parties, la supérieure & l'inférieure, chacune ayant sa vertu ou son flambeau : l'inférieure la vertu des meurs, la supérieure le discours de l'entendement. Pour ob-

L iij

seruer les premiers droits de nature, il est besoin principalement de l'action de la vertu des meurs : pour obseruer les seconds, de la vertu de l'entendement. Si toutes deux se rencontroient parfaites & excellentes en vne mesme personne, elle seroit icy de grand secours: mais d'autant que cela est aussi rare que vne beauté parfaite, il faut imiter le peintre qui pour la représenter empruntoit les traits excellens qui se trouuoient en diuerses personnes singulieres en beauté. Ces bons gens, que j'ay dit, douées de quelque vertu sociale, auront par la suggestion d'icelle empraint en l'ame quelque precepte ou droit de la nature que les hommes communs, qui n'ont que la vertu naturelle, tiendront pour chose indifferente: mais ils n'auront pas la vertu de l'entendement assez forte pour faire naistre de celuy-la d'autres droits naturels qui en seront la suite, la deppendance & les corollaires. D'autre-part vn iuriconsulte experimenté se pourra trouuer destitué de toute vertu des meurs, & a qui elle ne sera que vne fable, vne derision, vne faulx supposition, vn expediēt trou-

ué par les plus fors & les plus fins, pour iouyr plus aysément de l'obeissance des plus foibles & des plus simples: & neantmoins pour ce qu'il aura le discours de l'entendement vif & fort, il sçaura que d'un tel droit ou precepte, soit qu'il soit vraiment un droit de nature, soit qu'il soit faulxement supposé pour tel, certains autres droits en seront deriuez a la suite les uns des autres par vne consequence neccessaire ou raisonnable. Pour assembler ces deux personnes ensemble en ce qu'elles ont d'excellent, il faut l'imaginer que le iurifconsulte serue, comme faisoit Socrates aux siens, de sage femme à l'homme de bien & vertueux en vne qualité sociale, luy proposant quelques droits seconds ou troisièmes pour estre iugez & discernez par luy. Sur telles propositions l'homme de bien pourroit bien quelque fois douter de ces droits, si seuls & a part, ils luy estoient proposez: mais si ils sont places chacun d'eux apres celuy dont il tirera sa lumiere, & auant cil a qui il la donnera, alors la vertu de l'homme de bien, qui en verra le cheueu, la suite & la deppendance, les recevra tous, les em-

brassera & y acquiescera. Qui diroit simplement a vne femme mariee, que c'est vn droit de nature, que son mary iouisse de ses biens, possible hesiteroit elle, & pourroit estre distraite en son esprit par des raisons contraires. Mais qui premierement luy aura proposé ce principe, qui est cler de sa propre lumiere, & sera confessé par les hommes communs ou à tout le moins par les vertueux, que vn mary doit pourvoir aux charges, a l'estat & a la despence de son mariage, entretenir sa femme selon les biens de la commune fortune de ceste société, dōt il est le chef, & qui apres luy dira, que qui porte les charges de quelque chose, doit aussi iouir des commoditez pour en acquiter les charges, & le mary par consequent des biens du mariage, qui sont outre ses biens, les biens de sa femme : alors vne femme vertueuse en la qualité quelle à en son mariage & en son mesnage, touchée du sentiment de ce deuoir conforme à sa vertu, en recognoistra la verité & la naturelle iustice. Encor qu'il semble que les commodites & les charges d'une mesme chose, estans opposees l'une à l'autre,

l'autre, doiuent sauancer d'un pas égal en nostre cognoissance: si est-ce que l'expérience de nostre sentiment interieur nous apprend que ceste proposition est bien plus notoire aux hommes, qui dit que vn mary doit porter les charges de son mariage, que celle qui dit que vn mary doit iouyr des biens de sa femme. Qui diroit que vn mary doit porter les charges de son mariage, pour ce qu'il doit iouyr des biens de sa femme, sentiroit en son esprit qu'il veut prouuer vne chose bien clere par vne qui l'est moins. Mais qui dit que vn mary doit iouyr des biens de sa femme qui font part des commoditez de son mariage, pour ce qu'il doit porter les charges d'iceluy selon la fortune de ceste société, sent en son esprit que par vne ordre naturel il esclaire vne chose moins cogneuë, par la lumiere d'une qui est notoire. Ainsi aux mathematiques telle dispositiõ des propositions qui y sont comprises, leur tient lieu de necessaire demonstration. Les admirateurs & imitateurs de l'ordre de Euclide en temoigneront, & encor ceux qui ne l'estimans assez parfaict en

M

ceste part, le veulent reformer en mieux: car les vns & les autres sont d'accord de ce fondement. Par ce mesme ordre les gēs de biē chacun en la qualité qu'ils ont aux societez naturelles, seront obserua-teurs des droits naturels ou les recognoi-stront & confesseront leur estant presen-tes par autres: & eux mesmes, ou pour le moins a leur default, vn iuriconsulte qui aura la vertu du discours plus forte, ores qu'il n'ait aucune vertu des meurs, retire-ra certains oracles de leur interieure ver-tu, & en recueillera des fruits, que les hō-mes communs n'eussent iamais pēcé que ceste plante ainsi cultiuee par le discours de la raison, fut capable de produire. La mesme lumiere que ces hommes de dis-cours auront excitée en flame des ver-tueux, passera d'eux en la vertu naturelle des hommes communs: tous ces flam-beaux de l'ame, s'allumans les vns par les autres.

Tous preceptes generaux des ars desti-tuez de la pratique & exercice, ne sem-blent que des vaines imaginations sans effect. Autant en est il de ceux-cy sans leur ylage en la decision de beaucoup de

questions particulieres du droit : mais conioints à l'exercice, peuuent servir à recognoistre plusieurs droits de nature incogneuz iusques à ce iour, & discerner & choisir , entre plusieurs que l'on tient tous pour ciuils & particuliers, celui qui est de nature non recogneu pour tel, ou qui l'est moins qu'il ne doit , comme l'equille aimantee sert a descouurir nouuelles terres. J'ay dit que la cognoissance du droit de nature a les trois fondemens necessaires en chacune science. Le premier, la société ou communication humaine, duquel elle presuppose l'estre: Le second, le deuoir de chacune personne faisant partie d'une société naturelle, duquel elle ne presuppose pas l'estre , ains seulement la signification du mot dont il est appelé, qui est ce que la nature souhaite que chacun face ou euite tousiours ou le plus souuent en la société dont-il fait part : Le troisième , qui nous enseigne ce deuoir , est la vertu propre & particuliere à la qualité que chacun a aux sociétés humaines, laquelle vertu monstre les premiers preceptes des deuoirs des hommes, dont le discours del'entende-

M ij

ment humain deriue par vne suite naturelle les seconds & troisièmes. Or chaque fondement des sciences est par nature, dit Aristote, tres-petit en sa consistance, tres-malaisé a choisir de l'œil, mais tres-grand en vertu, suite, puissance & efficace, ὅτι τὸ κράτιστον τῇ δυνάμει, ποσὺ τὰ μικρότερον ἐν τῷ μεγάλῳ, χαλεπώτερον ὅτιν ἐφύηται. Aussi peut on auancer la cognoissance du droit de nature, beaucoup plus outre que l'on ne tient communement, par l'observation de ces trois presuppositions recueillies & fondees à l'imitation des iurisconsultes, sur la doctrine d'Aristote : de laquelle si ie n'ay point abusé, j'auray acheué mon dessein, apres que j'auray proposé quelques exemples de l'usage de ce discours, outre celui de la representation aux lignes ascendentes qui a ia precedé, pour ouurer le chemin a l'observation d'autres semblables articles du droit de nature, par la pratique de ces preceptes tous tirez des anciens, ou du commun iugement des hommes, & ausquels il n'y a rien de moy que le recueil.

Toutesfois il ne faut oublier que celui qui se rendra obseruateur des articles

du droit de nature en chacune société ou communication humaine , trouuera par ceste experiēce quelques causes particulieres qui rendent les droits ciuils necessaires , comme en la determination des choses qui consistent en quantité continuë ou discontinuë , laquelle ne peut estre definie par la nature: ainsi que le moment du temps de l'age auquel vn homme est capable de se gouuerner soy-mesme ; la portion raisonnable que le pere ou le fils , disposans par mort de leurs biens , doiuent laisser l'vn à l'autre, que nous appellons legitime: le nombre des tesmoings requis pour la preuue des actes selon la grāde ou petite importance d'iceux. La nature en ces choses & autres semblables , n'a point fait de determinatiō sensible aux hommes: & toutesfois cela estant necessaire pour mettre en vsage le droit de nature & l'appliquer aux affaires , il reste que la loy ciuile le face. Mais ie ne puis omettre vne cause plus generale de la necessité de plusieurs droits ciuils . La rudeſſe & simplicité des peuples neufs, ne pratique pas tous les droits de nature , pour ce qu'ils

M iij

les ignorent: La malice des peuples vieux en a bien la cognoissance, mais ils en abusent. C'est pourquoy vn bon legislateur auance les peuples neufs, en la cognoissance & en la pratique des loix de nature, & retire ces mesmes loix de l'usage des peuples vieux, qui en offensent la nature mesmes: estans les vœux de la nature & de l'homme de bien son disciple & son interprete semblables encor en cela, qu'ils ne peuuent estre tousiours fiés seurement a la malignité & a la deprauation humaine. Car la simplicité de l'homme de bien est ordinairement exposée à la peruersité de l'homme depravé & corrompu en ses meurs, qui en abuse & la reflechist au dommage de l'homme de bien. Celuy qui est la mesme verité, a dit en vn sujet infinimēt plus digne, ce qui peut estre rapporté a celui-cy, que les enfans de ce siecle sont plus accorts en leurs affaires ou desseins que les enfans de lumiere. Ainsi la simplicité du droit de nature est destournée par la deprauation des hommes a des effets tous contraires a son intention: qui est cause que le droit, qui est bon simplement,

sans, & sans determination de peuples
 ou d'autres circonstances, ne l'est pas à
 tels hommes ou tels peuples deprauez
 ou corrompus d'une telle ou telle depra-
 uation. Pour euitier cet inconuenient les
 legistateurs sont contraincts de deroger
 au droit de la nature, qui est simple &
 bon en soy: & pour ne le commettre à
 la malice de leurs peuples, ils s'aydent
 d'un droit particulier excogité contre la
 fraude des hommes. Les exēples en sont
 frequens, & quasi les tables des loix par-
 ticulieres des peuples fondees en quel-
 que raison, ne sont remplies d'autres
 drois. C'est vne loy de nature, que mes-
 mes les lettres diuines nous enseignent,
 que toute parolle, ou conuention des
 hommes doit estre tenuē prouuee par le
 tesmoignage de deux ou trois, ou autre
 nombre d'hommes sans reproche. En vn
 temps & en vn païs infame d'une facilité
 de faux tesmoignages, le legistateur se-
 roit imprudent de fier ceste simplicité de
 nature à la peruersité humaine. Pour en
 defendre la nature, il ne reçoit pour
 preuue des conuentions que l'escriture
 seule, & reiette la preuue par tesmoins.

C'est vn droit de nature, que l'observation des conuentions & promesses. L'homme de fraude, ingenieux & expert à tirer le mal du bien, se seruant de ce droit, espie & tend vn piege a l'homme simple, pour tirer de luy des parolles à l'impourueu, sur lesquelles il luy face accroire qu'il s'est obligé par promesse. Le legislateur Romain pouruoyant a ce mal, destourne sa loy de ceste simplicité de la nature, & ne veut pas que les promesses soyent obligatoires, si elles ne sont affermies par certaine conception de parolles expressement prononcees: qui est le droit des stipulations Romaines. La raison naturelle obseruee par vn iurisculte, veut que le successeur par mort au droit vniuersel d'autrui luy succede en ses biens & en ses charges patrimoniales, & qu'il paye les debtes. Le donataire a titre singulier & entre vifs, n'a point ceste charge. Vn mauuais homme voulant enrichir ses enfans du bien de ses créanciers, fraudant la nature & son droit, donnera entre vifs & en argent tout ce qu'il peut a ses enfans qui renoncent puis apres a la succession de leur pere, laquelle ils laissent insol-

sont insoluable aux creanciers. En pays ou telle fraude sera ordinaire le legisla-
teur tuteur de la nature contre la mali-
gnité humaine, pour rendre ceste fraude
vaine, contraindra les enfans donataires
a tiltre singulier de payer les debtes qui
precedent la donation, iusques a la con-
currence des choses donnees. Ces causes
& autres semblables, qui se pourront ob-
server de la necessité des droits ciuils,
n'ostent pas a la dignité du droit de na-
ture, qu'il ne soit le premier entre tous
les autres, leur but & leur perfection, leur
chef souuerain, leur iuge, leur directeur,
leur reformateur & principal interprete:
& la cognoissance d'iceluy vtile & neces-
saire, tant pour rendre le iurisconsulte
parfait que pour le reglement des affai-
res des hommes.

N



DE LA LOY SALIQUE.

LA nature a non seulement son droit priué, mais encor son droit public, d'autant qu'elle fait naistre les hommes pour viure en communauté politique, & qu'elle est mere des Citez & des Estats, *πᾶσα πόλις φύσιν ὀρεῖ*, dit Aristote. La Royauté ou monarchie, est vn souverain pouuoir en vne seule personne de deffendre par armes & de iuger les peuples. Ni l'un ni l'autre ne conuient par nature aux femmes, la pudeur & la vertu particuliere a leur sexe les ayant retirees de ces fonctions: Doncques le regner ou commander souverainement ne leur cōuient aussi. Il y a de deux sortes de pouuoirs publics: Le premier que nous appellons souveraineté, qui est le pere &

le createur des autres: Les seconds erigez & creez par luy. De ces seconds pouvoirs, toute la sagesse humaine a reconnu les femmes incapables par nature: elles le sont dōcques encores plus du premier. Aux republicques obligarchiques ou populaires les femmes n'ont iamais eu part: aux monarchies electiues les electeurs n'esliroiēt iamais vne femme. Des Royaumes hereditaires, les commencemens naissent ordinairement de l'electiō ou consentement volontaire des plus fors, qui eslisans vn souuerain, entendēt eslire aussi en sa personne sa race & posterité pour regner apres luy sur eux, & y cōsentent. Si lors ils estoient interrogez sur ce doute, ils ne demeureroient d'accord, que de sa posterité masculine. Aux Monarchies gouvernees avec plus de douceur & humanité, esquelles il y a quelque societé ou communication entre le Roy & son peuple, le souhait secret cōmun & ordinaire des sujets est le mesme vœu de la nature, assauoir que les hōmes regnent sur les hommes. Aux autres monarchies, qui sont les seigneuriales, ou il n'y a nulle communication & socie-

N ij

ré entre le souverain & son peuple , ains
ou le souverain dispose de ses sujets , cō-
me vn homme de son cheual ou de son
meuble inanimé, tant s'en faut que telles
souverainetez puissent supporter vne fē-
me commandant , qu'elles ne peuuent
pas porter vn masle qui soit enfant, com-
me estans cest age & ce sexe trop foibles,
pour garder ceste rigueur & violence,
ainsi que l'on voit en la domination du
Turc & du Moscouite. Aussi en tout le
tēps qui a passé depuis la memoire des let-
tres iusques au declin de la race de Char-
lemaigne, on ne voit point les femmes
capables des Royaumes, ains seulement,
hors les temps fabuleux , vne Royne de
Saba en Ethiopie, vne Cleopatra en Æ-
gypte, & si peu d'autres , que leur rareté
coniointe à la raison de la vertu propre à
leur sexe , monstre combien cest chose
contraire , violente & extraordinaire a
la nature. Le droit que les femmes ou
leurs descendans succedent aux couron-
nes à faute de masles ou de leur poste-
rité, est vn moyen bien aysé pour dresser
des grandes puissances , par l'vnion de
plusieurs Estats. Car les Princes souue-

rains fallians par mariage, comme tous
 autres, avec leurs semblables, leur poste-
 rité porte, vnit & rassemble pour ce droit *par*
 leurs Estats ordinairement & naturelle-
 ment indiuidus aux maisons les vns des
 autres, dont se fussent dressées iadis quel-
 ques grandes Monarchies, si l'antiquité
 eust approuvé ceste succession. Depuis
 le declin de la race & de l'Empire de
 Charlemagne seulement on a veu en
 quelques parties de l'occident, defaillant
 ou se relaschant la valeur & violence, les *unz lme*
 sceptres & les espees souveraines, se
 changer en quenouilles, & par les succes-
 sions des femmes plusieurs de telles di-
 gnitez se rassembler en vn corps qui a
 esleué l'Estat & la maison d'Espaigne a
 la grandeur qu'elle tient : espece d'ac-
 croissement incogneu parauant en tou-
 te autre maison ou souveraineté, pour
 ce que ce droit n'estoit point. Quand
 donc nos voisins autresfois les Angloys,
 & puis les Espagnols demandent aux
 François la preuue & le fondement de
 la loy Salique, c'est à eux mesmes a mon-
 strer l'origine & le commencement du
 droit de leurs couronnes feminines, puis

N iij

que la France a gardé & continué l'usage de l'antiquité, & qu'ils ont fait chez eux le changement. Ils ont raison de dire que l'on ne trouue ny commencement ny escriture de ceste loy Salique ou François: car la loy de nature est nee avec les hommes, & est vn droit non escrit. Platon comme il admet contre nature les femmes au maniemment des armes, aussi les admet il aux charges publiques en ceste republique, ou il introduit communauté entre tous, des femmes, des enfans & des biens. Mais ce n'est pas vn leger argument que Aristote son disciple & si fidelle interprete de la nature, au recit qu'il fait si exact de tant de sortes & differences de republiques & monarchies, de leurs maladies, changemens, deprauations, de leur declin, de leur cheute & de leur fin, ne fait point de mention du regne d'une femme, & ne s'est point aduisé que vne femme peut regner. Partant ce droit, que l'on a appellé communement en France, la loy Salique, mesmes depuis les guerres qui furent du temps de Philippes de Valoys pour la succession de la couronne, n'est autre que la loy de nature, gardée en la maison de France.



DE LA DOT

NATVRELLE

des femmes.

Ln'y a point de sujet auquel les loix ou coustumes des peuples se trouuent si differens, que aux droits des conioints par mariage. Toutesfois il se verra que la nature y a ses droits, si nous commençons par ses preceptes plus manifestes, pour en deriuier les autres qui semblent plus esloignez de nostre cognoissance. Je ne parleray point maintenant de tous les chefs de ce droit : ains seulement de la dot des femmes, si tant est qu'il y en ayt aucune ordonnee par la nature qui souhaite non seulement ce droit la estre gardé, qui est sans vice manifeste, mais encor celuy qui est selon Aristote, τὸ καλλίστην καὶ ἀριστοτέστερον, le plus

seant & conuenable, selon les vertus sociales, aux qualitez que les hommes ont en leurs communications. Le mariage est vne perpetuelle societé de vie entre l'homme & la femme. C'est chose assez sensible & recongneüe, que la nature est mere de ceste societé. Aristote : *ἀνθρώποις τῇ φύσει συνδυαστικόν μᾶλλον ἢ πρὸς τὰ ζῷα*. Papinian aussi marque deux sortes de mariage, l'un naturel, l'autre ciuil, par vne sentence conseruee dans les fragmens de la comparaison des loix de Moyse, & des loix Romaines, quand il dit *ciuem sine connubio peregrinam in matrimonio habere*. Apres luy Cuias appelle *matrimonium*, *naturale nomen* : *nuptias*, *connubium*, *ciuilia nomina*. Dans les fragmens d'Ulpian : *Connubium est vxoris iure ducendæ facultas*. Quand il dit, *iure*, il entend, *iure proprio & ciuili*. Car ces termes sont opposez dans les iuriconsultes, *natura & iure*, comme quãd ils disent : *Iure proprio familiam dicimus plures personas, quæ sunt sub vnius potestate aut natura aut iure subiectæ*. Si le mariage est vne societé naturelle, il faut qu'il ayt ses droits & deuoirs naturels entre ceux dont ceste societé est composee, entre son

son chef & son sujet, le mary, le chef ou
compagnon superieur, la femme, le sujet
ou la compagne inferieure. Leur deuoir
est de viure en mesme habitation que le
iurifconsulte appelle *domicilium*, *larem*
matrimonij, qui est l'habitation du chef
du mariage, en quelque lieu qu'il l'esta-
blisse, en maison sienne ou de sa femme.
En ceste societé d'habitation ils doiuent
encor auoir par nature quelque commu-
nication ou societé en leurs biens &
vniō de leur fortune patrimoniale, pour
le bien commun de leur mariage. Aristote:
ἐπ' ἀρχῇσιν ἀλλήλοις εἰς τὸ κοινὸν ἡ δούπησ' τὰ ἴδια.
Le iurifconsulte : *matrimonium est diuini*
& humani iuris communicatio, ou, *societas rei*
diuinae & humanae in eadem domo. Par ceste
conionction d'habitation & de biens, de
deux maisons ou mesnages imparfaits
que separément ils faisoient, ils en font
vn parfait & accompli. Aristote, *οἰκία ἐξ ἀν-*
δρῶν καὶ γυναικῶν. Autrement si sans ceste
conionction de biens ils viuoyent en-
semble en mesme maison, leur mesnage
ressembleroit, quand aux biens, a celuy
de deux freres ou amis qui viuās en mes-
me domicile, mesme feu, mesme table

O

feroyent néanmoins separez en biens, laquelle société de biens & celle du mariage sont sociétés différentes. Voire quand ces deux freres ou amis se rendroient communs ou en la propriété ou en la iouissance de tous leurs biens: si ne seroit-ce la conionction de biens que la nature requiert entre le mary & la femme: dautant que ces deux amis ont egale & pareille puissance en leur société, & sont deux chefs egaux d'un mesme mesnage, ce qui ne doit pas estre par nature au mariage, dont le mary est le chef, & la femme le sujet. Aristote, οἶκος βασιλεὺς ὡς ὁ δὲ οἰκονομικὴ, μοναρχικὴ. Vne famille ou mesnage requiert vn double soin, l'interieur & l'exterieur. L'homme & la femme, quand ils sont paruenus a leur age viuans chacun en cœlibat & faisant chacun vn demy mesnage, sont *sua tutela*, & capables de conduire & defendre le leur avecques l'un & l'autre soin. Mais l'exterieur est plus naturel à l'homme, a parler absolument, & comme violent a la femme: l'interieur plus naturel a la femme, & comme violent a l'homme. Estas conjoins par mariage, chacun d'eux

selon le naturel office de son sexe, prend le gouvernement & l'administration de tout, pour leur bien commun, l'homme l'exterieur, la femme l'interieur. Aristote, *ἰσθὺς διήρτηται τὰ ἔργα, καὶ ἔστιν ἑπὶ αὐτὸς καὶ γυναικός.* Ainsi donc que les personnes font vn mariage, leurs biens aussi doiuent par nature faire vne seule maison ou mesnage qui soit assemblé de telle façon, que la femme n'aye aucun bien, sur lequel le mary n'aye le droit & autorité d'un mary, quelle qu'elle soit par nature & par le conseil & suasion de leur vertu: n'y le mary n'aye aucun bien sur lequel la femme n'aye aussi le droit & autorité naturelle d'une femme. Partant la separation de biens en tout ou en partie entre personnes mariees, est vne derogation a la nature & a l'honnesteté plus accomplie: soit que la loy ou coustume civile la face, ou la conuention des contractans. Quand ie dis separation de biens, ie n'entens pas celle que l'on oppose précisément a la communauté de biens du païs coustumier: ains celle qu'il faut opposer a la conionction de biens telle que la nature peut desirer entre les conioins,

O ij

& qui doit selon leur vertu accompagner leur amitié, sauf apres a recognoistre quelle est ceste conionction en biens. Quelle elle est, il le faut donc demander a leur propre vertu : car le vœu de la nature, est que chacun suiue la vertu sociale ou propre, à la qualité qu'il a en chacune société. La propre vertu du mary, son autorité & son amitié coniugale, l'oblige à pourvoir a la nourriture & a l'entretien de sa femme & de tout son mefnage selon les biens & la commune fortune de leur mariage, dont la nature la faict le chef. Outre nostre propre sentiment qui nous le tesmoigne, le iurisconsulte est aussi obseruateur de ce droit, *dotis fructus ad maritum pertinere debere æquitatis ratio suggerit : cum enim onera matrimonij subeat, æquum est eum etiam fructus percipere.* D'une premiere equité simple, generale, naturelle, enoncee en termes de nature, que le mary doit porter les charges du mariage, il en collige vn reglement de la dot Romaine, que les fruiçts d'icelle appartiennent au mary : d'où vient que au droit Romain la femme *indotata se & suos exhibere debet*, qui est la société de

deux freres ou amis qui viuās en mesme maison, mesme feu, mesme table, sont du tout separés en biens. Ce premier precepte de la nature parfaite ou de la vertu nous en apprendra vn autre, qui fera sa suite & sa consequence, quasi les incommoditez d'une chose doiuent selon la nature appartenir a celuy qui en a les commoditez, le mary qui porte les charges de la societé du mariage selon la fortune commune des conioins, doit aussi iouir des biens & commoditez du mariage, qui sont outre ses biens propres, les biens de sa femme. Car si le deuoir & la vertu du mari est de porter toutes les charges de ceste societé : le deuoir & la vertu reciproque de la femme, fera de luy porter & deferer aussi la iouissance des commoditez d'iceluy. Par le mariage la femme quitant vne condition qu'elle auoit absolument libre, derogeante au vœu de la nature qui l'appelle au mariage, passe en ceste sujection conforme au vœu d'icelle, entrant avec ses biens, qui sont sa suite & son accession, en la maison & sous la puissance naturelle du mary : puis que des droits assemblez de

O iij

l'un & de l'autre ioins ensemble, se fait vne seule maison, sujette, dit Aristote, au gouvernement monarchique. C'est vne sujection a la femme en la iouyssance de son bien, mais non pas perte & priuation de ceste iouyssance: car elle en iouïst non par ses mains, mais par son mary son chef & son défenseur qui pour ceste iouyssance est aussi chargé de l'entretenir & leur estat commun, selon leur commune fortune. Par ce moyen le mary en a plustost la deffence, l'administration & le gouvernement, que la libre iouyssance. Toutes les bonnes lettres diuines & humaines, disent & redisent la sujection des femmes à leurs maris. L'Empereur appliquant par vn bon iurisqueult, tels preceptes au reglement & a l'usage des affaires, les trouue estre les mesmes droits de la nature. Aussi estime il & interprete la femme estre sujette au mari en sa personne & en ses droits quand il dit, *bonum est mulierem quæ seipsam marito committit, res suas etiam eiusdem pati arbitrio mariti gubernari. l. 8. hac lege. C. de pactis conuentis tam super dote.* Il recognoist en celieu que tel est le droit naturel enoncé par luy en

termes de nature, & le separe d'auec les conuentions des parties qui y derogent lesquelles sont vne espece de droit & mœurs, & entre ceux qui les font, & qu'il dit deuoir estre gardees: comme encor ce droit naturel doit estre discerné & distingué des autres droits particuliers, mesmes du Romain, qui en est different, & selon lequel viuoyent les sujets de cest empereur, qui leur enseigne neantmoins & conseille le droit de nature pour le meilleur. Doncques la propre vertu de la femme, tant enseignée par les sages auteurs, estant apportée au reglement des affaires de ceste société, sujettes à estre determinees par les droits, doit estre estimée consister en ceste sujection domestique de sa personne & de ses biens sous l'autorité de son mary. I'ay dit que le mary a la iouissance du bien de la femme & non la propriété. Car si la propriété estoit acquise au mary, la condition d'elle ne seroit pas la sujection d'une femme compagne de son mary, ains vne seruitude & esclauage. Tout ainsi donc que elle entre libre & dame du sien en son mariage: aussi demeure elle dame de son bien

& en sa vie & en sa mort, pour le transférer par disposition a cause de mort, à qui bon luy semble, ou par succession à ses heritiers de sang.

Reciproquement aussi ceste société de vie, & conionction en biens qu'elle a avec son mary, luy acquiert ce droit, que si pour son entretien elle a plus despendu a son mary, que les fruits de son bien ne montent, son mary ny les heritiers de luy n'en ont aucune repetition: mesmes quand elle n'auroit rien, son mary est par nature chargé de son entretien & de sa nourriture: comme aussi si la despenſe est moindre que du reuenu de ses biens, elle n'a point de repetition de ce surplus. Cōtre les repetitions de ce surplus du reuenu des biens des conjoins ou de la despenſe & entretien de la femme, qui autres-fois trauailloient en procez le suruiuant & les heritiers du predecedé, les Empereurs Theodose & Valentinian par authorité de leur Senat conuoqué en leur Cour, ont recogneu qu'en ceste société de vie, il doit y auoir vne conionction & société de fruits telle que j'ay dit entre les conioins, *quos fructus*, disent ils, *stan-*

ils, *stante matrimonio in illa aequalitate viuendi in commune consumptos conuenit estimari.* Nouella Theodosij & Valentin. de fructibus inter vir : & vxorem expensis, filijs vel her. minimè imputandis . Laquelle Nouvelle estant des derniers Empereurs qui ont tenu l'Empire auec la sujectiõ de la Gaule , i'estime estre la source de la communauté des conquests, qui estoit ia pratique conuentionnelle ou coustumiere entre les conioins , sous la premiere race de nos Roys , comme il se voit par les formules de Marculphus. L'inegalité en biens entre le mary & la femme n'est point considerable pour les rendre separez par nature en quelque partie de leurs biens. Ce que Publius Syrus dit de l'amitié en general que, *pares inuenit aut facit*, seray-ie desaduoué du sentiment interieur de chacun, si ie l'attribue à l'amitié coniugale, la plus intime de toutes? Car si la compagnie & la nature du mariage, qui est vne societé & conionction de toute fortune bonne & mauuaise, n'égale en biens ceux qui parauant y estoient inegaux, la bien-seance & l'honnesteté naturelle souffre en cela violence: les bõnes meurs

P

desirans & suadans le contraire. Ceste mesleance est plus apparante, aux yeux de tous, aux Couronnes feminines, quād les maris des Roynes ou dames souueraines n'ont l'autorité en leurs mariages, qui doit estre en tous. Laquelle encores leur est plus deuë sur les souuerainetez, que sur les fortunes priuees, pour ce que le gouuernement d'icelles consiste en l'exercice de la iustice & au maniment des armes qui sont offices du tout viriles. Iunon le recognoist ainsi pour Didon, quand elle dit a Venus pour *Ænee: liceat Phrygiō seruire marito, Dotalesque tuæ Tyrios submittere dextra.* Il est, peut estre, necessaire en ces Estats la, d'en vser ainsi, pour ne tomber par les mariages de leurs Roynes ou dames souueraines, sous vne domination estrangere, & pour n'en changer souuent. Mais c'est vne absurdité qui descend d'vne autre, qui est de ne garder pas en la succession de leur puissance souueraine, le droit de nature appellé vulgairement en France, la loy Salique.

Or le droit de la nature est vn & simple, la matiere des choses humaines, qui en doit tirer reglement, est variable &

inegalle : qui est cause que tous droits de nature ne sont pas également aisé a pratiquer & a estre appliqués a l'usage des affaires humaines. Cela se trouuera ainsi & au droit public & au droit priué. Pour le droit public, Aristote parlera pour moy, ἢ μόνον τὴν ἀρίστην πολιτίαν δεῖ θεωρεῖν, ἀλλὰ καὶ τὴν δυνατὴν, οὕτως δὲ ὡς τὴν εἰς τὴν κοινότητα ἀπάσαις, Si pour le mot, τὴν πολιτίαν, on substitue en ce lieu vn autre mot qui luy est bien proche, τὸ δίκαιον, nous receurons cest enseignement d'Aristote, que il n'est pas seulement necessaire au iuriconsulte de recognoistre le meilleur droit, qui est le naturel : ains encor que il doit sçauoir celui qui est plus facile & aisé a mettre en pratique, & duquel les peuples peuuent le plus communement vser : pour ce qu'il peut aduenir que le plus parfait n'est pas de plus facile & commun usage. C'est ce que les iuriconsultes disent que quelques droits ont esté introduits *propter utilitatem* : ce qui signifie quelquefois en leur langage *propter utilitatem*, ainsi que les plus anciens des auteurs latins vsent de ce mot, *utile*, pour dire, *utile*. Ceste distinction de ces deux

P ij

droits, le plus parfait, & celui qui est d'usage le plus commode, ou pratique plus commune & aysée, pourra servir en plusieurs chefs de ceste recherche : mais des maintenant il s'en presente vn chef, ou ceste distinction est necessaire. Car ce droit ou raison naturelle qui veut que le mary iouisse des biens de sa femme, n'est pas de facile usage en toutes especes de biens. Chacun en a de deux sortes, les vns stables, qui ont situation & ne sont sujets à mutation, qui sont les immeubles : les autres instables qui n'ont situation certaine & sont plus facilement changez, qui sont les meubles. Des immeubles que la femme porte en son mariage, la reconnaissance est facile, pour en faire vne perpetuelle distinction d'avec ceux de son mary : lequel n'ayant eu sur les immeubles que l'administration & la iouissance, on les fait aysément retourner à la femme apres la dissolution du mariage. La reconnaissance & distinction des meubles que la femme porte en son mariage, n'est pas ainsi facile, si auant le mariage il n'en est fait inuentaire, pour estre iceux rendus, ou leur valeur par le mary

apres la dissolution d'iceluy. Or les hommes se marient communement par vne façon plus simple, sans faire inuentaie des biens de la femme. Partant en ceste difficile distinction & separation des meubles de l'un & de l'autre, *quæ difficilis discretio*, dit le iurifconsulte, *ius incertum facit*, il ne reste droit plus populaire & praticable, ny plus communement iuste & commode, que de diuiser également les meubles de leur commun ménage, apres la dissolution d'iceluy, & en rendre a chacun d'eux la moitié. C'est en ces droits, ou il y a difference entre ce qui est le plus iuste selon nature, & le plus praticable selon la commodité des hommes, que la nature & la loy sont aussi différentes. Et ou le legiflateur ne pouuant exprimer la nature au vif en sa loy, la represente par vne figure la plus approchante qu'il est possible aux affaires humaines, qui ne s'y rendent pas du tout ployables & obeissantes: Et en tels cas la loy humaine ne pouuant estre la mesme loy de la nature, n'en est seulement que l'image, selon ceste definition que Aristote donne quelques-fois a la

P iij

4. Top. loy : νόμος εἰκόλ' ὅτι ἡ φύσις καλὴν ἐν δυνάμει.

A ce droit de nature derogēt les droits qui font la condition des femmes, semblables a celles des serfs, rendans les maris maistres & seigneurs absolus des biens des femmes, & confondans la puissance & l'autorité du mary sur la femme, & du maistre sur son esclau, ce que Aristote attribue aux barbares. Le droit Romain tendoit a ceste fin. Car les biens des femmes qui estoient *in manu*, estoient acquis aux maris. Celles qui n'estoient *in manu*, deuenoient telles *usucapione anni, ni trinoctium abfuisse* *usurpandi causa*.

Quant a celles qui n'estoient *in manu*, & qui se conseruoient telles, leurs maris n'auoient pouuoir que sur les biens qu'elles bailloient en dot, qu'ils gaignoient par la mort de leurs femmes pendant le mariage: ou bien le mariage dissolu par diuorce, le mary gaignoit la dot, si la femme mouroit auant que il fut en demeure de rendre les biens dotaux, lequel droit a duré iusques a la reformation de Iustinian. Or telle dot pouuoit estre cōstituee de tous les biens de la femme tāt auparauant que pendant le mariage, sans

reciproque donation du mary, parauant Iustinian. *l. si constante. l. cum multa. C. de donat. ante nupt.* & par ce moyen tous les biens des femmes s'acqueroient aux maris. C'est pourquoy la nature de la dot Romaine estant vn moyen dressé par ces aduantages, pour faire passer tous les biens des femmes aux maris, (*antiqui enim iuris conditores inter donationes etiam dotes connumerant. d. l. cum multa.*) la femme mineur deuoit auoir vne dot expressement constituee selon la quantité de ses biens & la qualité de son mari: la majeur sans expresse constitution de dot estoit *indotata*, & separee de tous biens portoit sa despée & des siens: ayât constitué dot, elle estoit separee de son mary en ses biens non dotaux, & la dot encor sujette à estre retranchée comme inofficieuse, à l'exemple d'une pure donation. Tous lesquels droits ciuils sont raisonnables en la dot Romaine, puis qu'elle estoit vne espèce de donatiō, non en la naturelle qui n'en tient rien, ains est vne dependance & accession de la conionction des personnes, par laquelle la femme se mariāt doit estre suiue de ses biens, pour passer avec

opido

elle sous la puissance de son mary, selon qu'il est seant & conuenable à la nature du mariage. De ces premiers iugemens de l'honnesteté entre le mary & la femme, d'autres droits seconds peuuent estre deriues par consequence, dont ie n'en adioustera qu'un. Si le droict de la nature est tel que j'ay dit, il s'en suivra aussi que la femme ainsi mariee ne se doit obliger ni contracter sans l'autorité de son mary. Car outre ce qu'il est malseant & deshonneste a un estranger de traiter avec une telle femme sans le sceu & consentement de son mary, ce seroit un moyen trouué a la femme d'auoir du bien a part & au desceu de luy: ce qui est, selon l'interpretation de Quintus Mutius en chose semblable, contre les bonnes meurs d'un mariage accôpagné de la sujettion de la femme en sa personne & en ses droits a la puissance naturelle de son mary. Ceste puissance n'a point esté cognüe par le droit Romain sur les femmes, *que in manum non conueniebant*, comme il paroist en la redaction que nous en auons: car n'estant sujettes a leurs maris que en leurs biens dotaux, il leur estoit libre de obliger

obliger leurs personnes & contracter de tous autres biens. Et quand a celles, *quæ non conueniebant in manum*, nous auons ia veu que la puissance de leurs maris estoit excessiue sur elles : qui monstre en ces deux sortes de femmes la difformité & inégalité du droit du peuple Romain, estimé neantmoins le plus prudent de tous, & que la fortune a eu quelque part en la composition de son droit, comme elle a en tous les autres. Ses iurisconsultes n'ont pas laissé pour cela, interprétas son droit, de nous monstre par occasion, le droit naturel qui est, a parler simplement, le meilleur, & de nous le distinguer d'avec les autres. Je conclus dōc que la dot naturelle de la femme est la possession & iouissance que le mari doit auoir des biens d'elle, avec ce pouuoir sur sa personne qu'elle ne se puisse obliger ou contracter sans l'autorité & consentement d'iceluy.



DE LA CONCLUSION

DE LA PARTIE APPELEE

Ci vile, en vn procez criminel.



A loy de l'innocence est l'un des premiers commandemens de la nature. qui la viole, oste a autrui ce qu'il doit redre, ou le pris. La peine est le pris ou l'estimation d'un delict ou crime, d'autant que par iceluy quelque chose est oste a l'offense & adjoustee a celui qui offense. Par la peine ce qui auoit esté oste, est rempli & rendu par talion & estimation de chose égale, autant qu'il est possible. Mais ce qui par le crime est oste a l'offense, & adjousté a celui qui offense, & puis rendu a l'offense par la peine, ne leur est pas tousiours chose patrimoniale, ains quelque-fois douleur ou contentement de leur esprit

seulemēt. Qui est cause que le souuerain en dispose, donnant la vie ou l'honneur au criminel, qui estoient deubs a l'offensé: ce que le souuerain ne fait que rarement & par grace speciale, chose differente de ce dont ie parle, qui est la iustice ordinaire selon nature. La douleur faite par vn tort en l'esprit de l'offensé, ne peut estre tousiours estimee a pris pecuniaire: ains il y a beaucoup de douleurs & offenses, dont le seul iuste pris est la la vie, l'honneur ou les douleurs corporelles du criminel. Si les offensez sont cōtrains de se contenter de moins, ils estiment, dit Aristote, leur condition estre seruile en cela: ainsi que l'on a veu anciennement entre les François, & voit on encor' auiourdhuy en quelques peuples septentrionaux, les crimes d'une sorte d'hommes sur vne autre, estre taxez seulement a quelques amēdes pecuniaires, qui est vne iniustice selon nature. A celui de qui le pere a esté assassiné, la vie de l'assassin est deüe pour le iuste pris, estimation ou reparation du crime. Et ores quelle soit aussi deüe au public offensé par ce mesme crime, elle n'en est pas

Q ij

moins deüe a la memoire ou au fils de l'assassiné. Car l'offense faite au public n'est que vne suite & consequence de l'offence faite au particulier: ou pour le plus grand aduantage que l'on voudra donner en cela au public, il se peut dire que le souuerain & le particulier sont en cela *rei credendi*, s'il y a en cela quelque similitude entre les reparations des crimes & les debtes ciuiles. Que si pour la vie on n'aduge au fils de l'assassiné que de l'argent ou des biens, c'est luy oster partie du iuste pris qui luy est deu: & chose contraire a la nature, que celuy a qui vne chose est deüe pour payement ou satisfaction, soit contraint de se contenter d'une autre: & n'auoir ceste iuste reparation ny droit de la requérir, demander & y conclure, & en appeller, si elle luy est deniee, est vn droit different du naturel & commun. Partant ce qui se dit en France pour regle commune, que la partie que l'on dit ciuile, ne peut pretendre que reparation ciuile & dommages & intersts, & que la vie n'est deüe que au Roy. est vne regle entendue & practiquee comme elle est vulgairement, derogeante

a la nature. Ce qui se cognoist plus eu-
demment en ce que quand il plaist au
Roy donner la vie au criminel de sa
grace speciale, nul ne nyera que vne plus
grande reparation pecuniaire ne doiue
estre adjugee à l'offensé, que l'on ne luy
adjugeroit, s'il estoit satisfait par la mort
du criminel : afin qu'en ceste façon la
grace du Roy oste a l'offensé tout le
moins qui sera possible. La peine donc
de la vie faisoit partie de la satis-faction
deüe a l'offensé, laquelle partie ne peut
estre que la principale: ou plustost elle
seule, est l'entiere & parfaicte reparation
de crime selõ la loy de Dieu qui dit, Vie
pour vie, qui est le *ἀντιμισθία* des Pytha-
goriens,

Q iij


DE LA CONFISCA-
TION DE BIENS.

LA satisfaction due au public, si elle est pecuniaire, est vne amende ou la confiscation des biens du criminel. L'amende est vn pris estimé par le souverain en sa loy, ou par son iuge, de l'offense qui luy est faite & de ce qui luy est osté par icelle. Comme les crimes sont differents, aussi doiuent estre les amendes : & le public a grand aduantage & vne grande raison de se contenter, d'en estre luy-mesmes l'estimateur, pour recouurer l'amende qu'il s'adjudge, sur les biens du criminel. S'il y a moins aux biens qu'en l'amende, c'est vn dommage pour le fisc commun a tous les creanciers qui ont des debiteurs insolubles. S'il y a plus aux biens qu'en l'amende, ce plus est chose indeue au fisc : & ne

doit pas ce plus estre regardé par le fife d'un œil si cupide & auide, qu'il se veuille attribuer a l'occasion du crime, tout ce bien la, & l'oster ou au criminel ou a ses enfans & sa parenté. Doncques a c'est également qui doit estre fait de la peine avec le crime, il est pourueu suffisammēt par les amendes que les loix ou les iuges ordonnent estre prises sur les biens des condamnez, ou par la confiscation que les iuges font par leurs iugemens particuliers des biens d'iceux. Partant la confiscation des biens ordonnée generallymēt en toutes personnes, quoy que inégales en biens, pour mesmes crimes, est chose aussi derogante a la nature, comme l'usage des amendes pecuniaires envers le fife, égalees à l'offense par la loy ou par le Iuge, est chose iuste & conforme a la nature. Car ces deux sortes de reparations pecuniaires estans differentes & diuerfes, l'une des deux est par necessité conforme a la nature ou plus proche d'icelle, & l'autre contraire a la nature ou plus esloignée d'icelle. La comparaison des deux monstre euidentement que la reparation faite par les amendes

est selon nature, puis qu'elle estime le crime d'une mesure la plus exacte & parfaite, qui s'y puisse rapporter, & par conséquent que la confiscation par les loix en est aliene & destournée. Aussi n'est elle que vne imposition sur les familles, dont l'occasion est prise sur le pretexte de la punition des crimes.



DES Baux A RENTE PERPETUELLE.

LA vertu d'un bon & iuste negociateur ne luy suggere pas de donner telle interpretation a vn contract de reciproque commodité, comme la vente, l'eschange, le bail a rente perpetuelle, qu'il soit en sa puissance de n'estre obligé que tant qu'il voudra, & que son compagnon neantmoins soit lié d'une obligation perpetuelle. Le bail a rente est appelé par les iurisconsultes, *locatio condu-*
ctio in

Etio in perpetuum : mots qui emportent obligation personnelle de part & d'autre. En ce bail le bailleur cede vn heritage ou la iouyffance d'iceluy a perpetuité : le preneur aussi s'oblige a payer vne rente perpetuelle, comme en vne vendition le vendeur cede la chose, & l'acheteur le pris pour iamais. C'est donc chose in- iuste par raison naturelle, que le preneur puisse rendre l'heritage quand il vouldra & ainsi finir son obligation, & que le bailleur ne le puisse iamais reprendre pour quelque cause que ce soit. Telle ne se- roit pas l'intention des contractans, si lors qu'ils contractent, ils estoient inter- rogez sur ce doute. Car ils entendent aux negoces qu'ils font pour leur reci- proque & égale commodité, contracter aussi a conditions, sinon du tout, pour le moins aucunement égales & recipro- ques. Je dis aucunement, d'autant qu'en la vente on releue le védeur deceu d'ou- tre moitié de iuste pris, non l'acheteur, pour ce que ordinairement le besoin fait vendre, & la grande commodité ou plai- sir fait acheter. Aux baux a ferme on donne diminution du loyer au fermier

R

pour pertes extra-ordinaires : on ne donne pas augmentation de loyer au maistre pour profits extra-ordinaires aduenus au fermier, pour ce que le fermier est inferieur & comme seruiteur du bailleur, & qui a plus de besoin de soulagemēt. Mais que le preneur a perpetuité puisse finir le contract toutes & quantesfois qu'il voudra rendre la chose baillee, & que iamais le bailleur ne la puisse retirer, c'est vne inégallité parfaite & contraire a la nature. On a veu des heritages baillez pour rentes raisonnables lors du contract, qui depuis par les mutations des choses humaines se sont trouuees viles & indignes d'estre comparees aux fruiçts de l'heritage, que le bailleur n'eust peu retirer a soy pour ceste grande inégallité : & depuis par vne contraire mutation du temps, la rente estant deuenüe a charge, ou le preneur se lassant, iceluy delaisser l'heritage au bailleur, qui ne la peu refuser selon la coustume de Paris & autres conformes, qui en cela derogent a la nature: d'autant que l'interpretation qu'elles donnent a la volonté des contractans, que le preneur ne soit obligé que tant & si longue-

ment qu'il vouldra garder la chose, n'est pas iuste, si l'on n'adjouste, tant & si longuement aussi qu'il plaira au bailleur l'a luy laisser: ce qui n'est pas bailler a perpetuité vn heritage pour vne rente perpetuelle. Vne obligation perpetuelle n'est point contraire a la nature: ceste stipulation, *centum in annos singulos dare spondes*, est perpetuelle & honneste: & les coustumes mesmes attribuent a la promesse de fournir & faire valoir la force de ceste obligatiō personnelle & perpetuelle du preneur, laquelle sans ces mots appartient a la nature du cōtract. Ce n'est point vne seruitude personnelle a la posterité: car les biens de ceux qui en ont disposé, ne peuēt appartenir a la posterité que avec leur charge & condition. Bref il ne faut que opposer ces deux droits, pour iuger celui qui est de nature: L'un est que le bailleur & le preneur se puissent departir l'un d'avec l'autre a volōté, ou ne le puissent ni l'un ni l'autre, sinon pour causes raisonnables: L'autre que le bailleur ne le puisse pour quelque cause que ce soit, & que le preneur le puisse a sa volōté. Ceste comparaiſon de droits opposez,

R ij

monstre que le premier droit est selon nature, & le second y est contraire.

Au mesme contract de bail a rente perpetuelle, le droit Romain tel que nous l'avons, & les mesmes coustumes font autres derogations a la nature. Le preneur a rente a vn droit reel en la chose & est seigneur propriétaire ou usufruitier perpetuel d'icelle. De ce droit il peut par nature disposer sans le consentement de son bailleur & aliener a quibon luy semble ou le transferer a sa succession. Vn simple fermier ou preneur a peu d'années, qui n'a point de droit reel en la chose, pourroit cela : sauf au bailleur à executer sur la chose passée en main tierce, ce qui sera ordonné contre le preneur personnellement obligé, qui n'a peu transporter au tiers détenteur plus de droit qu'il a lui mesmes. La foy aussi & la personne du preneur sont obligées au payement de la rente, & ceste obligation de sa personne passe a sa succession. Ce droit d'obligation ne peut estre osté au bailleur sans sa volonté, ni luy estre contraint de charger la personne de son debiteur outre son gré. Toutes-fois par la constitution de

Iustinian le preneur peut vèdre son droit a qui bon luy semble, & se descharger de l'obligation personnelle, la transfe- rant a son acquereur: ce que le bailleur ne peut empescher, ains est contraint de le souffrir pour vne partie du pris de la vendition, qui luy est baillée pour recô- pense, fil ne veut prendre la chose pour le mesme pris. *l. ult. C. de iure emphytheuti- co*: ce qui est le contraindre contre la rai- son & iustice naturelle, de changer la per- sonne de son debiteur oultre son gré, & de finir l'obligation perpetuelle, laquelle il a acquise & luy a esté cedee perpetuel- le. Quelques coustumes de France y de- rogent encores plus: car elles permettent au preneur alienant la chose par luy pri- se, se descharger de la rente, contrainât le bailleur de prendre pour debiteur d'i- celle, l'acquereur de la chose, & ainsi changer de debiteur oultre son gré, sans recompense, & sans qu'il puisse finir ce- ste contrainte, ni mesmes prendre la cho- se pour le mesme pris: qui sont toutes de- rogations aux regles communes & gene- rales de la nature, sans raison d'utilité particuliere pour les peuples. L'occasion

R iij

de ces coustumes, peut estre, vient de ce que apres vne desolation par les guerres, les seigneurs estants contrains de bailler a labourer leurs terres a longues annees ou a perpetuité, par parcelles a chacun de leurs paysans, ont voulu pour les induire a vne plus grande rente, leur proposer vne liberté de se descharger en redant l'heritage ou le transferant a autres personnes a pareille charge. De ceste particuliere paction introduicte pour vne necessité & occasiō aussi particuliere, les coustumes ont fait vn droit commun, contre lequel pour son default, la clause de fournir & faire valloir a esté inuente, & depuis transportee aux alienations des rentes ia constituees a pris d'argent.



DV CAS DE SIM-
PLE SAISINE.



CHACUN pense que qui est vaincu en la cō-plainte en cas de saisine & nouuelleté, & n'a peu par ce remede se maintenir possesseur, n'a plus que la vindication de la chose, s'il na perdu la possession par spoliation qui lui donne la reintegrande. Dautant que nous ne cognoissons & practiquons autres remedes possessoires que ces deux, assauoir la complainte & la reintegrande, a faute desquels nous nous estimons contrains de nous prouuer propriétaires de la chose, pour la recouurer. Et toutes-fois il y à vn remede possessoire pour recouurer la possession perduë fondé en nature, recogneu du droict Romain &

practiqué anciennement en France, que l'on appelloit le cas de simple saisine. Les iuriscultes ont sans loy & de leur seule autorité introduit quelques conditions ou actions personnelles *ex aequo & bono*, (disent-ils,) que ils appelloient a ceste occasiō naturelles par lesquelles nous redemandons vne chose, *quæ a nobis ad alium pervenit sine causa, ex causa quæ non valuit, ex causa quæ non habuit effectum, ex causa non iusta, aut quæ redijt ad non iustam causam, ex causa quæ finita est, vel ob causam quæ secuta non est*: qui sont façons de parler des iuriscultes quasi toutes differentes entre elles. Que toutes ces choses soyent sujettes par le droit de la nature a restitution, les escholes differentes des iuriscultes Sabinians & Proculians en sont demeurees d'accord. *Perpetuò Sabinus probavit veterum opinionem existimantium id quod ex iniusta causa apud aliquem sit, posse condici, in qua sententia etiam Celsus est*. Entre ces cōdictiōns la, est aussi celle qui repete vne chose payee indeuement: *indebiti condictio naturalis est*, dit le iurisculte. Or par ces conditiōns ou actions personnelles non seulement nous repeton

repçtons & retirons vne propriété passée de nostre main en autre par telles causes, mais encor vne simple & nuë possession. *Possessionis conditio est*, l. 2. ff. de *condictione triticiaria*. Le iurisculte: *Sed & si possessionem tuam fecissem ita vt per longū temporis prescriptionem auocari non possit, etiam sic rectè tecum per indebiti condictionem agerem*. l. indebiti. 15. ff. de *condictione indebiti*. En ce que telles actions reuoquent vne posselliō qui a passé par telles causes de main en autre, elles s'appelloient anciennemēt en France, le cas de simple faisine: qui estoit de tel vsage, que celuy qui ne pouuoit intenter la vindication de la possession, c'est a dire, la complainte en cas de faisine & nouuelleté, ou qui y auoit succombé, souloit intenter le cas de simple faisine, prouuant seulement que la possession de la chose, estoit passée de sa main en celle de son aduersaire par quelque vne des causes susdictes, sans qu'il luy fust necessaire d'intenter l'action petitoire ou vindication de la propriété de la chose, qui est de plus grand charge que les remedes possessoires, pour ce que en icelles le demandeur succombe, qui ne

S

se peut prouuer propriétaire. L'ordre donc de ces remedes de iustice est tel. Le premier, la complainte en cas de saisine & nouuelleté, pour retenir la saisine. Le second, a qui ne peut celui-la, ayant perdu sa possession, est le cas de simple saisine, ou en cas de spoliation, la reintegrande, pour recouurer la saisine. Le troisieme a qui ne peut repeter la possession ainsi perduë ou trans-feree, est la vindication de la propriété. Le quatrieme a qui a perdu ou trans-feré la propriété par les causes susdictes, est l'une des condictions naturelles pour la repeter. L'usage de ce cas de simple saisine peut estre aussi frequet que celui de la complainte, ou plus en ce qu'il dure plus long temps, estant une action personnelle qui selon le droit romain dure trente ans, & par le tesmoignage des anciens praticiens de France, dix ans, non par an & iour, cōme la complainte ou reintegrande. Ce qu'ils disent qu'il faut que le demādeur en cas de simple saisine, monstre tiltre, n'est pas le tiltre de la propriété, mais le tiltre nul, vitieux, ou iniuste, ou qui a cessé, par lequel la possession a esté trans-feree de

main en autre, que les iurifconsultes appellent *causam* en toutes les façons de parler que nous auons recitees: Et en la condition *sine causa*, il ne faut pas prouuer vne simple negatiue, ains des circonstances d'un fait, par lequel la possession ou propriété d'une chose aura passé de main en autre, contraires & incompatibles avec un iuste tiltre. Aussi a esté ce cas de simple *faisine* cogneu & pratiqué anciennement en France. Un ancien coustumier de France, remarque sur cela le iugement d'un premier Presidēt du temps de Philippes de Valoys: *Messire Simon de Bucy, qui mist sus les cas de nouuelleie, (dit - ce coustumier) ne vouloit mie, que l'en mist es actes donnez esdicts cas, ces mots, sauf la question de la propriété: car il tenoit que l'en pourroit intenter le cas de simple faisine.* Le défaut d'aduis aux parties ne peut auoir abrogé par non vsage, vne si equitable constitution de la nature.

F I N.

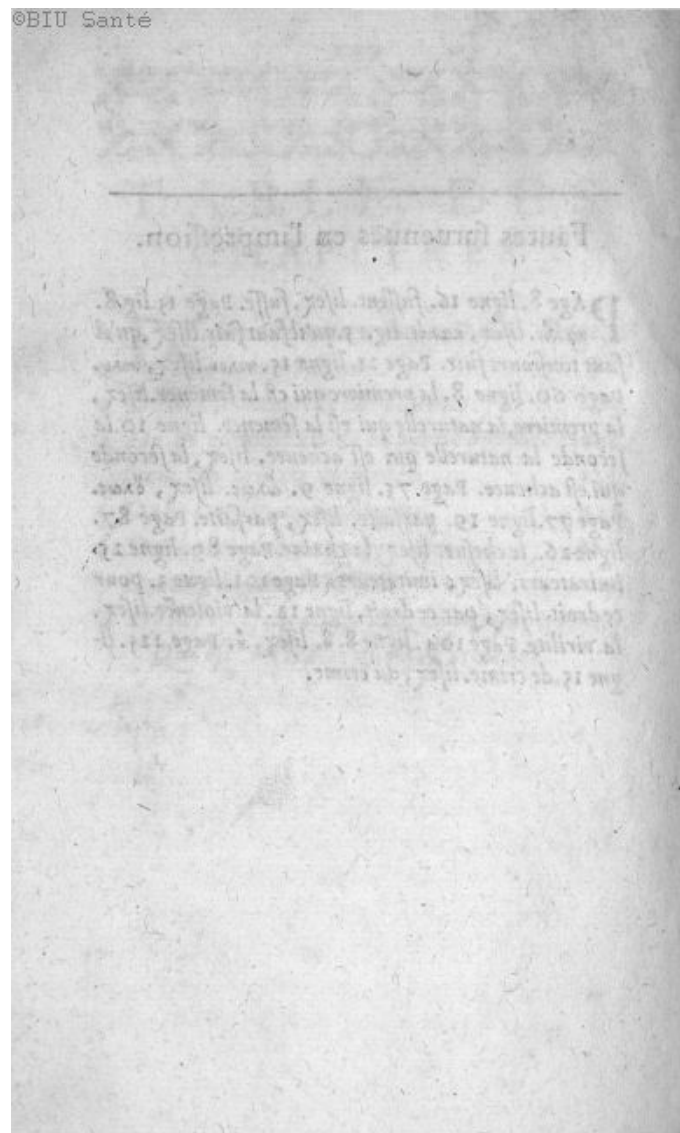


TABLE DES CHAPITRES.

1	D <i>V</i> droit de nature en general.	Page. 3.
2	De la loy Salique.	98.
3	De la dot naturelle des femmes.	103.
4	De la conclusion de la partie appelée civile, en vn procez criminel.	122.
5	De la confiscation de biens.	126.
6	Des baux a rente perpetuelle.	128.
7	Du Cas de simple saisine.	135.
8	De la representation aux lignes superieures. <i>Qui est vn traité qui a ia precedé.</i>	

Fautes survenues en l'impression.

PAge 8. ligne 16. fussent. lisez, fusse. Page 13. lig. 8. *παλόν*. lisez, *καλόν*. lig. 15. qu'il faut fuir. lisez, qu'il faut toujours fuir. Page 21. ligne 15. *πολου*. lisez, *πολυ*. Page 60. ligne 8. la premiere qui est la semence. lisez, la premiere, la naturelle qui est la semence. ligne 10. la seconde la naturelle qui est acheuee. lisez, la seconde qui est acheuee. Page 75. ligne 9. *ὥλως*. lisez, *ὅλως*. Page 77. ligne 19. parfaite. lisez, parfaite. Page 87. ligne 26. le chesne. lisez, la chaine. Page 89. ligne 25. imitateurs. lisez, imitateurs. Page 101. ligne 3. pour ce droit. lisez, par ce droit. ligne 12. la violente. lisez, la virilité. Page 104. ligne 8. *ῥ*. lisez, *ῖ*. Page 125. ligne 15. de crime. lisez, du crime.



De la Representation
AVX LIGNES SUPERIEURES.

PAR
JAC. LESCHASSIER
ADVOCAT EN LA
Cour de Parlement.



A PARIS,
Par Mamert Patisson Imprimeur du Roy,
M. D. XCVIII.
Avec privilege.



DE LA REPRESENTA-
TION AUX LIGNES
superieures.

PAR IAC. LESCHASSIER
*Aduocat en la Cour de
Parlement.*

NE me suis proposé de mon-
strer, en faueur de la pieté
que les hommes doiuent à
ceux dont ils descendent,
que la Representation doit
auoir lieu par raison naturelle aux lignes
superieures: pour exemple, vn homme
estant mort delaisé son pere & son ayeul
maternel, ou sa mere & son ayeul pater-
nel, qu'ils luy doiuent succeder egale-
ment: & partant que tous les droits qui
ont esté iusques à ce iour pourroyent
sembler imparfaicts & defectueux en

A ij

De la representation

est endroit. Ce qui depend d'un discours plus vniuersel & de plus grande consequence, que la question proposee, à sçauoir, s'il y a quelque raison en nature, par laquelle ceste question, & autres de droit puissent estre decidees, c'est à dire en un mot, si le droit est en la nature, ou en l'opinion. Et faudroit en ce combat asseurer l'autorité de la nature contre l'opinion, n'estoit que les droits de parenté & de sang sont plus auant que tous autres empreints dans le sang des hommes, & avec des caracteres plus apparens, que chacun peut lire en soy mesme esclairé de peu de lumiere. C'est chose de long temps obseruee que la science politique, ou ciuile a pour son subiect les actions des hommes en la société ciuile, ou autres particulieres, dont la ciuile est composée. Elle y recherche la cognoissance de certaines proprietés selon le tesmoignage d'Aristote, qui a ietté les fondemens de toutes sciences: à sçauoir, quelles sont les hōnestes & iustes pour les discerner d'avec les deshōnestes & iniustes: τὰ καλὰ καὶ τὰ δίκαια, qui luy sont mots solēnels, qu'il confond avec ce mot

Arist. I. Eth. (ciuile) τὰ καλὰ καὶ τὰ δίκαια, ὅπως τὰ πολιτικά. &

ailleurs, τὰ καλὰ καὶ τὰ δίκαια, καὶ ὧν ἡ πολιτικὴ σκοπεῖται. Comme aussi il dit par tout τὸ καλόν, ou l'honesteté, estre le vray principe, qui doit selon le vœu de la nature mou- uoir & prouoquer les hommes à agir : le but & la fin qu'ils se doiuent proposer, le principe aussi de la science ciuile, qui considere leurs actions: principe non plus suiet à preuue, que ceux des autres sciences, mesmes de mathematiques, mais qui nous est apparent par vne lumiere que la vertu, soit naturelle, ou acquise par cou- stume, nous donne, & que le vice nous oste. Je ne puis pour l'autorité de ce fondement, me passer des paroles si veritables d'un tel auteur. ἡ γὰρ ἀρετὴ καὶ μο-

χρεια πρὸς ἀρχὴν, ἢ μὲν φθέρει, ἢ τὸ σῶζεν ἐν τῇ πόλει καὶ ἀριστο- Aristot. 7.

ξείσι πρὸς ἐνέκα, ἀρχὴ ὡσαύτῃ ἐν ταῖς μαθηματικαῖς αἰ ὑπο- Eth.

δείσεις. ὅπερ δὲ ἐκεῖ ὁ λόγος διδασκαλικὸς τῇ ἀρχῇ, ὅπερ ἐν- τὸν δὲ, διὸ ἀρετὴ, ἢ φυσικὴ, ἢ ἐκ τῆς πόλεως οὐδὲν ἔστιν ἀλλὰ πρὸς ἀρχὴν. Les Jurisconsultes l'entendent com-

me Aristote, & le pratiquent aussi, quand ils disent: *Ratio pietatis, pudicitiae, equitatis, honestatis, pudoris suadet, non patitur, non ad-* mittit, & autes termes semblables.

Puis que la vertu nous donne les droi- tes & veritables opinions sur les principes

A iij

De la representation

de ceste science, c'est elle qui en doit rendre ses oracles, & laquelle il faut consulter comme la seule maistresse des Iurifconsultes, des Legiflateurs, & des Iuges. Celle de qui nous devons retirer la connoissance des droits des peres & des enfans, des ascendans & descendans, est la pieté. Papinian dit, *Non minus parentibus quam liberis piè relinqui debet*. Ces mots *piè debet* nous marquent, que les droits d'entreux sont droits & devoirs de pieté naturelle. Car on recognoist dans ces auteurs les termes naturels d'avec les ciuils: ces termes sont naturels, & partant la decision l'est aussi. Donques par la regle d'Aristote, les droits qui se trouueront conformes à la pieté, seront honnestes & iustes: ceux qui s'en trouueront alienes, seront deshonestes & iniustes. Ils concernent les personnes & les biens. Car le Philosophe naturel considere bien l'homme tout nud, comme il naist & comme il meurt: mais le politic, ou ciuil, le considere reuestu de ses droits ciuils, comme de sa substance patrimoniale, qui est la suite & accession de la personne. La pieté mere de ces devoirs est double, la

l. Nam et si. ff. de inoff. test.

quàm liberis piè relinqui debet.

Ces mots *piè debet* nous marquent, que les droits d'entreux sont droits & devoirs de pieté naturelle. Car on recognoist dans ces auteurs les termes naturels d'avec les ciuils: ces termes sont naturels, & partant la decision l'est aussi. Donques par la regle d'Aristote, les droits qui se trouueront conformes à la pieté, seront honnestes & iustes: ceux qui s'en trouueront alienes, seront deshonestes & iniustes. Ils concernent les personnes & les biens. Car le Philosophe naturel considere bien l'homme tout nud, comme il naist & comme il meurt: mais le politic, ou ciuil, le considere reuestu de ses droits ciuils, comme de sa substance patrimoniale, qui est la suite & accession de la personne. La pieté mere de ces devoirs est double, la

paternelle, & la filiale, fondées en différentes raisons de nature, qui rendent néanmoins ces droits reciproques. La paternelle est fondée sur la perpetuation du genre humain, la filiale sur l'antipelargie, mot tres-propre, & dont vse Iustinian pour représenter la recognoissance des biens-faits des peres: & dont la chose est si sainte, qu'elle est enseignée aux hommes par la nature, par tous ses prophetes, ou interpretes, par l'exemple & l'histoire de quelques animaux. Les droits de la paternelle sont manifestes, la nature en ayant donné vn instinct violent à tous. Les peres eleuent les enfans, leur vouent leurs biens: les enfans reciproquement les seruent, estayent leur vieillesse. Si les peres ou les enfans disposent de leurs biens, c'est vn mespris qu'ils font l'un de l'autre, contraire, dit le Jurisconsulte, au deuoir de la pieté s'ils n'en laissent au sur-
l. 2. de in-off. test.
 uiuant vne portion raisonnable, que nous appellons legitime: & n'en disposans point, ils ont vn droit d'allelocleronomic ou mutuelle succession. *Nam liberorum, parentum, propinquorum naturalis est successio, l. 1. C. vnde vir & vxor.* Ceux qui

De la représentation

estimeroyent que la succession des enfans fut moins due aux peres que celle des peres aux enfans, n'accorderoyent pas avec le iugement des Iuriconsultes. La succession des peres est deferee aux enfans par le vœu & destination de la nature & des peres. Car c'est contre le vœu de tous les deux, que les peres surviuent les enfans : mais estant ainsi aduenu, ce seroit contre le vœu de la mesme nature, que l'antipelargie ne fust rendue aux peres, qui est encores bien inegale à leur merite & à leur perte. C'est vn secours imparfait & luctueux delaisé à la misere d'un pere desolé, non pour satisfaction, *sed miserationis ratione*, dit Papinian, qui sonne vne antipelargie imparfaicte, à fin de n'adiouster cruauté à la misere, si les tristes despouilles de sa geniture luy estoient ostées.

d. l. Nam
et si. l. Scri-
pro. in fi. ff.
Si tab. test.
nu. ext. vn-
de lib.

Le pere & le fils ne sont pas egaux en leur societé : car le pere qui a preuenu le fils par vn grand bienfaict, a vne eminence sur luy egale à son bienfaict. Si donc, comme dit Aristote, en la societé inegale, où il y a eminence d'une part pour la grandeur des biensfaits, à celuy qui plus
merite

aux lignes superieures.

S

merite & plus a auancé , plus il est deu, à ce que l'obligation soit proportionnee au merite : sans doute plus le pere voue sa succession à son fils, & plus il reiette de ses vœux celle de son fils, plus elle luy est deue. Partant qui dit que pource que nostre vie descend de nos peres, & qu'ils nous destinent leurs biens, les nostres ne doiuent par nature monter à eux, ne dit autre chose, sinon que plus ils ont merité de nous, moins ils doiuent auoir sur nous. Papinian a remarqué les differentes raisons de ces deux successions : *Non sic parentibus liberorum, ut liberis parentum debetur hæreditas : parentes ad bona liberorum ratio miserationis admittit, liberos naturæ simul & parentium commune votum.* Et luy-mesme les egalant a dit, *Mutato tamen ordine mortalitatis non minus parentibus, quàm liberis piè relinqui debet.* Son intention & la raison nous forcent de dire, *Non minus debetur* soit *ex testamento* par ce-luy qui meurt, soit *ab intestato* par son legi-slateur, qui deferant les successions doit suiure pas à pas ceste naturelle pieté. Car par mesme raison de pieté, sont deuz tous les biens *ab intestato*, qu'une partie d'iceux

B

De la representation

ex testamento. Parentibus (dit Papinian) *non debetur liberorum hæreditas propter votum parentum, sed debetur propter miserationis rationem*, qui sont deux raisons naturelles. Et partant comme l'une de ces successions est *debitum naturale*, l. *scimus. §. illud. c. de inoff. test.* aussi est l'autre: & celle des enfans estant ainsi due aux peres, *non sic* (dit il) *sed non minus, neque minori pietate debetur*, que celle des peres aux enfans. Voire ces deux successions sont dues par deux différentes raisons de pieté, si égales & reciproques qu'Ulpian observe vn mutuel honneur de sang, qu'il appelle, entre les peres & les enfans, par lequel ils sont comme seigneurs reciproquement des biens les vns des autres dès leur viuant: & par mort, *parentes & liberi penè ad propria veniunt. Parentes & liberi nature non iuris nomina*: donques ceste decision l'est aussi. Ces termes ne sont vains, ou exquis pour l'ornement ou abondance du langage, comme ceux des orateurs: ains ces auteurs entendent renfermer les secrets de ceste sagesse dans la propriété, le choix, la parsimonie de leur langage: ce qui se connoist en ce lieu mesmes.

L. 1. §. largius. ff. de succ. ed.

C'est vn hōneur que d'auoir des biens. Hesiode, πολὺν δ' ὄρεται καὶ κέρδος ὀπιθεῖν. La destination de la nature & des peres, fait les enfans comme seigneurs des biens des peres dès leur viuant, & leur en communique quelque lustre. L'obligation que les peres ont egale à leurs merites sur leurs enfans, qui sont parties d'eux mesmes, prouins dont les peres sont les sources, leur a acquis vn honneur reciproque sur les biens des enfans. De cest honneur de sang le droict de succeder n'est qu'une accession : car ils deuiennent par mort vrayz seigneurs de cela mesme, dont ils estoient ia cōme seigneurs. Entre les collateraus l'un n'ayant point sur l'autre auantage de biens-faits, n'a point aussi d'obligation sur luy : & partant rien de semblable à cest honneur ne peut estre imaginé entr'eux, ains ils n'ont par nature qu'un simple droit de succession. Ces droits font part du seruice qui est deu aux peres, qui est la fin de nostre naissance, *Vt Deo, patriæ, parentibus seruiamus*. Du premier deuoir descendent les deux autres. Car comme Dieu en eux & par eux se fait nostre pere, ainfi par la cō-

B ij

De la représentation

munication qu'ils ont de son pouuoir & de sa beneficence sur nous, ils nous font comme dieux. Ceste eternelle loy leur defere ce seruice en nous, ou en nos biés, cōme à nous nostre estre & nostre ayde en leurs personnes, ou en leurs biens.

Il ne se peut donc nier que la vertu, assauoir la pieté, est mere des droits d'entre les peres & les enfans: que la pieté filiale nous apprend que nous sommes nez pour le seruice de nos peres: qu'ores que la paternelle aye preuenu par grans bienfaits, & soit plus grande que la filiale, toutesfois par ce que la bōté du pere imitant la diuine, est gratuite, qui n'entre point en compte avec ses enfans, les droits de l'une & de l'autre, mesmes celuy de la succession, sont egaux & reciproques, & doiuent estre reglez par regles egales, par ce principe de nature obserué de Papinian: *Non minus parentibus quàm liberis piē debetur*: qu'à ceste pieté il est également contreuenue, tant par les peres & enfans, que par leurs legistateurs: que les droits d'icelle ne peuuent estre plus indifferens, ny dependre dauantage de l'opinion des hommes, que la vertu qui les engendre.

De pere en fils la nature fait vne chaîne de generations & d'affections, dont les chaînons entrent l'un dans l'autre par un double lien de pieté paternelle & filiale. Si la rupture d'un chaînon la discontinue, ostant par vne mort au pere son fils, au fils son pere: la pieté consultee respondra à l'ayeul, qu'il doit approcher ses petits enfans de foy & à eux qu'ils se doiuent approcher de luy, pour se rendre mutuellement les devoirs d'un pere & d'un fils. Ceux qui souffrent tel accident, descendans en eux mesmes y liront ces affectiōs: Si eux, ou leur legislateur ne les suiuent, ils contreuient à la pieté, laquelle suiure, ou ne suiure pas n'est pas chose indifferente. *Filio mortuo nepotes filij loco habendi sunt l. 1. de natural. lib. & matrib. eorum C. Theo. Auius nepotes affectione paterna & imitatione prosequi debet. l. si quis filium. C. de inof. testam.* Ces mots marquent un deuoir de pieté naturelle, à laquelle Vlpian attribue ceste subrogation. *l. 1. §. si filius. ff. de suis & leg. hær.*

Reciproquement la mesme raison nous force de dire, *Nepotes patre mortuo auium affectione filij & imitatione prosequi*

B iij

De la représentation

debent, & leur législateur aussi. Par ceste translation d'affections, la nature, qui a fait naître les petits enfans au second degré de leur ayeul, les conduit au premier par la main de la piété, pour remplir la place de leur pere, comme il faisoit, en leurs personnes, en leurs biens, viuans, mourans, *ex testamento, ab intestato*, pour prendre de leur ayeul & luy rendre, pour receuoir de luy & luy porter les mesmes deuoirs, que leur pere eust rendus ou receus.

Quand nous succedons à nos peres en leurs droits patrimoniaux, nous en deuons acquiescer les charges: quand c'est en leurs droits de sang enuers leurs peres, leurs deuoirs deuiennent les nostres, puis que nous les representons. A ces deuoirs ils sont obligez par leur naissance, & nous par nostre subrogation en leur place. Ces mots sont de nature en nos auteurs, *ius naturale liberorū, parentū, ius filij, ius patris*. Si le fils subrogé au lieu du pere acquiert sur son ayeul *ius filij*, il luy porte aussi sur soy mesme *ius patris*. Il ne peut estre d'homme au monde, de qui l'autorité ne soit beaucoup inferieure à ceste

lumiere : elle esclaire aux yeux de nous tous, & n'a besoin du tesmoignage des hommes. Car les escrits de la nature en leurs cœurs, doiuent effacer tous leurs escrits. Modestin la recognoist, quand il dit, *οἱ ἔγγονοι τῷ πατρὶ τὸ πέν πληρώσουσι πάππον* l. 2. §. οὐ μόνον. ff. de excu. tut. Ce mot *πληρώσουσι* signifie vne parfaite occupation du lieu du fils, pour le bien commun des deux. Il dit *πάππον*, à l'ayeul : donc pour son bien & son seruice. *Nepotes parētum loco succedentes vice eorum prodesse consueverunt.* l. 3. de his qui num. libr. 10. C. par nature prodesse debent. Vlpian dit, que ceste subrogation est in locum. l. 1 §. sed si. ff. de suis & legit. que les petits enfans par nature doiuent remplir, & partant in ius plenum, eis & in eos, par ces mots, *τὸν τὸ πέν πληρώσουσι*. L'Empereur & Modestin se seruēt de ceste raison pour comprendre les petits enfans au lieu de leur peſe dans le nombre des enfans de l'ayeul, & l'excuser des charges publiques personnelles : mais le lieu n'est pas rempli d'une pleine pieté filiale, si ceste raison n'est estendue à tous autres droits des peres sur les enfans. Partāt il n'est besoin de subroger l'ayeul à son fils, comme quel-

De la representation

ques vns ont pensé, ce qui seroit contre nature : ains d'autant que la naissance de nos peres & nostre subrogation en leur place, ont mesme fin, nous faisons monter nos descendans vers nous : & preuenus par nos ascendans de si grans bienfaits, nous montōs vers eux, pour qui nos peres estoient naiz, & nous subrogez au lieu de nos peres, avec plus de raison que les arriere-vassaux, le plein fief ouuert, vers leur seigneur, d'autāt que le bien-fait de la vie est plus grand que d'un heritage.

Ceste eschelle de seruices des choses inferieures aux superieures iroit se terminer en vne premiere cause, à laquelle tous les estats de l'univers rapportent leur derniere fin. A ce que ces seruices fussent continuez mesmes par l'homme, que le Pythagorien Ocellus appelle partie de la famille & de la cité, & la principale de l'univers, il dit, καὶ ἐκείναι ἀνεπλήρωσεν ὁ θεός, aux choses & aux personnes, qu'il n'a voulu faire perpetuelles. Il vſe d'un mot semblable à celuy de Modestin, οἱ ἐγγονοὶ τῷ πατρὶ ὅς τ' ἐπὶ πληρώσει πάσῃ. Car l'un parle de la fin generale de la subrogation, comme philosophe : l'autre, de la particuliere,

Ocellus π.
φυσ.

ticuliere, pour la commodité de nos ayeux, comme Iurifconsulte. Il y a ceste difference, qu'en l'vniuers & en la cité la nature nourrit & eleue ordinairement les enfans sous les peres, avant que tirer les peres à soy: en la famille elle fait ceste subrogation dès l'instant de la mort d'une personne ostee du milieu d'une ligne, pour conseruer ce seminaire de la republique enuers le souuerain, & de la communauté generale des hommes enuers Dieu. De luy, comme d'une premiere source par diuerses chaisnes de generations, nous puisons nostre vie. Celui qui en la paternelle tiendra encor le degré de sa naissance, & sera distant de deux degrez de son ayeul paternel, pourra en la maternelle estre par subrogation au premier de son ayeul maternel. En chacune il doit les droits de sa naissance, ou de sa subrogation: ce qui nous faut reprendre de plus haut, nous ressouuenans que la piete paternelle doit estre deriuee de la diuine, la filiale de celle qui est due à Dieu, que l'une & l'autre coniointemēt engendrent le droit de representation, subrogeans les enfans, au lieu des peres.

G

De la représentation

de degré en degré en bas & en haut, en toute l'estendue d'une ligne directe: que cela n'est point indifferent & en l'opinion, ains bon de foy & par nature, & le contraire mauvais par mesme façon.

Si d'un seul naissoit un seul, nous n'aurions que deux affectiōs de sang concurrentes, chacun son pere & son fils, ou par naissance, ou par subrogation, auxquels nous diuiserions nostre charité à l'imitation d'Ænee, exemple de pieté, qui sortant de Troye, meine son enfant par la main, & porte son pere sur ses espaulles. Mais d'autant que chacun de nous naist de deux personnes, & qu'il peut auoir plusieurs enfans, nous auons plusieurs lignes d'ascendans, & en pouons auoir plusieurs de descendans: d'où vient vne concurrence de charitez de sang, qui nous demandent chacune leur droit. A l'exemple de la nature, il nous faut fournir à toutes. C'est donc à nous à recognoistre ses reglemens pour rendre sans confusion à chacune charité ce qui luy est deu, & y garder vne iustice parfaite: la nature nous conduira si tournans les yeux vers nous mesmes nous con-

retemplons l'ordre qu'elle tient en nostre generation , & aussi en nostre propagation : car cest ordre est celuy de nos devoirs . Chacun de nous est comme vn centre, où plusieurs lignes aboutissent, & d'où plusieurs autres procedent . Elles sont comme canaux de la vie humaine. Par les superieures qui se rencontrent en nous, nous tirons egalelement nostre vie de ceux de qui nous descendons : par les inferieures qui procedent de nous, nous communiquons egalelement nostre vie à ceux qui descendent de nous . De degré en degré les vnes & les autres se multiplient, & vont se diuisans & subdiuisans en plusieurs lignes : mais le nombre des inferieures est indefini, des superieures defini , semblable à celuy des testes ou personnes, qui est tousiours de deux, le pere & la mere . Des personnes particulieres viennent les lignes en haut & en bas . Les personnes & les lignes qui naissent de nous sont distinctes, ayant leur origine commune en nous, & les droits qu'elle leur donne en nos personnes & en nos biens. Celles dont nous descendons, sont estrangeres l'une à l'autre, & n'ont rien de

C ij

cōmun'entre elles que nostre generation, en laquelle toutes ayant contribué leur part, elles sont aussi cōmunes à la mesme raison, aux droits que ce bienfaict de la vie leur donne sur nous & sur nos biens.

En chose commune qui s'attribue plus que sa part, fait tort à son compagnon. Nostre pieté est commune à ceux qui naissent de nous, & à ceux de qui nous naissons, comme le tetin d'une mere à ses nourrissons. Si de deux enfans qu'elle allaite, l'un comme plus fort tire toute la nourriture, elle aide de la main le plus foible, à ce qu'il ne soit fraudé de sa part. Entre ceux dont nous naissons, si le pere pour la dignité & autorité de son sexe, s'attribue toute la pieté filiale, la nature qui doit estre suivie par le legislateur, la partage entre le pere & la mere egale-ment. *Pietas enim parentibus, etsi inæqualis est eorum potestas, æqua debetur. l. 4. ff. de curat. fur. & alijs.* Qui sont termes de nature, & par- tant la decision l'est aussi. Le semblable est-il entre ceux qui naissent de nous. Doncques ny en hault ny en bas, vne per- sonne n'a droit d'entreprendre sur l'autre en nostre charité.

Puis que des personnes viennent les lignes, vne mesme iustice les doit regler, & pareille en hault & en bas par le principe de nature, *Aequa pietas parentibus & liberis*. Nous recognoissons en chacune ligne deux loix de nature: La premiere, de l'ordre des affections, semblable à celuy des generations: La seconde, de la subrogation. Car en chacune nos ayeux, pour qui nous sommes subrogez à nos peres, doiuent trouuer leur antipelargie sur nous, plus qu'un seigneur sur ses arriere-vassaux, sans qu'une ligne en fraude l'autre, non plus qu'une personne vne autre. Les personnes qui sont en diuerses lignes, sont en degré egal, ou inegal: aux lignes inferieures la subrogation est recogneüe dès long temps en degré egal comme en inegal. C'est quand les petits enfans succedent à leur ayeul sans concurrence d'oncle, par lignes & non par testes. Aux peuples rudes la forme de succeder par testes semble comme la plus simple, aussi la plus conforme à la nature: d'autant que leur raison n'est pas en cela encore acheuee. Car dès l'instant qu'un des enfans de l'ayeul luy est mort, cest honneur

C iij

De la représentation

de sang obserué par Vlpian *inter parentes & liberos*, & ceste image de seigneurie qu'il auoit aux biens de son pere, laquelle les Docteurs appellent *dominium intellectuale*, est transmise du pere aux enfans qui succedent en son lieu : car comme cest honneur luy a esté vn droit de sang, & non patrimonial: aussi l'a-il transferé à ses enfans comme ses enfans, non comme ses heritiers : cōme encor les mesmes enfans subrogez au lieu de leur pere, & s'approchans de leur ayeul, luy portent sur leurs biens ceste mesme image de propriété, qu'il auoit sur les biens de leur pere : & le droit de luy succeder par mort, qui n'est qu'une suite du premier, changeant la destination en effet, l'image en verité, ils deuiennent par sa mort seigneurs de cela mesme, dont ils estoient parauant comme seigneurs, ou imaginaires seigneurs.

De mesme façon aux lignes superieures les ayeux suruiuans à leur petit fils sans concurrence de pere ou de mere, succedent par lignes & non par testes, qui est la forme de succeder par subrogation ou représentation : comme si le petit fils

par la mort de son pere ou sa mere mon-
toit en la place du defunt vers ses ayeux
de la mesme ligne, pour leur porter & re-
cevoir d'eux ces mesmes honneurs d'ima-
ginaire & veritable propriété, aux biens
l'un de l'autre : & comme si apres la mort
de tous les deux ses pere & mere, sa per-
sonne se trouuoit diuisee en deux parties,
representans l'une son pere, l'autre sa me-
re, rendans & receuans pour eux aux
deux lignes les droits reciproques des pe-
res & des enfans. Il y a ceste difference en
la subrogation ou representation entre
ces lignes inferieures & superieures,
qu'aux inferieures plusieurs enfans (si
tant y en a) ayant tiré leur vie d'un mes-
me pere, ne tiennent lieu que d'une teste
enuers leur ayeul : mais aux superieures
chacun de nous ayant tiré sa vie de deux
personnes ses pere & mere, diuisant, com-
me il doit, sa charité entre elles, semble
tenir le lieu de deux personnes enuers
eux, ou ses ayeux, enuers qui il les repre-
sente, pour ce qu'il en doit accomplir les
devoirs. Partant ces deux sortes de lignes
sont reglees en degré egal par ceste loy
naturelle de subrogation, pleine & parfai-

223155

De la representation

re des enfans aux peres : mais elle n'a pas esté apperceuë en mesme temps par les Romains en toutes les deux. Le commencement de leur droit est aux douze Tables, la fin en Iustinian. Les douze Tables ont recogneu la subrogation aux lignes inferieures, l. 3. C. de suis & legiti. hered. Iustinian aux superieures, Nov. C X V I I I. de hered. ab intest. venientib.

Iusques icy nous n'auons trouué au droit Romain tel que nous l'auõs, qu'une conformité parfaite *inter parentes & liberos*, & une reciproque amitié entre les deux pietez, paternelle & filiale : & partant il est conforme à la nature. Mais en degré inegal c'est où nous trouuerons maintenant ceste amitié clocher & de faillir : il nous faut suyure la mesme conduite de la nature. Si aux deux premieres lignes descendentes, le fils de l'ayeul qui est en l'une, tire à soy, au preiudice de ses nepueux qui sont en l'autre, toute la pieté de l'ayeul, la mesme pieté se communiquera elle pas à eux, comme elle feroit à leur pere s'il viuoit? De cela le droit Romain & chacun est d'accord. De mesme aussi, si aux deux premieres lignes ascen-

dentes

dentes le pere, qui est en l'une, veut espui-
ser toute la pieté filiale, au preiudice de
l'ayeul maternel, qui est en l'autre, il faut
croire que la mesme nature les regle
egalement en ceste commune pieté.

La proximité de la naissance ne sert
non plus en hault qu'en bas. Car en l'un
& en l'autre la pieté, qui met les enfans
au mesme degré de leur pere ou mere,
egale la proximité par subrogation à cel-
le qui est par naissance. Si en bas l'ayeul,
pour la proximité de son fils, laissoit ses
petits enfans destituez d'affection pater-
nelle, & en hault le petit fils, pour la pro-
ximité de son pere, laissoit son ayeul desti-
tué d'affection filiale, au second degré
chacun de leur affection, comme ils le
font de generation, ils resisteroyent tous
deux à la nature, qui les stimule & prouo-
que, l'un à une affection paternelle enuers
ses petits enfans, l'autre à une affection fi-
liale enuers son ayeul. Pareille faute fe-
ront leurs legislateurs, s'ils font le mes-
me. Aux lignes inferieures les petits en-
fans s'approchans de leur ayeul, succe-
dent à leur pere en l'image de propriété
qu'il auoit aux biens de leur ayeul: & par

D

De la représentation

sa mort la verité suit son image . Aux lignes superieures le petit fils s'approchant de son ayeul maternel , luy porte sur ses biens la mesme image de propriété que sa mere y auoit : apres la mort du petit fils, ceste image est suiuite de la verité . Ny en bas le fils de l'ayeul, ny en hault le pere du petit fils , n'ont raison d'empescher que choses si amies ne se suiuent & succedent l'une à l'autre . Puis que la nature vnit en hault & en bas l'ayeul & les petits enfans estans en mesme ligne , par vne double pieté: si en bas le fils, & en hault le pere ou mere suruiuant , sautans d'une ligne en l'autre veulent mettre leurs personnes pour obstacle de ceste vnion , & empescher l'un que l'ayeul ne soit pere à ses petits enfans , l'autre que le petit fils ne soit fils à son ayeul , ils sont trauaillez d'une mauuaise enuie, & entreprennent sur l'autrui . Car l'affection de l'ayeul est iustement paternelle enuers son fils & ses petits enfans, qui ont perdu leur pere: & celle du petit fils iustement filiale enuers son pere & son ayeul maternel, qui a perdu sa fille.

L'egalité entre ces lignes nous est en-

core conseillée par la raison de l'alleloclé-
ronomie, ou mutuelle succession : droit si
parfait, que Iustinian s'en sert comme
d'une règle, pour reformer les droits ci-
vils, les ramenant à la nature, dont ils
auoient esté destournez. §. *quod ad fœminas.*
Inst. de leg. agna. success. C'est une loy eter-
nelle publiée en l'univers pour les hom-
mes priuez, & pour leurs législateurs,
comprise en ce vers des Pythagoriens,
πὺς πρῶτος τίμα, πὺς τ' ἀρχὴς ἐκταάσθαι. Sous ce
mot τίμα un iurisqueult comprendra le
droit de succeder, qui est un honneur de
sang : *Hæreditates non modò honesto titulo, sed*
& pleniore honore tribuuntur. l. 5. §. sed et si. ff.
de lega. præsta. Au second chef est compris
le droit de proximité sous ce mot ἀρχὴς,
donné par la nature aux collatéraux. *Pro-*
pinquorum naturalis est successio, & en infinis
lieux. Sous ceste condition de proximi-
té, le droit de succeder est mutuel aux li-
gnes collatérales, à sçauoir si l'un n'a point
d'autre parent plus proche en autre ligne.
Aux lignes directes le petit fils succede à
l'ayeul purement & sans ceste condition,
c'est à dire, encore que l'ayeul aye un pa-
rent plus proche, à sçauoir un fils en autre

D ij

De la représentation

ligné. Doncques l'ayeul doit auoir le mesme, & succeder à son petit fils, ores que le petit fils aye vn parent plus proche, à sçauoir pere, ou mere en autre ligne. Sinon, ceste loy eternelle est violee en luy, & le droit n'estant pas egal, il n'est pas equitable.

Ce qui nous donne opinion de difference entre les lignes d'en hault & d'en bas est, qu'en hault le pere a respect & autorité sur son fils, comme sur personne qu'il a procréé, & dont il a toute la charge: & en bas le fils doit seruice & obeissance à son pere, comme procréé de luy, & estant à sa charge. Partant il semble que en hault le pere aye plus de raison de pretendre toute la succession de son fils contre l'ayeul maternel, qu'en bas le fils la succession de son pere contre ses nepeus. Mais l'ayeul maternel a le mesme respect & autorité, & pour les mesmes raisons sur sa fille, qui n'est point morte pour luy, laissant vn petit fils qui prenant enuers luy la place d'elle, la luy doit représenter en tous droits de sang, comme est ce droit de succession, qui n'oste rien au pere. Car les choses naturelles ont

leurs saisons reglees par la nature. L'ayeul maternel en sa saison a fait la charge de pere : le pere en la sienne aura les droits d'un ayeul. L'ayeul a plus rendu de deuoir à la nature d'auoir esté pere d'une fille, qui en a engendré d'autres, & de les auoir assiste par le bon-heur d'un long âge, que le pere qui n'estant qu'au milieu de sa course, pretend auant le temps les droits qu'il n'a encor' acquis. Il doit donc plustost demander en ses vœux, qu'un droit si luctueux ne luy soit iamais deféré, que n'estant pere qu'une fois vouloir oster les droits de pere à celuy qui l'est deux fois, pere de foy, & pere par sa fille, qui n'est qu'une partie & une branche tirée de luy-mesme.

La conionction du mary & de la femme qui se trouue aux lignes d'en hault, plus grande que celle des deux freres qui est aux lignes d'en bas, ne peut empescher ce droit, puis qu'elle n'affranchit ny les conioints, ny leur posterité des deuoirs de la pieté filiale. L'ayeul les auoit sur le pere mesme, qui en deuoit acquiter sa femme en ce qui appartenoit à l'autorité de mary. La femme, la qualité de mary, le

D iij

De la représentation

mariage n'estans plus, l'ayeul doit retrouver ces droits sur ce qui reste d'elle, à sçavoir sa posterité, en qui ceste subiection naturelle a passé avec le sang de la mere: n'ayant peu le pere engendrer ceste masse libre ou subiecte à luy seul, à l'estre & à la vie de laquelle il n'a contribué que la moitié.

Doncques ces deux pietez, ores que l'une aye autorité sur les siens, comme la mere sur ses enfans, & l'autre leur soit obsequieuse, comme une fille à ses pere & mere, sont toutesfois enlaccées de mutuels embrassemens, que le legislateur bien amy & aimé de la nature & de la vertu, doit imiter, faisant leurs droits semblables. Autrement il ne sçait, & ne sent pas la violence qu'il leur fait souffrir, telle qu'est le regret que sa loy redouble à un ayeul, quand apres avoir enterré toute sa posterité, il voit porter ailleurs les dépouilles entieres d'elle, dont sa foible vieillesse doit estre, au default des personnes, estayée & soustenuë. Encor' si cest ordre n'est reciproquement gardé, l'ayeul est bien plus destitué que les petits enfans. Car les petits enfans ayant perdu

leurs ascendants , doiuent receuoir du fils le secours que l'oncle doit à ses nepueus, & apres sa mort sans enfans ils luy succedent en ses biens. Mais l'ayeul ayant perdu toute sa posterité, l'alliance qu'il auoit avec le pere est finie , la memoire qui en reste, estant trop sterile pour produire vn fruit qui soit considerable : & apres la mort du pere , ses biens ne retourneront iamais plus à l'ayeul , puis qu'aucune succession n'est deferree par alliance . Ores que l'ayeul soit proche de sortir du monde, comme le petit fils y entre, ceste succession ne luy est pas moins deuë. Car elle doit estre aux ayeuls le secours de leur derniere vieillesse , ordinairement despoüillee par leurs bien-faits enuers leur posterité. Et il n'y auroit nulle raison de la deferer aux grands oncles , & la refuser aux grands peres . Joint que les successions ne sont deferrees aux collateraux, que pour ce que leur sang est le reste du sang des ascendants, qui partant leur sont preferables par nature . Car comme les collateraux ne sont joints entre eux , que par les communes souches de leur origine : aussi le cours naturel des successions

De la representation

est , que si contre le vœu de la nature les ascendans suruiuent les descendans , les biens soyent portez des vns des collateraux aux autres par les ascendans , qui les lient & vnissent ensemble. Cest ordre de mourir, pour ce qu'il est renuersé, a quelques incommoditez. Car la pluralité des mariages du pere ou de la mere , peut transferer les biens qu'ils auront recueillis par la mort de leurs enfans d'un mariage , aux enfans d'un autre : & l'ayeul ayant plusieurs lignes de descendans, peut aussi par sa mort porter les biens d'une ligne en vne autre. La raison naturelle a appris aux derniers Empereurs Romains , le moyen de faire rentrer les biens dans leur premier canal , les reseruant aux enfans du mesme mariage. *l. 3. C. de secun. nupt. Nouell. 98. neque maritum quod ex dote est.* La mesme raison les reseruera à la mesme ligne dont ils sont venus , sauf à l'ayeul la liberté d'en disposer en son besoin. Plus encor' nos ascendans sont chargez d'ans , & mesme retournans à leur premiere enfance , plus il leur est deu de veneration , si nous croyons Platon , qui dit qu'il ne faut aux hommes de plus viues

ues & plus expresse images des dieux à venerer, que telles personnes de leur ancestres: & plus d'œ leur est deu le droit de succeder à leur posterité, non seulement par la pieté pareille, qui doit estre aux lignes d'en hault & d'en bas, l'allelodie-ronomie entre les personnes, la subrogation pleine & parfaite des enfans au lieu de leur pere, mais encor' *ἀντιπαρίστασις* & *miserationis ratione*. Autrement à parler en termes de Iustinian, c'est faire iniure & opprobre à la nature, que plus ils l'ont seruie, & merité de leur posterité, plus grand besoin ils ont de seruice à leur tour, & de remuneration, plus ils soyent abandonnez & reiettez du legiflateur. Si nous rencontrions par le chemin vn vieillard courbé, chenu, caduc, soustenu non tant de ses pieds, que des potences qu'il auroit attachees à ses espauls, & vn mauuais homme qui les arrachant le iet-
tast en la place, la pieté de nos yeux en seroit offensée. Le droit, dont nous vsons, en fait autant, sans que nous y prenions garde. Partant il reste que la pieté, mere de ces deuoirs, regle nos affections en chacune ligne par vn ordre double: le

E

De la représentation

premier, celui des generations: le second, de la subrogation subsidiaire au premier, au cas de son interruption par un accident qui déplaist à la nature: que la raison de l'équité ou égalité ne permet pas que de deux lignes égales & communes en la generation de leur race, la félicité de l'une qui n'a point souffert cest accident, s'oppose au remède que la piété porte à l'infelicité de l'autre par la représentation entre les ascendans en inegal degré: & par le principe d'Aristote ce droit estant un effect de la vertu, est en la nature, & diuin, comme sa cause.

Pourquoy donc ce droit auroit-il esté incogneu à tant de siècles, qui ont précédé? Les choses naturelles sont produites par la nature par degrez. Les Stoïciens disent qu'il y a des choses premières en la nature: il y en a donc d'autres qui les suivent, chacune en son rang. Il y a trois parties ou facultez en l'ame de l'homme, vegetative, sensitive, raisonnable: en la vegetative les plus parfaites facultez viennent les dernières, en la sensitive les sens plus parfaits, & en la raisonnable les raisons naturelles aussi plus parfaites

viennent plus tard en la cognoissance de l'homme, principalement celles qui sont deriuees de la vertu. L'homme est sauua-ge à son commencement: Aristote, *πάντα καὶ τὰ ἡμέρα, ἀγρία γίνονται τὸ πλεόντων μᾶλλον ἢ ἡμέρα· οἷον παῖδ' ἢ ἀνὴρ.* Plus il s'en esloigne par l'exercice de la raison, plus il approche de sa perfection. Les hōmes, les iours, les âges, les siecles adioustent l'un à l'autre, s'ils continuēt de cultiuer par le discours de la raison vne mesme sciēce. Le mesme auteur parlant de la musique, si Phry-nis n'eust precedé, Timothee n'eust pas suiuy. Cela se voit en ceste science: car la vertu qui nous monstre le principe de nos actions a deux degrez ou parties, la naturelle, & la morale, qui est la princi-pale, fondee en la raison. L'une est la se-mence, & le commencement: l'autre, le fruit & la perfection. Mais celle-là n'est qu'un instinct sans election, qu'Aristote appelle *ὁρμήν φυσικὴν*, le iurisconsulte *na-turalem stimulum*: comme quand il dit, que le pere qui s'excuse de la tutelle d'un sien enfant, sur le nombre des autres, *contra na-turales stimulos facit*. L'autre nous suade &

Probl. sect. 10. c. 40.

E. ij

De la representation

confeille le meſme par le diſcours de la raiſon, Ariſtote l'appelle *νομιαν ἀπειραν*. C'eſt d'elle que le iuriſconſulte dit, *naturalis ratio ſuadet*. Autre choſe eſt poindre & ſtimuler, autre choſe ſuader & conſeiller. Encores que la morale vienne de la naturelle, ſi eſt-ce qu'en l'vne il y a plus d'inſtinct & pointure, en l'autre plus de diſcours & de raiſon. Et ores que l'homme ait quelque inſtinct naturel à chacune vertu: toutesfois aux vnes il eſt plus foible, & pour les acheuer & en recognoiſtre les deuoirs, il faut beaucoup de diſcours de raiſon, aux autres moins. En la pieté des peres enuers les enfans, il y a plus de pointure, que d'election: auſſi eſt elle, par nature, violente. En la pieté des enfans enuers les peres plus d'election, que de pointure: auſſi eſt elle, par nature, languide. Et ſi les peres n'aimoyent non plus leurs enfans, qu'ils ſont aimez d'eux, pluſieurs perſonnes periroient qui ſont conſeruees & eleuees. C'eſt pourquoy on loue plus les enfans qui aiment leurs peres, que les peres qui aiment leurs enfans: pour ce que l'election eſt plus en la puissance de l'homme, que la pointure. Par ceſt in-

stinct la nature & nos peres & ayeux auancent liberalement, & sans attente de recognoissance, les offices de leur pieté. Au contraire les hommes sont lents & paresseux à cognoistre & recognoistre ces bien-faiçts enuers Dieu, seigneur de la nature, & les enfans enuers les peres: d'autant que par leur vice naturel, ce leur est vn mal-agreable souuenir, de penser qu'ils sont beaucoup redevables à autrui, mais encor' enuers leurs ayeux s'oublient ils dauantage. Car tout ainsi que ceux qui ont receu des bien-faiçts, s'éloignans par quelque distance de temps, ou de lieux de leurs bien-faiçteurs, par les derniers bien-faiçts oublient les premiers: ainsi la race des hommes s'éloignant par degré des autheurs de sa vie, par les bien-faiçts des peres oublie ceux des ayeux qui leur doiuent estre aussi proches que leurs peres, quand leurs peres sont ostez du milieu: qui est vne mesconnoissance aux vns & aux autres, repugnante à la vertu. Pour remplir ce default d'affection des enfans enuers les peres, non des peres enuers les enfans, les Philosophes exhortent les enfans, & les le-

E iij

De la representation

gislateurs leur commandent d'aimer les peres , & non aux peres d'aimer les enfans : ainsi que lon voit au Decalogue, & aux preceptes de Phocylide, & de Pythagoras . Mais les legislateurs eux mesmes, qui ont bien tost reglé les deuoirs des peres enuers les enfans , paruiennent bien tard à la parfaite cognoissance des deuoirs des enfans enuers les peres , ce qui aduient encor' aux plus polis . Qui croiroit qu'en vne prouince de France qui a vne eschole de la science ciuile au milieu de son sein , les habitans qui ne cederoient ny en dexterité d'esprit, ny en humanité de mœurs à aucuns autres , ayent par vn decret public, reduisans leurs coutumes, exheredé leurs ayeux? Le dis exhereder, puis que c'est leur oster vne succession qui leur est deuë par nature , & que la pieté & l'antipelargie leur doit auoir acquis . Quant aux Romains, tant que leur science ciuile n'a esté que populaire, il s'y est fait peu de progresz , & la rudesse y a esté grande , mesmes au droit des enfans enuers les peres . Depuis que les lettres Grecques furent receuës à Rome , & que la Philosophie allaita les iuriskon-

sultes, les nourrit & eleua de ses preceptes, alors ils prirent pour dessein de ramener à la nature le droit qui en auoit esté destourné tant par les mœurs des premiers Romains, qu'encores plus par les Pontifes, qui auoyent captiué le droit sous leur puissance. Les iurisconsultes feirent ce changement sous le nom des Preteurs, estans paruenus à ces dignitez, ou en estans Conseillers & Assesseurs: & encor' en leur nom, quand les Empereurs leur donnerent l'autorité de respondre du droit: & puis sous le nom des Empe- reurs, auxquels ils conseilloyent les constitutions qu'ils faisoient. Ils l'ont fait en toutes leurs innouations du droit, peu exceptees, ils ont continué de main en main dans le declin des lettres, & perseueré de le faire, & ont dit qu'ils le faisoient, & que tel estoit le but & le deuoir de leur profession. C'estoit lentement & de iour à autre, comme ils disent, pour se dérober au sentiment des peuples, à l'imagination desquels les droits nouueaux, bien que meilleurs & plus parfaits, semblent autant estranges & iniustes, que les hommes blancs semblent laids aux yeux des

De la representation

Ethiopiës. Quāt au droit de succeder par les ascendās aux descendās, ils l'ont auancé de petits commencemens. Le pere & l'ayeul paternel ne succedoyent à leur posterité comme tels, mais comme patrons, *qui contracta fiducia emancipauerant*. La mere *quæ erat in manu*, ne succedoit comme mere, *sed tanquam soror agnata*. Celle qui n'estoit point *in manu*, ne succedoit point du tout. Le Tertullien l'a appellee, encores estoit elle excluse par le pere : l'ayeule appellee encores bien plus tard. En fin par des progresz bien lents ceste pieté s'est fait recognoistre iusques au droit de subrogation & representation du petit fils, entrant en la place de ses pere ou mere, portant sa succession à ses ayeux, lesquels Iustinian fait succeder à leur petit fils en pareil degré par lignes, & non par testes. Ce progresz n'a point passé outre, ains est mort avec Iustinian, ou plustost avec son Tribonian : car depuis on ne trouue plus de constitutions du droit ciuil des Empe-reurs Romains, iusques à Basilius Macedo : & ce qui se voit iusques à ce iour des constitutions de Iustin successeur de Iustinian, sont faites en faueur de quelques
maisons

maisons Ecclesiastiques . Et il estoit bien
necessaire qu'avec la Philosophie mou-
rust ceste profession , puis qu'elle s'estoit
eleuee avec elle en l'Empire Romain. Si
le cours de ceste reformation eust duré
dauantage, nous aurions , & peut estre en
ce sujet, des constitutions que nous loue-
rions aujourdhuy. S'il eust plus tost failly,
nous serions priuez de plusieurs , que
nous trouuons bonnes , mesmes de celle
qui a introduit la representation entre les
ascendans en egal degré . La rudesse des
siecles qui ont fuiuy, n'a pas approché le
droit à la nature, ains l'en a esloigné plus
qu'il n'estoit. C'est à faire à ceux que la
vertu, le sçauoir, le pouuoir autorise, de
reprendre ce dessein où il a esté delaisé
tant en cest article , qu'en toutes autres
parties du droit , le continuer , & appro-
cher de sa perfection . Entreprise vraye-
ment digne du los & de la gloire de l'Em-
pire Romain, & des estats qui le sçauront
imiter . Car nous ne deuons pas estimer
que le droit se soit rencontré parfait &
achéué au point, que la mauuaise fortu-
ne des lettres & du genre humain l'a clos
& arresté. Si nous le pensions ainsi, nous

F

De la representation

nous priuerions nous mesmes du discours de la raison , qui nous est donné à ceste fin , & nous degraderions de la dignité humaine , pour descendre en vn rang plus bas , merisans la condition captiue , en laquelle nostre paresse nous auroit mis. Nous ferions encores pis si pour flater ceste paresse nous disions que le droit n'est qu'opinion, coniecture, & ceste curiosité, diuination. Car en ce faisant nous abandonnerions à la temerité de la fortune & de l'inconsideration humaine, *rem sanctissimam ciuilem sapientiam*, comme Vlpian l'appelle . S'il est en l'opinion, c'est la vertu qui donne les droites & veritables opinions , & le vice les faulses & trompeuses . Aristote nous l'a ja dit en vn lieu : & ailleurs, *ἡ ἀρετὴ ἐστὶν ἡ μοχθηρία καὶ ἀναλίδεια πρὸς τὰς ἀρετὰς ἀρχαίς* . S'il est en coniecture, *ἡ ἀρετὴ συζητῇ τὸ καλόν* . Si c'est diuination, comme il est vrayement , c'est à dire, interpretation de la volonté diuine, des fins plus cachees de la nature , lesquelles les hommes recherchant ils deuiennent, ou *μαντεύονται* dit Aristote, les iurifconsultes par le tesmoignage d'Vlpian

Eth. 7.

Mag. mor. 1.

sont les vrayz prestres, les prophetes, les interpretes de ces secrets qu'ils puissent, non dans les entrailles des bestes, ou dans le vol des oyseaux, mais dans le sein de la vertu laquelle est en chacune chose *perfecta & ad summum perducta natura*. Que les trois angles d'un triangle soyent egaux à deux droits : que les choses pesantes tendent vers le centre de l'univers, les legeres vers la circonference : ce sont propositions que la vertu ne nous rend point plus manifestes, ny le vice plus obscures. Mais qu'il y ait en nature vne honnesteté, pour laquelle il nous faille elire & faire toutes choses, c'est un principe que la vertu nous decouvre & manifeste, & que le vice nous couure & nous cache. Si donc nous nous trompons en nostre opinion, c'est nostre default, nostre vice propre, & le mespris que nous faisons de la cognoissance parfaite des preceptes de la vertu, qui nous donne ceste efficace d'erreur. La vertu naturelle est vne semence diuine, que la nature a iettée en nostre ame, comme en un terroir. Elle demeurera en nature de pure semence, ou bien sera estouffée & suffoquée par le vice, qui est

F ij

De la representation

né avec nous, & que nous nourrissons & augmentons par coustume, si nous ne la cultiuons par le discours de nostre raison. Ceste semence est en la partie morale & inferieure de nostre ame, le discours de la raison est en la partie intellectuelle & superieure, que nous appellons l'entendement. Comme vn bouton de rose attaché par sa racine à la terre, s'entrouure, & s'espanouist par la chaleur & action du soleil, qui en tire la souëfue odeur, dont il auoit la force cachée & retenuë en soy-mesme. Ainsi la semence diuine de la vertu s'escloft & s'estend par la chaleur & exercice de la raison, le soleil de nostre ame, & luy fait rendre son odeur & son fruit, à sçauoir les preceptes & enseignemens de la science ciuile : comme la mesme raison tire & multiplie par son discours, des principes des autres sciences, tant de propositions, dont elles sont composees. Doncques à qui la vertu n'est qu'opinion, les droits le sont aussi : à qui elle est chose qui a son estre veritable en nature, les droits aussi le sont : car par les termes des iurisconsultes ils ne sont que les suasions & conseils de la prudence &

de la vertu. Pour y voir clairement le vray principe des actions humaines & de la science d'icelles, la vertu, dit Aristote, nous donne vn œil, sans lequel nous ne sçauons plus à quelle fin les rapporter : & alors pour sauuer nostre irresolution, nous disons que ce droit-la est indifferent, comme il est bien necessaire que de-laissans, ou mesprisans le fil de la vertu dans le labyrinthe des affaires humaines, apres auoir perdu l'entree, nous n'y trouuions point d'issue. En cela gist l'excellence de ceste science par dessus les autres, de tirer son origine de chose si diuine, que la vertu. En cela gist aussi la cause de son imperfection, plus grande que de toutes autres, pour tirer son origine de chose vulgairement si mesprisee. *Vulgus* (dit Senèque en chose semblable) *tam coronatos, quam chlamydatos voco*. C'est pourquoy encore on ne la daigne quasi honorer du nom de science : d'autant que si les opinions des legislateurs sur le droit, viennent de la rencontre & de la fortune, il ne peut estre de science du droit, non plus que de toutes autres choses fortuites. Les iurisconsultes ne l'ont iamais dit,

F iij

De la représentation

ny ainsi pensé . Car en la diuision des droits ils n'opposent pas la nature à l'opinion, mais à l'vtilité particuliere des peuples, & de deux droits ils disent, l'un estre *quod semper æquum & bonum est*, l'autre, *quod omnibus, aut pluribus in quacumque ciuitate vtile est*, en termes d'Aristote, ἀπλῶς ἀγαθόν, & ἐκάστῃ ἀγαθόν, dont l'un est la fin de l'autre : car les Stoïciens ne mettent l'vtilité que *inter prima naturæ*, qu'ils appellent, & Aristote parlant de la société ciuile, γιννομένη μὲν τῷ ζῆν ἕνεκεν, οὕσα δὲ τῷ εὖ ζῆν. La richesse & la dignité de ce sujet m'emporte par delà les bornes, que ie me suis données: il me suffit, que toutes les choses naturelles ne sont pas également apparentes aux hommes. Les iurifconsultes en la diuision generale des droits comptent pour naturels, ceux qui sont manifestes à tous peuples, & neantmoins ils recherchent ingenieusement la cognoissance des plus cachez: cōme aussi les autres auteurs, qui parlent des droits de la nature, pour iustifier ou accuser quelcun, ne se peuuent ayder à ceste fin, que de ceux qui sont confessez & reconnus pour tels. Les autres ne sont pas

Pol. 1.

moins anciens que ceux-la, la nature les ayant tous grauez aux cœurs des hommes avec des caracteres eternels. Les iurifconsultes anciens qui decouurent les plus cachez, n'apprennent rien aux hommes de nouveau, ains (comme disoit Socrates de foy-mesme) ils leur seruent seulement de sages femmes, pour leur faire exposer au iour, ce que la nature a enclos & recelé dans leur ame, comme il se voit en l'antipelargie deuë aux peres & ayeux sur les enfans & leurs biens, à laquelle i'ay vouë ce discours.

